YUGCIB OEUVRE INTEGRALE

LIVRE 3

À cru et à coeur 2005 et 2006

Dans ma forge 2005 et 2006

Période 2005 et 2006

À CRU ET À COEUR 2005 et 2006

La Star Ac

Je n'ai pas voulu être vraiment méchant… J'ai écrit ce texte en janvier 2004. Avec le recul, et un « regard sur le monde » plutôt qu'une « vision du monde », n'y voyez là qu'une caricature.

Ils étaient tous là sur le plateau de Star Ac, à gigoter, arborant leurs culs givrés et leurs gueules peinturlurées. L'audimat pétait des sommets, on remettait ça pour la 3ème révolution téterrique autour du Grand Phalène, et les minots bombaient la caisse, fumaient du cyclotron, hurlaient dans le micro. Les minettes flambaient, en jupettes ou en fuseaux cramoisis, starlettant minaudant gloussant popotant du popotin… Et l'hydre businésique aux rutilants tentacules s'avança et pointa le bout de ses guirlandes, fit comme le gui pour l'an neuf à l'entrée des casemates au dessus des têtes de meufs et de bébés… Star ac c'est comme le gui et les champipis : ça squatte dans le clinquant d'une civilisation dévoyée, autant dire que ça parasite non seulement les budgets familiaux mais aussi les énergies des moutards et des ados.
Avec Star Ac pas besoin de vie intérieure : tu te pâmes sous les regards accros des starlettes, tu te mires dans la véranda déformante qui te nique l'âme et te fais te trémousser comme pour une envie de pipi… C'est que t'en pisserais de régal de te déhancher, de trépigner sur le tapis de danse avec le micro à la main !
Les saveurs épicées et contrezépicées du Loft avaient en leur temps attiré les jeunes chiots branchés et les meufs capitonnées… Dans une orgie de pubs et de gadgets, de CD et de textos, ce fut la ruée de toute la génération sida des années 80, de tous les sniffards de hasch et aussi de tous ces trentenaires désabusés vivant en couple et investissant dans la bâtitude…
Saturday et la Bamba, les tubes de Star Ac 2003, se vendaient et se vendent encore comme des petits pains, puant de saveurday et d'excréments roses de bambis auréolés de pets bariolés. Un marathon de 235 heures d'antenne, scandé de pubs et de clips, outrageusement maquillé de cuissettes, de jambettes et de visages de fête, sans jamais s'épuiser sur la piste glacée de paillettes argentées, outrecuidait de satisfaction, jalonné de bornes audimatiques et générait d'insolents profits pour TF1, Universal and cie…
Se déhanchant en tapant des mains à chaque refrain de la Bamba, Patrick Le Lay, s'il s'était hasardé à faire le laid pour rire, eût perçu les clignotements de pupille des caissières d'hypermarché sortant de chez la coiffeuse et vautrées devant la télé, frites de pacotille au bec… « Oh qu'il est drôle notre pourvoyeur de chanteurs de flouze, notre académycien des banlieues »…
L'aubade des héroïnes en fuseau percutait les sensibilités formatées, provoquait de piquantes démangeaisons au clitoris, submergeait livres et cahiers d'école, ruisselait sur les rêves nocturnes, et les téléphones portables crépitaient de SMS et de flashs mitraillés… Les parents de tous ces mômes scotchés devant la télé s'époumonaient en de tonitruants « A table » ou « Au pieu » inmanquablement suivis de « Attends attends y'a Raphaël qui prend une place de plus au Top ! »
Star Ac, c'est l'ennemour à la puissance 10, l'ennemour truandeur d'amour, l'ennemour branché qui singe l'amour. Guimauve luminescente et sous produit d'une culture bêta, on remet ça en 2004 parce que ça rapporte plein de sous et que ça efface les velléités d'ados insoumis et que ça swingue comme des cornets de glace à la vanille sur des parquets de ciné à la fraise.
La mode des scoubidous et du hula hop au temps du twist et du rock and roll était aussi totalitaire avec les SMS et les clips en moins. Et les petits Chinois de la révolution culturelle et de Mao Tsé

Tung ne fabriquaient pas treize heures par jour des tapis de danse et des micros et autres fariboles pour les gosses des pays riches. Dans les forêts Vosgiennes y'avait pas non plus de bostryches dans les troncs des sapins… Et si le micro de Star Ac se muait soudain en un insecte boustifailleur de cordes vocales ? Et si les fœtus de stars se mettaient à trépigner dans le bide de leur maman – locomotive à succès damné ?
Stylistes, coiffeurs et visagistes se abattus sur le marché de Star Ac. De leurs doigts de fée, ils ont enstardisé la fille de l'humanuscule trentenaire qui exerce ses talents sous l'abri de bus du lotissement Les Alouettes… Et tous les autres minots minettes de toutes les villes et tous les villages de France qui n'arrêtent pas de se pâmer le samedi soir sur TF1, font péter l'audimat sans jamais se péter, eux, au travers de personne.
Tu crois que ça prendrait, Star Ac dans les pays de Zoulous ? Tu imagines un Aborigène de l'Australie du Nord trépignant sur le tapis de danse de Star Ac ? Et un Pygmée trisomique couinant dans le micro ?
Putain, si tu savais l'or de toi au fond de tes tripes et dans les recoins de ton ciboulot où t'es jamais allé, tu te mirerais pas dans les glaces de cette galerie de portraits et de poupées gonflables à crécelle !

La petite fille de l'Humanuscule embastillé du lotissement Les Alouettes se perdit dans le désert avec son tapis de danse sous le bras. Elle chemina longuement et par chance c'était l'hiver dans le désert, les longues nuits étoilées, fraîches et pures, les jours blancs et tièdes, les pistes pourtant incertaines devaient bien conduire aux portes de cette cité en fête dont elle rêvait les ponts, les minarets et les tours d'assaut bâtis pour la conquête du ciel.
Mais la cité n'existait pas, la petite fille n'existait pas non plus, et c'est pourquoi la petite fille avec son tapis de danse serré sous son bras ne cessait de marcher dans le désert, tout droit devant, traversant les fontaines de lumière fugitive et tous ces tapis d'eau qui danse et disparaît… Elle se disait : « Puisque je n'existe pas, alors je vais m'exister toute seule avec le tapis de danse ».
C'est bien ça, le miracle de Star Ac : te faire exister alors que t'existes pas. Faire de toi la Star que tu ne seras jamais. Transformer un abri de bus au lotissement Les Alouettes en un hall de casino. Muer un goûter d'anniversaire avec tous les copains copines en un show télévisé où l'on se déhanche en battant des mains, reprenant en chœur des bambas et des bambas à s'en éteindre la voix. C'est vrai : à force de scander des bambas, de te trémousser dans des fuseaux lumineux avec plein de cendres argentées dans les cheveux, tu vas finir par « pipeau – exister »…
Au Cirque des Roches Noires, lorsque revint le soir, la petite fille rencontra le petit renard des sables.
« Regarde » lui dit-elle, déroulant le tapis de danse… « Avec ça, petit renard, tu peux devenir une Star… Tu seras la Star du désert ! »
Et le petit renard, dont la truffe noire frémissait et la queue touffue battait le sable gris, dit à la petite fille :
« S'il te plaît, renroule le tapis et existe moi ! »

UN PETIT CANULAR qui date d'octobre 2003

Bonjour ! Je m'appelle Yug Cibmès et je suis étudiant Turc. Je loge en ce moment au cinéma de Contis, je suis hébergé par Betty et Rainer. Mon copain Anapurna Hamdoullah est aussi chez Betty et Rainer. C'est super sympa, y'a Marie, la jolie demoiselle du cinéma, qui nous fait des sandwiches à l'œil… On est émerveillés. Mon copain Hamdoullah, lui, est étudiant Bosniaque. Sa spécialité, c'est les journaux Français, les médias et les milieux financiers de la Poste et des banques. Moi, c'est le cinéma : je réalise de petits courts métrages réalistes, humoristiques et un peu provoc sur les comportements de certains personnages plus ou moins charismatiques du milieu financier en France.

Avec mon copain Hamdoullah, on est allés s'infiltrer un jour dans un « bobtail » de la Poste à Mont de Marsan où y'avait de gros bonnets qui présentaient un « plan stratégique ». Y'avait un grand buffet avec plein de petites choses à bouffer et beaucoup de bouteilles de pinard. Ce qui nous a surpris, mon copain et moi, c'est qu'autour de la table se pressaient, se congratulaient, péroraient des mecs en costard cravate, des gonzesses bien sapées mais surtout très maquillées. Tout ce beau petit monde s'agglutinait, stationnait autour de la table, piquait dans les assiettes en carton les gâteaux et les biscuits, le verre à la main. Par derrière il y avait d'autres mecs qui jouaient des coudes, essayant d'approcher de la table et avaient de grandes difficultés à y parvenir. Ceux là n'étaient pas en costard, seulement en jeans et col roulé. Et enfin à l'écart dans le fond de la salle près des fenêtres, tous ceux qui, bien qu'invités, n'avaient aucune chance d'approcher des lieux sacrés. Ceux là, bien plus tard, pourraient picorer dans les assiettes au milieu des verres sales, des cendriers débordants et des bouteilles débouchées à demi pleines de vin éventé. On est restés jusqu'à la fin, personne ne s'est occupé de nous, on était là incognito, on a bien rigolé. Y'avait tellement de restes et de rognures, de bouteilles de pinard à peine entamées qu'on a pu se morfaler comme des clodos, et en plus on arrêtait pas de bander en reluquant ces jeunes femmes chic. Puis ils sont tous partis, à la fin y'avait plus que les balayeuses : vous auriez vu ces tas de boustifaille qu'ils ont foutu à la poubelle ! Et les bouteilles qu'ils vidaient dans l'évier !
J'ai envie de faire un film rigolo et décapant sur ce milieu financier où y'en a tant qui se pavanent comme des dindons dans les « bobtails » en espérant que le boss va leur faire une fleur en leur octroyant un petit chouia de cette part du gâteau si convoitée… Remarquez, chez les communistes, ATTAC, Charlie Hebdo et même les anarchos, dans les salons littéraires et les fêtes d'associations, c'est le même topo : t'as les parts d'honneur, les speachs, les tohastes, tout le monde est invité au bobtail mais ce sont les « kakes » qui roulent leurs grosses mécaniques et qu'on fête alors que les ratons, les peigne – cul, les « pas assez branchés », les nouveaux arrivants, ils z'ont plus qu'à essayer de jouer des coudes… Ou s'écraser en se contentant de se faire à peine mouiller de sourires constipés et de regards amusés.
Mais moi je m'en fous de tout ça et mon copain aussi. Nous, on est au dessus de cette merde. D'ailleurs chez nous ça se passe pas du tout comme ça en Bosnie ou en Anatolie. C'est beaucoup plus convivial : avant de s'exister nous-mêmes, on existe d'abord les copains, et puis surtout, on fout rien à la poubelle, on a pas des toutous pour lécher les assiettes en carton et bouloter les reliefs de bobtails.
Mon copain Hamdoullah, pour gagner des sous en France, payer ses études, vend des « kamis » : espèces de petits beignets d'apéro à base de chair de tortue emballés dans du papier spécial fabriqué par des petits enfants Bulgares qui bossent la nuit dans des caves à la lueur de bougies. C'est pas cher, deux euro le kilo ! Soyez chic, à la poste et à la béhainepé, à crudumututu et bankpopi, commandez moi z'en des tonnes ! Avec tous vos bobtails de plans stratégiques, tous vos trainings, forcings et autres réunions structurelles, y vous faut bien ça ! Une affaire… La tonne, c'est un euro 80 le kilo au lieu de deux euro ! Pour vous à la Poste, je vous fais une fleur : Y'a tellement de jolies filles chez vous, que je vous largue toute la camelote à un euro 20 le kilo !
Merci de me répondre assez vite car je repars en Turquie le 30 octobre et mon copain Hamdoullah, lui, il a une affaire en vue, il se tire en Bosnie la semaine prochaine. Du 15 au 20 octobre, on crèche au camp des gens du voyage à Soustons et on se fait adresser le courrier à la poste restante à Magesq. Voici une enveloppe timbrée.

SCENARIO FOU

Imaginons le scénario suivant : une maison d'édition, peut importe laquelle, me propose de réaliser vingt volumes de mes œuvres. Avec le soutien de quelques gros producteurs de cinéma et de télévision, et, il faut bien le dire, le concours des puissances médiatiques disposant de tout un arsenal de techniques de communication , chacun de mes livres atteint le tirage d'un million

d'exemplaires… Du jamais vu ! A 15 euro le livre, cela représente un chiffre d'affaire de trois cent millions d'euro. Avec 10 pour cent de droit d'auteur cela me fait 30 millions d'euro.
Arrêtons là, tout de suite, le scénario ! D'abord, que ferais-je de 30 millions d'euro, à part acheter un énorme camping – car ou faire des travaux d'extension dans les 2 maisons dont je suis propriétaire ? Ah, si ! J'achèterai un très beau vélo ! Ensuite ne trouvez vous pas que 270 millions d'euro, c'est tout de même un peu beaucoup pour l'éditeur ? Et je n'ai pas compté, encore, sur les « retombées », soit les films, les adaptations au théâtre, les reproductions diverses (CD, internet, magazines et journaux pour des feuilletons, spectacles de rue ou de place publique). Retombées qui pourraient cependant ajouter quelques dizaines de millions d'euro dans l'escarcelle ! En fait, où irait vraiment tout cet argent ? Qu'en resterait-il après la « grande lampée » des prédateurs ?
Reprenons le scénario. Mais là, je vous arrête encore ! On entre dans le domaine du rêve !
Tout d'abord sur les 30 millions d'euro qui me reviennent, j'achète réellement un vélo et je fais « quelques travaux d'aménagement » dans mes maisons. Et bien sûr, « j'arrose » un peu la famille et les copains.
Mais avec tout ce qui reste, soit plus de 90 pour cent de cette somme, je fais une maison commune pour les « humains pelés »… Un grand centre d'hébergement et de séjour, d'accueil, de gentillesse et de convivialité, d'éducation et insertion sociale pour les « gavatchos », les rejetés, les seuls, les « nuls », les moches, les déglingués, les moitié fous… En bref tous les pauvres mecs et les pauvres nanas qui ont pas eu de pot dans leur vie ! J'embauche des gens dévoués et compétents pour s'occuper de ce centre, que j'habiterai moi-même d'ailleurs, je crée une dynamique autour d'un tel projet afin d'obtenir l'appui des médias, de certains organismes et du Gouvernement. Tous les soirs, je ferais la fête avec les paumés, y'aurait plus de crasse, plus de puanteur, et surtout plus de mépris ni de regards et de propos condescendants.
Cela, ce que je dis, c'est pas du rêve ! Les 30 millions d'euro je les mets sur la table !
Pourquoi un tel projet, me direz vous, et pour ces gens là ? Et pas pour une autre cause ? Des projets humanitaires, des associations internationales, il y en a dans le monde. Cela fonctionne… plus ou moins bien, c'est vrai ! Mais pour les « humains pelés », excusez moi, il n'y a pas grand-chose à l'heure actuelle.
Pour vous tous, chers habitants de ma planète en bonne santé, au milieu de vos familles, avec votre « statut » social si modeste soit-il, vos valeurs, vos repères… Vous qui n'avez pas trop faim de nourriture ou d'affection, vous qui n'avez que de légers handicaps, vous, riches ou pauvres mais avec vos deux guiboles et une cervelle qui fonctionne normalement, oui, pour vous tous je ne me fais aucun souci : vous y arriverez toujours ! Les fins de mois seront difficiles, vos enfants ne feront peut-être pas les études qu'ils auraient souhaité, mais je ne vous plains pas !
Par contre les pauvres gens totalement déshérités et oubliés de vous tous, ceux là qui, en dépit des générosités de façade et même des bonnes sœurs et des restos du cœur, crèvent dans la crasse et la solitude au fond d'un « trou à rats », oui, ne vous en déplaise braves gens « bien dans le sens du monde », ça me fait chier de les voir crever comme ça !
Voilà pourquoi je mettrais donc 30 millions d'euro sur la table ! Et ça, c'est pas du rêve !
Mais poursuivons le scénario… Parce que je ne suis pas tout seul dans cette affaire là ! Il faut aussi que l'éditeur renonce à empocher la totalité des 270 millions d'euro. Ainsi que les gros prédateurs qui gravitent autour de la galette. Est-ce que un ou deux millions d'euro ne suffisent pas pour l'éditeur ? Réfléchissez : ne peut-on pas faire encore dix fois mieux, donc dix fois plus de ces « maisons », avec trois cent millions qu'avec trente ?
Là, oui, on est vraiment dans le domaine du rêve ! Et c'est bien ce qui me chagrine ! Et la raison pour laquelle, au bout du compte, aucune maison d'édition ne recevra par la poste le moindre manuscrit de moi.
Maintenant, après tout ce que je viens de vous dire, je vous entends déjà : « Pour quelle raison mes livres se vendraient-ils ? »
Aujourd'hui on fait du fric avec n'importe quoi. Le talent, ou même la notoriété, ou « quelques

références » littéraires ou autres, n'expliquent pas à eux seuls le succès fulgurant de certaines œuvres, ni l'essor prodigieux de modes ou de tendances qui d'ailleurs ne durent pas. Ce sont les médias qui allument les feux. Alors, avec la publicité, l'exploitation de quelques engouements porteurs, il est aisé de lancer sur le marché un courant, une mode… La technologie de la communication fait le reste. Comment croyez vous que des conneries telles que « Loft Story », le bouquin de Loana, Star Académy, la ferme célébrités et autres « têtes d'affiche » telles que tous ces best sellers, ces nouvelles chansons et spectacles de grand public aient pu avoir autant de succès ? Drainé autant de pognon ? Tout ce qui est bon à brûler, pin, hêtre, chêne, papier, chiffons, ordures, plastique, vitriol ou huile de vidange, si ça sert à faire un feu géant pour attirer les fêtards, les rêveurs de feu de la Saint Jean, les marchands de merguez et de canettes de bière, c'est toujours bon pour que ça fasse des entrées payantes ! Ajoutez à cela un gigantesque orage de cuivres, de tambours et de cymbales, quelques flash lumineux, des filles à poil avec des plumes au cul, un distributeur automatique de vidéos pornos, et vous aurez, médias, sponsors et propagandistes de la culture bêta, le grand bordel universel, celui qui verrouille les révoltes, anesthésie les cerveaux, coule dans les gosiers jusqu'à ce qu'une saoûlographie planétaire éteigne toute pensée, réflexion ou interrogation.
En conclusion si aucune maison d'édition ne recevra de manuscrit de moi, je ne compte pas non plus sur les médias pour diffuser mes écrits.
Et alors, et les trente millions d'euro pour les « humains pelés », dans tout ça ?

LETTRE A MON INTERLOCUTRICE PRIVILEGIEE : MA « BON DIETTE » SI JE CROYAIS EN DIEU…

Par les foudres qui vitrifient l'esprit et électrifient la peau quand un homme se jette sur une femme, tu me rappelles cette histoire d'amour à nulle autre pareille avec laquelle je partirai sans en avoir dit un mot à personne pas même à toi…
Par ce rire que tu eus de moi, si spontané, si sincère et si affectueux, de mes cabrioles de gosse devant les autres enfants et les grandes personnes, tu me rappelles ma mère…
Par cette gentillesse, cette discrétion et cette délicatesse qui sont les joyaux de ma chère famille, tu me rappelles mes cousines que j'adore…
Par ces regards tendres et complices posés sur mes pensées tels des doigts de fée sur mes lèvres brûlantes et ravies, tu me rappelles la petite ou la grande sœur que je n'ai pas eue et dont j'ai tant rêvé…
Par ces milliers d'histoires d'amour, si brèves ou si éphémères dont je passe ma vie à poursuivre le souvenir ou mon avenir à en attendre les étreintes, tu me rappelles tous ces visages de filles et de femmes qu'un seul instant même j'ai chéris au-delà de toute raison…

Trève de poésie… En ce gris et froid lundi matin 19 janvier 2004 à la Poste de Magescq derrière le guichet, il n'y a nulle magie…
Les lundis matins quand je ne suis pas passé au courrier des lecteurs dans Sud Ouest Dimanche ni dans Marianne ni dans l'Est Républicain ni nulle part, quand dans la semaine qui vient de s'écouler « Sidi el Factor » n'a déposé dans ma boîte aux lettres que des pubs insipides ou des impôts assassins, quand aucun coup de fil magique n'a coupé le fil rigide des « bintzeries » quotidiennes, quand g point sembic arobase laposte point net joue à la muette… Ces lundis matins là je ne me rase pas…

Il y a bien des années alors que j'étais encore célibataire bourlingueur d'auberges de jeunesse par toutes les routes de France en vélo et si peu enclin à construire ma vie, et que je bossais au centre de tri postal PLM à Paris, j'avais vu une affiche publicitaire dans toutes les stations de métro lorsque je ne sillonnais pas la capitale sur mon vieux vélo des Puces : « Candia arrive le 19 janvier »… Avec une magnifique vache laitière sur fond blanc et bleu. Je ne suis pas et n'ai jamais été un amateur de lait sauf de lait de soja, mais je me suis dit alors : « Tiens, si Candia arrive le 19 janvier, moi, je finirai bien par arriver quelque part ».

Aujourd'hui 19 janvier je ne suis en fait arrivé nulle part et je m'en fous et contrefous… Et je suis toujours aussi peu enclin à construire ma vie. La maison que j'ai habitée durant 23 ans dans les Vosges n'a pas de crépi, elle est toujours entourée de prés en friche et la maison que j'habite à Tartas dans les Landes est une maison que je squatte plus que je n'habite… J'ai eu plus de 20 vélos dans ma vie, qui m'ont fait faire bon an mal an l'équivalent en kilomètres du tour de la Terre. Sans être désastreux le bilan n'est guère folichon mais je n'ai ni à rougir ni à avoir honte de tout ce que je ressens, pas plus de mes vagabondages ou des « shoots » que j'ai pris avec tous ces visages sans avoir jamais su me mettre dans la tête tout ce que les voyageurs studieux et organisés ont pu retenir ou noter dans leurs carnets de notes ou les livres qu'ils ont écrit. Je n'ai d'ailleurs pas encore fait le livre de tous les gens que j'ai aimés à la folie… Juste quelques anecdotes, récits et évocation de souvenirs.
Du temps où je consultais encore la rubrique du Monde des Livres, du vendredi, j'arpentais d'un œil peu convaincu ces critiques élogieuses d'ouvrages parus, d'auteurs reconnus et adulés sortis du Seuil, de Gallimard et autres grands éditeurs parisiens, je lisais des extraits de ces « pontes de l'écriture », je m'amusais de ces pugilats entre éditeurs pour la parution du dernier « best seller » de la saison littéraire, de ces empoignades aussi perfides que médiatiques pour l'attribution d'un Goncourt ou d'un Renaudot, et je me disais que dans un million d'années si la Terre existait encore avec des humains et des civilisations dessus, on lirait encore du Zola, de l'Hugo ou du Prévert qui eux, sont vraiment des « immortels »… et traduits en quelles langues ?
Sans doute ma plus grande ambition littéraire est celle de réaliser le livre des gens que j'ai le plus aimés dans ma vie, mais serais-je à la hauteur ? Même si je parvenais à « immortaliser » ces êtres et ces visages, d'un amour aussi démesuré, il m'importerait davantage que tu les reconnaisses, toi, mon interlocutrice privilégiée, que toutes les académies des temps futurs dont je me moque des lauriers qu'elles pourraient décerner.
Certains de ces visages, je ne leur ai jamais dit à quel point je les aimais. S'ils savaient ou qu'ils l'apprenaient par « ouïe pensée », qu'est-ce que ça leur ferait, venant de moi ? Alors qu'ils ne m'ont connu que comme ils m'ont vu ?
Il y en a, oui, c'est vrai, j'osé le leur dire… ou le leur écrire. Cela ne s'est jamais décoloré, même si, après coup, j'aurais pu regretter de le leur avoir dit…

Mardi 20 janvier… Qui ou quoi arrive un 20 janvier ? Ce qui demeure certain en ce début d'année, c'est que c'est pas écrit ni sur une pierre tombale ni sur une urne de cendres : »Guy Sembic 1948-2003… Forcément ! Nous sommes en 2004 !
Toujours est-il que ce 20 janvier à la maison de la Presse à Tartas, y'avait le Marianne hebdomadaire. A 7heures 40 il ne restait déjà plus qu'un seul exemplaire de ce magazine. Je feuillette et tombe sur la page des lecteurs : « Nos avions sont des cercueils », par Guy Sembic de Tartas.
Chers Tarusates et autres lecteurs de Marianne dans notre beau pays de France, c'est pas guy sembic qu'il faut louer, d'ailleurs quand je me promène dans les rues de Tartas, on sait pas forcément que c'est moi, celui qu'on aime bien lire dans le courrier des lecteurs… Je ne suis que le dépositaire d'une pensée qui ne m'appartient pas. Une pensée qui ne peut qu'évoluer, se parfaire ou s'intégrer dans l'environnement de notre monde, en étant confrontée à tout ce qui s'oppose à elle.
Ne m'aimez pas, aimez la pensée dont je ne suis que l'agent porteur. Mais si vous m'aimez tout de même, merci ! C'est très chic de votre part et j'en suis très ému.
Ce qui m'ennuie, c'est la perspective de vous faire de la peine lorsque ça sera écrit « guy sembic » 1948-Deux mille quelque chose »… C'est pour cela que je ne me suiciderai jamais, même sur un fauteuil roulant avec un anus artificiel. De toute façon, soit dit en passant, un anus artificiel c'est mieux que de se chier dessus.
Vous savez, tout ce que je raconte, je ne sais pas vraiment comment je fais pour l'exprimer. Excusez mes putains de circonvolutions dans le genre du mec qui fait le tour de sa tête pour expliquer où est située sa bouche. La « matière première », en fait, c'est vous qui me la fournissez : par ce que vous

êtes, vous et personne d'autre. Je signe « yugcib » ou de mon vrai nom, mais je vous plagie, je vous squatte, je vous dessine, je vous caricature.

Donc, ce mardi 20 janvier je me suis rasé… Mais il ne sert à rien d'être beau si le cœur n'est point à la fête. (citation de Tayguète, l'amie d'Eridan, personnage féminin de mon livre AU PAYS DES GUIGNOLS GRIS)

Les personnages ne s'inventent pas : ils existent ou existeront. Ils ont des noms d'emprunt, des visages multiples, ils appartiennent tous à la « légende du cosmos ». Ils sont de tous les pays et de toutes les solitudes du monde et de l'univers.

Toi, l'interlocutrice, tu es vraiment ma « Bon Diette ». Musulmane voilée ou Chrétienne en jupe courte, tu es d'abord très belle avant d'être « désirable ». Et parce que tu es d'abord très belle de tout ce qui vit et aime en toi, si belle de tout ce qui te rend unique, irremplaçable quand bien même tu serais clonée, c'est bien là entre toi et moi le seul et véritable sens de notre relation. Oui, c'est vrai, je l'avoue, j'ai une envie à en crever de me jeter sur toi… L'étrange et souveraine beauté de notre relation est d'une étreinte telle qu'aucune ardeur si intarissable soit-elle, qu'aucune alliance reconnue ou proscrite, ne saurait égaler en puissance.

A la Poste de Magescq, écrit le 19 et le 20 janvier 2004.

Note : Un an et demi après avoir rédigé ce texte, mes courriers à Sud Ouest, Marianne et autres journaux se sont quelque peu espacés… Il est vrai qu'à Sud Ouest, je suis souvent « plombé » c'est-à-dire presque plus publié, et lorsque mes écrits « passent », ils sont coupés. Le seul journal qui me publie régulièrement et sans coupures, est « L'Echo des Vosges », l'hebdo des Vosgiens… Il faut croire que sur ma « planète d'adoption », j'ai sans doute plus de « crédit » que sur ma « planète d'origine ». Mais ça fait du bien de dire bonjour de cette manière là à des gens qu'on aime et dont on sait que le visage est aussi un bonjour !

UN REVE BIZARRE, NUIT DU 31 JUILLET 2003

C'était dans le cadre d'une réunion publique au cinéma de Contis, organisée par le groupe ATTAC. Une réunion d'information au sujet du statut des intermittents du spectacle…

La réunion étant publique et non limitée aux membres de l'association ATTAC, des personnes de sensibilités diverses étaient présentes dans le grand hall d'accueil du cinéma. Nous étions tous assis sur les chaises du cinéma, en cercles concentriques, la salle était pleine comme un œuf, Betty préparait les boissons fraîches et Marie bricolait sur Internet.

Outre les responsables départementaux d'ATTAC, les membres de l'association venus en force, et quelques élus locaux dont le Maire de Saint Julien en Born, il y avait aussi des anarchistes, des Zuhèmepés, des Socialobonteint, des rouge – délavé, et des rose – foncé.

A un certain moment, alors que les débats fusaient et que de grosses tonitruantes voix tonnaient, je me risquai à quelques réflexions salées à propos du Système et des Médias. « Tous des pourris », pour résumer… Mais je ne déversai ma diatribe incendiaire qu'en tout petit comité, avec deux ou trois jeunes femmes charmantes, et madame Ransinangue, la bibliothécaire de Saint Julien en Born, qui avait acheté mon livre.

C'est alors qu'un petit mec avec du matériel d'audiovisuel, m'ayant entendu, me pria de prendre le micro, et la parole, devant l'assistance.

« Voyons, monsieur, dites nous donc tout haut ce que vous marmonnez tout bas en si charmant petit comité »…

N'ayant guère l'habitude de m'exprimer en public, je ne trouvai que ces mots à prononcer : « Je trouve que les grands journaux régionaux, et en particulier Sud Ouest, ont tendance à encenser la culture bêta ».

Un journaliste de Sud Ouest, présent dans la salle, fut très mécontent de ma réflexion : « Monsieur, vous allez regretter ce que vous venez de dire, il va vous arriver des bricoles ».

Effectivement, trois jours après, chez moi à Tartas, je reçois une lettre du grand rédacteur en chef,

Yves Harté, du journal Sud Ouest. Ce dernier me priait de passer dans son bureau dans les plus brefs délais…
J'arrive au siège de la rédaction de Sud Ouest, l'on me fait patienter quelques instants, et hop ! me voilà dans le bureau du grand chef.
« Monsieur Sembic, votre commentaire ne m'a pas plu du tout. Vous allez me faire cent pompes, là, tout de suite, sur le balcon, en criant très fort : Sud Ouest est un grand journal. Et chaque fois que vous ne crierez pas assez fort, vous me ferez dix pompes supplémentaires ».
Ce jour là devait avoir lieu sous le balcon un grand meeting sur la Communication, en présence de personnalités de marque telles qu'Alain Juppé, Raffarin et Sarkozy. Il m'avait donc fallu, devant les Huiles, les Sous Huiles, les prédateurs et les aide prédateurs, les coincés, les branchés, les calotins, les rombières à petit toutou, les messeux, les as de la queue, de la carambole et de la magouille, les autosatisfaits, les intoxiqués, les fanas du RMA, les séides de Mégret, les Humanuscules perclus de certitudes béates, effectuer mon numéro de pompes et user ma voix… « Sud Ouest est un grand journal ! Sud Ouest est un grand journal ! Sud Ouest est un grand journal ! »
C'est tout en sueur que je m'éveillai enfin… Et moulu comme après cent pompes ! Et en plus j'étais enroué !

DOCUMENT « SUPER PIRATE »… Ecrit à la Poste de Magescq en septembre 2003.

Introduction :
Ne vous méprenez pas sur ce terme de « gouine » que j'emploie dans la première phrase de ce texte…
Pour ce qu'il a d'injurieux et de choquant dans le sens que l'on lui prête, désignant avec brutalité et discrimination une femme qui a des rapports sexuels avec une autre femme.
Dans mon esprit, je reprends ce terme pour exprimer à ma manière que, selon les goûts et les couleurs de chacun, une « gouine » en l'occurrence, n'a que faire de la bite d'un mec…
Autant dire que ce langage qui est celui du fond de mes tripes est, pour les « branchés » de ce qui prévaut, s'achète, se vend et court si bien les rues… Comme la bite d'un mec, pour une femme amoureuse des femmes, comme du poulet ou de l'entrecôte Bordelaise pour un végétarien. Et je n'ai jamais rêvé de convaincre les végétariens à bouffer de la viande pas plus que je n'ai rêvé de faire goûter ma bite à une gouine… Quoique, au risque d'en interpeller pas mal d'entre vous, du temps de ma vie de garçon, je me serais bien volontiers blotti dans les draps entre deux « copines »… Pour un tour de chenille à cent à l'heure avec, à chaque « tunnel » vertigineux, une volée de bises tendres dans les petites jointures et petits creux…
Ah oui ! Je peux bien faire le procès de la pornographie ! Mais il n'y a plus de pornographie lorsque des tonnes de gentillesse et d'amour écrasent les hypocrisies, les leçons de morale, les préjugés, et le gris souris des lundis matins dans le bureau du grand boss pour le « breafing » hebdomadaire et une analyse serrée des résultats commerciaux !

Le texte :
Pour une gouine, ma queue c'est pas du poulet ni du rumsteak. Ce serait plutôt du vieux coq qui a fait du stop.
Dans les interstices des méandres de ton esprit Kafkaïen, j'ai capté toutes les noirceurs de trou de bale du monde que les mondialistes veulent nous bailler à la raie du cul, j'ai compris pourquoi les Sommets capotaient, et les Altermondialistes devenaient légions.
Mais aucun Larzac n'est encore assez haut, et les aigles récalcitrants ne s'embrassent pas encore dans le fond du bec.
Si ma queue était vraiment du poulet, j'en ferais profiter les vendeuses de serpillères au marché de

Grosny sous les bombes Russes.
Je voulais me suicider dans le ventre de Maman avant de venir au monde… Et je suis venu, sans avoir été commandé : « l'enfant du péché » comme on dit chez les Intégristes, les Cathos et les puritains dur dur… On m'a aimé quand même ! Ma mère était une femme très belle, et mon père, beau comme un Dieu, aux dires de ma mère. Et en plus, mon père et ma mère étaient des purs, des idéalistes, des gens qui avaient le cœur dans les tripes, plein d'imagination et du soleil dans les mains. L'ennui, c'est qu'ils sont pas restés ensemble et qu'on s'est quitté quand j'avais 14 ans… Mais ça, c'est une autre histoire…
Quand j'ai vu ce que c'était, une fois « lancé » dans la « si drôle d'expérience », je ne pouvais plus me suicider : c'était foutu, il fallait assumer, assumer et prendre des coups de tatane que tu savais pas d'où ça venait.
Ce sont certains visages qui m'ont empêché de me suicider. Un jour, au Lycée de Mont de Marsan, en 1965, l'année de « Poupée de cire poupée de son », un copain m' a dit : « Si t'as quelque chose à exprimer, si t'as envie de faire le con pour rire, si vraiment t'as des trucs à dire, alors restes pas tout seul dans un coin, dis le leur, fous le leur dans la gueule, n'aies pas peur qu'on se moque de toi ou qu'on te foute des coups de pied au cul, vas y, balances la purée… Sur cent qui se foutront de ta gueule ou seront complètement indifférents, y'en a sûrement un qui a besoin d'entendre ce que tu as à dire, rien que pour celui là, exprimes le… » C'était après que j'ai eu fait une « grosse bêtise ». J'avais 17 ans… J'ai promis que je ne recommencerai jamais. Mais à cet âge là, on est encore très loin de cette extrême vieillesse où l'on croupit sur un pieu à caca sans pouvoir chasser les mouches, sous les regards des jeunes femmes en robe chic, des belles filles, des petites filles ou des nièces qui te regardent crever à petit feu en te tendant un gobelet de flotte avec un sourire angélique.
Quand t'es tout petit bambin, tout le monde s'extasie : « Oh qu'il est mignon, oh qu'il est gentil ! »… Et autres sucreries pour faire plaisir au plantin bien placé dans la hiérarchie, plantin qui d'ailleurs a pourfendu sa plantine d'où le môme là…
A cet âge béni du Système, les joujoux gadgets, les bonbons à la con pleins de colorants, les émissions de télé débile avec des putains de goldoraks qui crachent le feu et tournoient dans le ciel avec des épées flamboyantes, ces jeux imbéciles qui bouffent la tête du môme et occupent ses doigts à longueur de journée pendant que les parents se niquent, s'enfilent des joints, se scotchent à Star Académy ; à cet âge béni, donc, tout est permis, tout est bon pour que le moutard adhère à la société de consommation… Qui le considère d'ailleurs comme un petit Dieu… Et il le sait, le moutard, qu'il est un petit Dieu, il en profite, il en redemande, des gadgets de merde, des bonbons colorés, des goldoraks et des nouvelles séries de guignols articulés que déjà tous les copains s'arrachent à la récré de la maternelle.
Quand il grandit, le môme, et qu'il va au bahut en 6ème, il faut que son père ou sa mère se fendent de tous les derniers trucs à la mode : fringues, tee-shorts, cartables, trousses… tout des marques hyper dans le vent pour en foutre plein la vue… Et même si le môme y mordait pas au Système, soit parce que les parents sont trop pauvres, ou parce qu'il y a quand même des gosses altermondialistes, alors c'est la ruée de tout le collège contre ce « petit con » qui veut pas faire comme tout le monde.
Merde au Système ! Merde aux marques ! Merde à la société de consommation !
Là où ça commence vraiment à se gâter, c'est quand le môme devient ado, qu'il fait partie d'une bande, qu'il écrit sur les murs, qu'il vend de l'herbe, qu'il se shoote à la bière et à la vodka, qu'il sort son couteau au Lycée, qu'il crame des bagnoles au bas de l'HLM de ses parents… Alors là, ça va plus ! Le môme devient un délinquant, les vieilles à cheveux en chou fleur et tous les bourges à belle bagnole leur tombent dessus et voudraient que Le Pen gagne aux élections…
Et puis il y en a, des mômes, qui vont en fac, entrent dans la vie active avec un boulot qu'ils n'ont pas choisi parce qu'on fait ce qu'on peut en définitive, alors ils tombent dans le Système : loyer à payer, crédits, impôts, allocs, chômage, des horaires à la con, une putain de bagnole à payer, des échéances, des vacances pourries au Camping des Flots Bleus aussi cher qu'une location en HLM, de la bouffe aseptisée achetée en grande surface le samedi jour des courses avec bousculade à la

caisse, des Star Académy et des thrillers de Tom Cruise à la télé…
Enculatory Lavatory WC cireur… T'es niqué jusqu'à l'os, mon pote ! Mais ça fait du bien par où ça passe en attendant que le ciel nous tombe sur la tête avec tous ces petits Chinois qui bossent 15 h par jour dans les usines autour de Pékin pour un salaire de 300 euro par mois. Tu respireras comment, toi, quand tous ces petits Chinois auront une bagnole, et tu feras quoi dans la vie quand il n'y aura plus qu'eux qui bosseront ? Ouais, ça va encore continuer longtemps cette merde ?
Un autre monde possible ? Tu rigoles ! Est-ce que 100 milliards d'euro et des centaines de lois et dispositions pour que ce soit mieux et surtout plus juste, est-ce que toutes les plus ferventes résolutions pour que les vieux crèvent plus tout seul, que les gosses soient pas laissés en vadrouille, est-ce que des sommets, des re-sommets et des forums, des consciences toujours plus éveillées encore, oui, est-ce que tout cela mis bout à bout et jusqu'en haut du ciel, pourra vraiment changer la face du monde ? Si l'on ne comble pas dès aujourd'hui la plus énorme lacune non seulement de notre époque mais de tous les temps : l'absence d'amour.
Est-ce que la charité, c'est de l'amour ? Est-ce que aimer les gens qui font quelque chose pour les autres, c'est de l'amour ? Est-ce que tendre un gobelet d'eau à un vieux décharné et fatigué qui sent même plus sa soif, c'est de l'amour ? Est-ce que faire une méga – fête entre amis c'est de l'amour ? Est-ce que triquer comme un âne en face d'une jolie fille bien habillée, c'est de l'amour ?
Non ! Rien de tout cela n'est de l'amour ! Je crois que pour savoir ce que c'est l'amour, il faudrait aller encore plus loin que tout ce que dit le Nouveau Testament, Jésus, les prophètes, le Coran et tout le cinéma… Ou alors, tout simplement, être comme un tout petit enfant, mais vraiment tout petit, à peine sorti du ventre de sa maman… ou de la couveuse après transplantation et manipulation génétique. Ou encore, tiens, comme ce chien abandonné sur le bord d'une route et qui attend que ses bons maîtres qui l'aiment tant reviennent, surtout ce petit garçon avec lequel il dormait hier.
Là où il y a de l'innocence blessée, il y a de l'amour. Mais l'innocence blessée ne compte pas dans le monde des références, de la politesse obséquieuse, des « Monsieur Ducon » long comme le bras et des feux de l'amour…
Ah ! j'oubliais… Pour l'amour : il y a aussi les trisomiques ! Ces gens là d'ailleurs ne vivent pas vieux. J'en ai connu un, un seul, ayant atteint l'âge de 53 ans. Il était sur un fauteuil roulant, comme un bébé, il fallait le faire manger à la petite cuillère, lui mettre des couches, il ne savait dire que son nom, enfin, son prénom plutôt, il articulait en prononçant de petits sons aigus, il avait un regard d'ange. Sa mère, qui le promenait et ne le quittait jamais, me disait : « Qui est-ce qui va s'occuper de lui quand je serai morte ? J'ai bientôt 80 ans, heureusement je suis en bonne santé. Mais je ne serai pas éternelle. C'est mon petit, il est tellement gentil, et quand il voit une mouche qui se promène sur sa main, il rit aux anges et voudrait lui caresser les ailes. Il va aller où, quand je serai morte ? Dans une maison de dingues où on va l'attacher, le laisser tout seul, le bourrer de médicaments ? Il ne survivra pas. »
Ces gens là, les trisomiques, ce sont pas des dingues. Loin s'en faut… Ils sont seulement différents de nous parce qu'ils n'ont pas les mêmes repères de sensibilité, une autre perception des liens relationnels. Ils ont une autre intelligence que la nôtre. Ils ne sont jamais des vedettes ni des stars, n'écrivent pas des livres, n'ont pas été à l'école, on les voit jamais à la Télé sauf quand on se sert d'eux pour les « montrer » en spectacle… émouvant et drôle si possible… J'en ai vu une fois dans un supermarché, sous l'œil d'un éducateur : ils poussaient un chariot et s'échangeaient dans leur langage à eux des impressions sur tout ce qu'ils voyaient et touchaient ou comparaient.
Alors moi, tu vois, si je crève, c'est aussi au paradis des trisomiques que je veux aller, avec celui des minous, des filles pas belles que personne ne fait danser le 14 juillet, le paradis de l'idiot du village qui fait des ronds dans l'eau, retrouver le pauvre vieux retraité des PTT qui, en 1970, bouffait à la cantine du Louvre à Paris, seul à une table de 4 à l'heure d'affluence, atteint d'une putain de danse de St Guy qui faisait qu'il s'en foutait partout, de la sauce et des pâtes et du yaourt à tel point que personne ne venait s'asseoir à sa table malgré le monde qu'il y avait… Et aussi le pauvre Lovisat qui montrait son cul devant tout le monde, monté sur le bar de la cantine des PTT à

Paris PLM en 1968, un pupille de la Nation, un gars qui vivait tout seul, un paumé. La Poste l'avait bombardé liftier, il s'occupait de l'ascenseur, dépoussiérait les sacs, balayait la cantine… Une fois, j'ai discuté avec lui, je me suis aperçu qu'il était pas si con que ça, qu'il avait même fait des études tout seul, et qu'il lisait des livres. Il m'a dit : « Tu comprends, moi, ça m'amuse de les faire rire. Je le fais exprès : je pousse des cris terribles, je hurle, je montre mon cul, je fais des grimaces, je raconte des conneries, je sais qu'ils se foutent de ma gueule mais ça me fait plaisir de les voir rire et c'est ma façon de leur dire que je les aime. Au moins comme ça, je sais que j'ai rien à attendre d'eux, ça leur fait du spectacle gratuit »…
Dans le paradis des minous, des paumés, des filles laides, des trisomiques et des briseurs de vase sacré, et des toutous cagneux… Là au moins je suis sûr qu'il y en a, de l'amour ! C'est pas comme chez certains conseillers financiers de la Poste qui ont encore de belles perspectives de carrière et qui se font « mousser » pour percer chef d'établissement dans des villes touristiques hyper côtées : ceux là font partie des « aide prédateurs », encensent le Système en s'arrangeant aussi pour passer pour des branchés, sont toujours dans le sillage des Huiles et on les voit dans les bouffes gastronomiques de la Boîte, se pavaner comme des dindons dans les cocktails du « plan stratégique » de la Poste.
Cela ne me suffit pas que les riches soient moins riches, que les pauvres soient moins pauvres, qu'il n'y ait plus de prédateurs ni d'aide prédateurs, qu'il y ait moins d'injustice etc… Je voudrais avant tout qu'il n'y ait plus d'ennemour. L'ennemour c'est peut-être pire que la haine, la violence ou l'indifférence. L'ennemour, c'est de l'indifférence déguisée, un mauvais carnaval de masques caramélisés, des visages fétiches peinturlurés, le sourire commercial et obséquieux de l'hôtesse d'accueil d'un grand hôtel pour touriste lambda, avec un rouge à lèvres pétant, une bouche en anus de pigeon barbouillé de jus de cerise. Ou encore, le gobelet en plastique à moitié plein de flotte tendu par Raffarin à un vieux de maison de retraite médicalisée. L'ennemour on en crève bien plus que de la dureté du monde.
Y 'a des tas de pauvres mecs et de pauvres nanas, moches comme des poux selon ce putain de système assujetti aux références et aux valeurs d'apparence, quelquefois handicapés, vivant seuls, sans le sou, traînant leur ennui dans les halls de gare ou dans les squares, avec une vie intérieure grande comme un cosmos en voie de développement, qui passent leur vie à crever d'envie de se régaler avec quelqu'un de chic et gentil. Et ça va de 7 à 77 ans et même plus, parce que ça, ça s'arrête jamais, même sur un pieu à caca.
Tu vas pas en crever parce que tu te seras fendu d'un petit geste d'affection pour une gonzesse paumée qui a une bosse dans le dos ou un œil pas tourné du bon côté…
Y'en a plein le cul, de cet orgueil de merde, de ces affèteries, de cet esprit de branché pour faire bien, de ces cocktails et de ces forums d'entreprise où l'on pue du bec après s'être enfilé des petits fours salés et des drinks musclés, où l'on pérore sur le dernier modèle qui va faire un putain de tabac…
Y'en a plein le cul, des meneurs, des prédateurs et aide prédateurs, mais aussi des intellos humanistes sortis de Science Po et des « locomotives » d'un autre monde possible qui ont tous plus ou moins lu les bouquins contre le sens du monde. Tous ces gens là sont certainement animés des meilleures intentions du monde, sauf les prédateurs bien sûr, mais ils sont comme des oiseaux à grande envergure : ils gîtent en des nids inaccessibles ou bien protégés et étendent leurs ailes, parcourent de grandes distances, font entendre leur cri mais ne s'embrassent jamais dans le fond du bec…
Ceux d'en bas, ceux des nids bousculés, ceux qui se font prendre et encager ne seront jamais à la Une de l'actualité, ne passeront jamais à la Télé, ne feront ni livres ni chansons.
Qu'il y ait des meneurs, pour vraiment faire avancer le Schmilblic, ou des gueuleurs… et jusqu'à même des incendiaires pour dénoncer ce putain d'Ordre du Monde, je le conçois ! Mais, à un certain moment, il faut passer le flambeau aux anonymes, aux copains, aux gosses qui feront le monde de demain… Il faut savoir en toute humilité, dire qu'on ne peut pas, tout seul, même avec

des tonnes d'amour et tout le feu de son esprit et de son cœur, inventer un autre monde possible. Sinon, si l'on continue à encenser les meneurs, à les faire passer tout le temps à la Télé, à faire de leurs actions des articles de journaux bien pétants avec des commentaires percutants, on retombera toujours dans le sens du monde et rien jamais ne changera.
Il n'y aura jamais d'amour sans humilité. A quoi servirait le meilleur levier du monde si l'on ne le laissait qu'entre les mains des élus ?

Je vous invite à lire sur mon site www.e-monsite.com/yugcib/ en rubrique « 2ème tirade » de « l'écriture du pirate », le texte intitulé « Document super pirate ».

J'ai écrit ce texte en septembre 2003 alors que je travaillais à la Poste de Magesq dans les Landes.
Au regard des évènements qui, depuis 3 semaines (novembre 2005) font la Une de l'actualité, ce texte me semble refléter dans une certaine mesure ce que des jeunes de nos villes peuvent ressentir.
Je ne dis pas cependant que les violences, les destructions de véhicules, d'écoles et de locaux ainsi que le comportement de ces jeunes ne puissent être analysés uniquement en fonction d'exclusions, de chômage, et de grande précarité, car la réalité est parfois brutale, abjecte, sans rapport direct les maux ou les carences de notre temps, de nos systèmes éducatifs et de nos structures familiales ou sociales.
En temps « normal », rappelons que la violence est quotidienne et que les médias ne couvrent pas « à la Une » en permanence des faits et méfaits aussi nombreux et fréquents que les accidents de la route, les sirènes des ambulances ou les disfonctionnements de nos services publics…
Cette violence des jeunes lors de ces dernières semaines, n'exprime-t-elle pas parfois… Un autre langage ? Un ressenti très profond, des aspirations confuses que le monde dans ses repères ou absences de repères, rejette ou ignore ?
Et si, dans l'envers de ces paroles de haine, de ces comportements et de ces actes qui, à priori, relèveraient de la barbarie à l'état pur… Il y avait… De l'amour ? Un amour si désespéré et si privé d'avenir qu'il en viendrait à se saborder ?
Mais ne soyons pas, cependant, leurrés par le regard que nous pourrions porter sur ces jeunes… et un peu moins jeunes : la violence, la cruauté, la bêtise, l'inconscience, la volonté de détruire, et, il faut le dire aussi, quelque chose d'indéfinissable, d'irrationnel et d'inquiétant en l'être humain, et qui n'est pas forcément lié à la nécessité de survivre, à l'éducation reçue, à la misère et aux problèmes de société ; tout cela entre dans la réalité du monde comme tout ce qui compose cette réalité et en est inséparable.

DIALOGUE

--Renierais-tu ton cul pour un pet, Yugcib ?
--Oui, je le renierais… Même s'il n'y avait autour de la table, que des mecs ! Mais je n'aurais pas besoin de le renier, ce cul « pollueur de relationnel » : avant qu'il ne trompette, je le boucherais…
--Et avec quoi le boucherais-tu, ton cul ?
--Avec mon âme, sacrebleu !
--Crois-tu que le souffle de ton âme ne te gonflerait pas les joues, ne ferait pas de ton cou un ballon de basket, et ne te serrerait pas les yeux et la tête dans un étau venu de tes entrailles comprimées ?
--Non ! Le souffle de mon âme est plus obstructeur de gaz délétères qu'un suppositoire de béton ! Et j'ose gager qu'aucun étau n'enserrerait mon regard !
--Outragé de ne point trompeter, je te prédis, Yugcib, que le Pet fusera en silence… Et qu'il sentira… Alors qu'il y aura des filles autour de la table…
--Ce ne sera point ma mort, mais ma résurrection ! Parce que mon âme aura été la plus forte dans ce pugilat entre l'œuvre de mon cul et l'œuvre de mon visage… D'ailleurs les filles ne sentiront rien : elles ont des nez si délicats !

LE PERNOHEL

Une bordée de flèches sur le renne de tête pour dégommer le Pernohel !
Le convoi part à la dérive dans les cieux glacés.
La hotte du Pernohel dégringole avec sa tonne de joujoux pour gosses de riches sur la cité des SDF, des gitans et des Kurdes…
Le Pernohel ouvre son parachute…
Il descend lentement.
L'on ne voit que son gros cul tout barbouillé de chocolat intestinal, sans slip, la raie toute rouge…
Ficelé au pied d'un platane, un gosse d'riche la tête en l'air tient encore à la main une boîte d'allumettes vide :
Les bostryches capturés sur un sapin malade du petit bois de papa se sont envolés.
Bostryche, gosse d'riche, même ravage !
Le gosse de riche va se prendre le cul du Pernohel sur la tête…
Ça va lui puer le nez.
Lorsqu'il embrassera sa jolie cousine, il aura l'air de quoi avec ses deux hublots maculés de chocolat ?

Un gros crachat véreux, bien gras bien vert, sur la motte de beurre d'escargot qui déborde d'un grand plat ovale au rayon charcuterie de Super U !
Une mouche crevée sur le canard à l'orange en vitrine chez Madame la bouchère !

Les crevettes qui puent le sexe sale dans leurs barquettes au rayon poissonnerie de Shopi…
Les fromages démoniaques qui tremblotent sous leur cloche sur le buffet de tati…
Le gâteau affaissé dont la crème coule sur la nappe souillée, au réfectoire de la Maison de Retraite…
… Et une voiturette sans permis pour Madame la Présidente de la Chorale !
La bulle du monde avec ses fientes civilisées, ses visages caramélisés, ses Grands Immortels,
Ses peigne – culs, son beurre d'escargot et ses vérités éternelles, aspirée entre les lèvres de méthane, d'azote et d'hydrogène d'une géante gazeuse, disparut sans laisser de trace dans la Galaxie…
Adieu, Monsieur le Pernohel…

--Décembre 2004 –

LA PUNAISE

Gaspardino, le rat de 50 centimètres de Patrick Rambaud dans son livre « COMME DES RATS », lorsqu'il baise Sophie, sa rate préférée, il met 3 secondes pour injecter sa purée dans le croupion de Sophie.
Dix heures durant, toutes les 10 minutes, Gaspardino tressaute cent fois pendant les 3 secondes…
Sans compter Paulin et les autres qui crapahutent Sophie en même temps, parfois. Gaspardino n'a cependant pas battu le record du monde en matière de baise…
Ce record là, c'est la punaise qui le détient ! Et de loin !
La punaise passe toute sa vie à baiser.
Baiser, pour une punaise, c'est plus important que bouffer.
Toute la vie intérieure de la punaise est une gélatine blanc - verdâtre à la température constante de

22degrés celsius.
22 degrés, ce n'est certes pas le feu, mais la punaise phéromone sa vie intérieure en petits points de feu que l'œil humain ne discerne qu'à la loupe.
Des petits points de feu sur 4 millimètres carrés de tissu, que ce soit du coton, du tergal, de la soie…
La punaise baise partout où elle se pose.
La punaise, outre le dos de ses congénères mâles ou femelles, ignore l'homosexualité, l'inceste, la pédophilie ou la zoophilie.
La punaise a une vie intérieure comme une naissance perpétuelle de cosmos, mais elle baise immobile, dans le silence, sans râle de régal, des heures durant, sur une robe de mariée naphtalinisée, sous le bouton de manche d'un imper Yves Saint Laurent, entre les plis d'un rideau de salon, sous la soucoupe d'une tasse de thé…
Pour la déloger, la punaise, il faudrait d'abord l'apercevoir.
La punaise baise en toute impunité.
La punaise survivra à la fourmi et à l'homme.
La punaise baisera encore dans le feu.
... Soit dit en passant...
Avec mon âme, à dire vrai de toute mon âme...
Et d'une inépuisable purée qui gicle, qui coule, qui trace, qui tache... sur la soie des visages, sur les tissus délicats des féminités, sur le bleu ou le gris ou le vert ou le clair ou le foncé ou le lumineux ou le sombre des regards...
Je baise pire que la punaise et j'irais jusqu'à me vautrer dans le feu des étoiles...

--Janvier 2005 –

LE VISAGE

La partie la plus chic et la plus esthétique de l'être humain, c'est le visage… Sûrement pas le cul !
Un cul, c'est bête, ça chie, ça pète… Un cul, ça ressemble à tous les autres culs même s'il y en a qui sont plus enveloppés que d'autres, ou plus mignons parce que féminins et se tortillant…
Y'a rien de plus con et de plus ordinaire qu'un cul… Un cul n'a pas d'âme. Un cul, ça heurte l'intellect, surtout quand ça hume la pète.
Ah, quand même, il faut être juste : un cul ça sert à s'asseoir.
Un visage, par contre, c'est une fenêtre ouverte sur l'âme, une sorte de carte d'identité de l'âme, et aucun visage ne ressemble à un autre visage. Le visage authentifie l'être. Un joli visage, ça te fait tellement de bien à l'âme, que ça te ferait presque lever le kiki ! [décembre 2003]

LE CUL ET LA GUEULE

Si le fric n'existait pas, le cul et la gueule mèneraient le monde. Mais sans cul et sans gueule, le fric n'a plus sa raison d'être.
L'âme peut-elle exister sans le cul et la gueule ?
L'on prétend que oui, mais je dis que c'est de l'utopie !
L'âme chevillée au cul et à la gueule, c'est ce que vous sentez parfois avec un plaisir intime, sur vos doigts que vous venez de passer entre vos fesses… [décembre 2003]

LETTRE OUVERTE A CELUI QUI A VOLE MON LIVRE

Ce livre a disparu le 29 ou le 30 décembre… Exposé depuis début décembre, je le vendais 23 euro.
23 euro, oh ! Il vaut bien ça ! Même sans aucun support médiatique… Après tout, lorsqu'on voit tous les bouquins du genre Loana qui trônent pendant des mois dans les maisons de la presse, je pense que le mien vaut bien celui de la star de la saison…
Je n'aurais jamais cru qu'à Magescq, au guichet de la Poste, je me ferais piquer mon bouquin !
A la Poste de Mimizan plage en Août dernier, que je me sois fait refaire d'un bouquin, je le comprends : c'était au plus fort de la saison touristique.

Toi qui a volé mon livre, saches que tu n'as pas fait une bonne affaire ! Si tu comptes le revendre pour te taper un joint, qui va donc te filer 20 euro pour t'envoyer en l'air ?
Si tu l'as volé parce que le résumé t'a percuté, tu t'es bien fait avoir, mon pauvre ! Je présente ce livre comme une fabuleuse aventure dans un avenir très lointain, mais le voyage risque te décevoir. Tu vas te choper une tête comme un compteur à gaz, oui !
Ce n'est pas un livre pour toi ! Tu n'as pas volé ce livre par intérêt littéraire…
Dans les 20 ou 30 premières pages, il y a une putain de description géographique avec des noms barbares, des villes, des pays impossibles, tu vas te perdre là dedans ! Et l'aventure en fait, est truffée de réflexions philosophiques, entrecoupée de contes énigmatiques, jalonnée de toutes sortes de réflexions. Fourmillement d'idées et développements socio-économiques vont te bassiner…
Cette supercherie monumentale ne vaut pas un joint, crois moi ! Je te conseille de fourguer ce bouquin dans le prochain vide grenier de la région afin d'en tirer 1 euro si possible…
Oui ! Cela me ferait rire, de voir ce livre, couverture gondolée et recouvert de poussière dans une caisse sur l'étal d'un vide grenier ! A côté du livre de Loana, pourquoi pas ! Je te pardonnerais alors de m'avoir volé ce livre…
Georges Brassens après avoir été cambriolé, a bien fait une chanson pour son voleur. Je peux donc faire un poème !
Mais… tout de même ! Tu es un drôle de crétin ! Si tu me rendais ce livre avec dix tonnes de remords, je ne te le dédicacerais pas ! J'aimerais mieux que tu te torches le derrière avec ses 450 pages ! [janvier 2004]

MADEMOISELLE JOLI VISAGE

Mademoiselle joli visage, vous me faites bander le cœur…
Mais je n'ose vous le dire seul à seul alors que j'en cause à gogo avec mes copains…
Votre silhouette est dans ma tête une fête perpétuelle…
Vous vous habillez à ravir… A tel point que je ne puis vous imaginer nue.
Mademoiselle joli visage, quelle trace de lumière blanche dans le bleu de mon ciel !
Mademoiselles joli visage, si bien campées dans vos si beaux atours… Du bal du muguet au grand enterrement général…
Hâââh !!! [novembre 2004]

BEAU ET GENTIL ? POUR QUI POUR QUOI ?

Quand tu couines comme un petit chat, les pattes de devant tendues, à plat ventre, avec la queue en l'air et tes yeux pleins d'amour, on te marche dessus sans savoir que t'existes…
Quand t'aboies et que tu mords, quand tu pisses et que tu chies sur le trottoir devant une charcuterie fine ou une pâtisserie, on te marche pas dessus et l'on sait que t'existes car tu emmerdes tout le

monde… On te donne des coups de pied au cul !

Il n'y a pas d'amour heureux mais il n'y a pas non plus de colère tranquille !

Au regard de la moyenne des rémunérations dans cette Europe socialement et économiquement nivelée par le bas, j'ai une paye de petit cadre pour un boulot de trouduc alors que les trois quarts des gens qui bossent en subissant de très lourdes contraintes en ayant des responsabilités et des objectifs énormes, font des boulots de chef ou de cadre, sont payés moins cher que moi !

Ce boulot de trouduc sur lequel je chie, des tas de chomdus se battraient pour le faire, se lever à 5heures du matin, rouler cent bornes aller retour en bagnole six jours sur sept…

Ce système de merde dans lequel je squatte sans la moindre ambition de carrière, des millions de gens en fait leur patrie bardée de militaires, constellée de clochers d'église et polluée de cultes…

Faire le beau et le gentil ? Pour qui, pour quoi ? Plutôt crever avec la bave aux lèvres, lacérer quelques mollets potelés, pisser sur les choux des platebandes municipales…

Entre Shopi la peau du pis, Champion la peau du croupion, Super U la peau du cul et leur tonne de pub, tous ces tarés en bagnole qui t'engueulent au moindre prétexte, ces « riche-à-crever » pleins de placements et d'arrogance, ces pauvres que s'ils étaient riches ils t'en feraient peut-être encore plus chier que les riches nés riches… Oui, il y a de quoi mordre !

L'amour, ça paie pas ! Et quand t'es mort, c'est trop tard ! Ils peuvent se les foutre au cul, les fleurs sur ton âme ! [décembre 2004]

PETIT LAIUS SANS TITRE DEFINI

Je suis né être humain l'année de la sortie de la 4 chevaux. J'aurais pu naître minou, toutou, dada ou limaçon à n'importe quelle époque de la vie sur cette planète…

Si je serais né dada du temps de Napoléon, j'aurais peut-être crevé sur un champ de bataille à Essling en Autriche ou à Borodino en Russie. Un grenadier amputé de ses deux guiboles se serait traîné sur ses moignons déchiquetés jusqu'à moi, m'aurait éventré d'un coup de baïonnette, et pendant qu'il aurait touillé dans mon bide pour arracher le foie et le cœur, j'aurais dans un ultime sursaut d'agonie, relevé la tête sans même hennir de douleur… D'autres soldats à la gueule à moitié emportée par les boulets auraient rempli de mon sang encore chaud, quelques seaux pour le boire parce qu'il n'y avait plus de soupe et qu'il faisait moins trente…

Quoi qu'il en soit… Ou qu'il aurait pu être… Ou ne jamais être, sur les pentes calcinées d'un Golgotha, au fond d'un cratère de Mars ou d'un ravin d'un satellite de Saturne, pour autant qu'il existerait un putain de paradis selon l'idée ou l'imagination des hommes, des humanuscules, des aliens – curés ou des anges exterminateurs de liberté, la réalité c'est bien ce con d'enfer qu'on nomme la vie et dans lequel on nous convie à coup de pubs et d'images – suppositoires, à cet « ailleurs » hypothétique où paraît-il, c'est mieux.

Mon cul, le paradis des hommes, des humanuscules ou des pigeons – dragons ! Moi, c'est au paradis des minous que je veux aller !

Je ne pense pas que les humains iront au paradis des dadas, sauf peut-être les gens des centres équestres du temps où il n'y avait plus de diligences à tirer ni de canons à traîner sur les champs de bataille…

Mais putain, comment je vais faire, moi, au paradis des minous, pour revoir certains visages humains ?

Je crois que je vais demander au PDG des minous, en une audience spéciale, que les portiers – félins prévoient dans la clôture de séparation entre les deux paradis, une petite ouverture. Ainsi pourrais-je me pelotonner sur les genoux de mes « piqûres d'héroïne » à l'occasion.

Je jure que je ne ronronnerai pas trop fort ni trop longtemps et que, très vite, je rejoindrai ma résidence principale, avec Fripouille, Minette, Grosse Bulle, Sirius et Matoune…

Enfin, pour terminer ce petit laïus sans titre, voici une historiette :

Supposons que Madame Oooo, de Llll, au lieu d'être née comme moi l'année de la 4 chevaux, ait

vécu au temps où Van Gogh peignait à Arles. Et qu'elle ait connu Van Gogh.
Au lieu d'être prof de ----, elle aurait été prof de dessin. Elle aurait dit à Van Gogh, artiste méconnu à l'époque, que sa peinture était géniale… Il y aurait eu entre Van Gogh et Madame Oooo (allez, on va l'appeler Raimuse) une correspondance.
Comme les dessins de Raimuse, par leur contenu et leur atmosphère semblaient autoriser Van Gogh à quelques confidences non-conformistes et trop « du fond de ses tripes », il arriva que les deux dernières lettres de Van Gogh furent sans réponse… Enfin, de guerre lasse, Raimuse aurait signifié en un ultime message à Van Gogh « qu'il aille voir un psy et suive une thérapie »…
Il est vrai que Van Gogh a fini dans un asile. Aujourd'hui, ses toiles se vendent la peau du cul à l'infini, mais ça lui fait une belle jambe ! [janvier 2005]

Petite discu philo

--Tu dis que t'es pas très copain avec les concepts ?

--Non, c'est vrai, les concepts ça m'emmerde. Tu sais, j'ai arrêté mes études en classe de première, j'ai pas été jusqu'au bac, j'ai pas de formation universitaire, j'ai pas lu Descartes, Kant, Hegel et toute la clique des Grands Philosophes. Chaque fois que j'ai essayé d'y foutre mon nez là dedans, j'ai coulé, oui, coulé/coulé… C'est trop compliqué ce langage pour moi. J'avais d'autres vélos dans la tête…

--Alors t'es pas bon pour aller bailler tes fesses dans les salons littéraires ni dans les cafés philosophiques ?

--Non, vraiment non. Je saurais pas quoi raconter. Tu comprends, quand t'as pas de « bagage », tout ce que tu dis c'est du pipeau et on en a rien à foutre des cavalcades qui te traversent la tête…

--Tu sais, à mon avis, au risque de les choquer, tous ces rupins de la caboche, j'ai envie de dire qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre le philoxéra et la philosophie.

--Ah, tiens, tu m'étonnes !

--Le philoxéra pourrit le raisin et la philosophie pourrit toutes les raisons d'aimer son prochain…

--Comment ça ?

--T'as déjà vu que la philosophie faisait que les gens s'aimaient d'amour, je veux dire s'aimaient tout court sans chercher des traces de pattes de poux sur les cadres de vélos ?
Regarde des mecs comme Socrate, ou comme Alain, avec leur sagesse, l'idée qu'ils pouvaient se faire du bonheur, de la relation humaine, et de tant d'autres trucs à te faire bander dans le cyclotron… Tu crois que ça a fait avancer le schmilblic ? De la merde, oui !
Enfin, eux, Socrate, Alain et les autres, non, eux, ils étaient pas de la merde ces mecs, franchement ils ont essayé de faire quelque chose… Mais c'est tous les cons qui se sont pavanés dans les antichambres des académies et qui se sont congratulés d'interrogations oiseuses et pisseuses qui ont tout fait capoter, la choucroute, le clafoutis, les orgues de Barbarie et les vrais rêves…

--Continue, tu m'intéresses…

--Oui, le seul concept, disons, « acceptable », c'est le concept de reconnaissance. Le seul auquel je me rallie.
Quand tu reconnais, tu penses pas « c'est bien, c'est mal, ça se fait, ça se fait pas » et autres

considérations uniquement dépendantes d'un putain de système de valeurs, de vérités établies en vertu de principes à la con, comme si il y avait les « bons » et les « aseptisés » d'un côté, et les « ulumunus », les foireux, les enculés, les cons et autres « êtres virus », du côté qu'on « fly-toxe ».
Tiens, regarde ou plutôt imagine la scène : t'as 50 vaches agglutinées au bas d'un pré boueux en bordure d'une voie ferrée, les panars dans la mouscaille, la crotte au cul, plein de mouches autour des globes oculaires… Qu'est-ce que c'est con une vache ! Et toi tu leur largues « Deux plus deux ça fait combien ? » « racine carrée de 17 au cube ? »… T'entends un putain de « MEUH » à te fendre l'âme ! Si encore elles avaient des clochettes, comme sur les Hauts Vosgiens!
T'installes une mini chaîne Hi Fi et, à fond la caisse, tu leur balances du Mozart en compact disc ! Tu me croiras si tu veux, eh bien les 50 vaches, elles ont toutes tourné la tête comme un seul homme vers toi et ta boîte à zizique. Sublime ! Voilà : Mozart d'un côté, avec son génie, la beauté de son œuvre… Et 50 bovins crottés de l'autre !
C'est ça, vois-tu, le principe de reconnaissance selon la philosophie des bêtes à deux pattes !
Eh bien moi, j'y crois pas, à cette vision de la reconnaissance.
Je vais te dire, moi, ce que j'entends par reconnaissance : c'est exactement comme quand tu regardes une étoile dans le ciel de la nuit. Tu sais pas si cette étoile là en particulier est plus belle ou plus brillante qu'une autre ou si elle phagocyte tout autour d'elle. Tu la vois, tu sais qu'elle existe, c'est tout.

--Mais les hommes ne sont pas des étoiles !

--Non. Mais ils veulent être reconnus à tout prix. C'est la raison pour laquelle ils ne se reconnaissent pas entre eux. Comment veux-tu qu'ils s'aiment s'ils ne se reconnaissent pas ?

--Quand tu dis : « Pour une gouine ma queue c'est pas du poulet », on n'est pas vraiment dans le concept de reconnaissance, non ?

--Selon une vieille légende des marais de je ne sais plus quel pays, une gouine était une créature de rêve, très belle, avec une queue de poisson comme les sirènes. Lorsque tombait la nuit, alors que l'horizon était encore tout rouge, la gouine chantait au bord de l'eau. Elle était tellement belle que, l'apercevant, l'on avait envie de se jeter sur elle. D'autant plus que sa voix et son regard t'étreignaient jusqu'au fond de tes tripes. Les gens tombaient directement dans l'eau et s'enfonçaient dans la vase. L'on ne retrouvait jamais rien de tous ces gens qui disparaissaient, même en asséchant le marais et en creusant dans la terre.
Je ne sais pas si c'était la faute de la gouine si les gens tombaient dans le marais… Elle était comme elle était, la gouine… Quand les hommes n'existaient pas encore, elle chantait déjà.
Et pour une gouine, une gouine dans le langage des hommes pour désigner une femme qui n'aime baiser qu'avec des femmes, une bite d'homme n'est pas du poulet.

--Oui, bien sûr… Il faut de tout pour faire un monde, comme on dit chez les branchés d'office par la force des modes…
Autrefois, les « gouines et les pédés », on les grillait sur les bûchers de l'inquisition, puis, la « civilisation » évoluant, on les a plus brûlés mais lapidés et exclus des communautés villageoises, puis on s'est seulement moqué d'eux en les considérant comme des marginaux et en commençant à les tolérer au sein de nos communautés… Et pour finir, mais pour combien de temps, on leur a donné un statut, on les a « sacralisés », pacsés…
On fait de même avec toutes sortes de marginalités qu'autrefois on refusait de reconnaître. Et le pognon est vite tombé dans les tiroir-caisse des « prédato-sacralisateurs ». Toutes ces reconnaissances de marginalités ont dopé l'économie de marché… Il est beau, le concept de reconnaissance !
Mais la reconnaissance, la vraie reconnaissance, ne va-t-elle pas jusqu'à reconnaître la non reconnaissance que l'autre a de toi ou des autres ?

--Eh, Bon-Diette, si on terminait par un coup de gueule ? A propos de ces vagues de froid qui en hiver, paralysent l'Europe entière ?
Oh, pas à cause de la neige ni du verglas… Mais à cause de la connerie du Système qui fait qu'on

continue à avancer quand même pour que des milliers de petits cons, et un peu moins de milliers de grands cons aient à tout prix chez eux, même au prix fort, leur petit chouia de gâteau pourri, leurs putains de goldoraks et de godemichés de merde, leurs putains d'équipements dernier cri dernier modèle, alors que les routes sont impraticables, que les ordinateurs tiltent, et que les poulets crèvent de froid avant de crever de la grippe aviaire…

--Ah, toi, on t'arrête pas, il faudrait te baillonner avec des lamelles découpées dans des boîtes de conserve !

--Merde ! même si les « plantureux en manteau de cuir écharpe blanche au cou et grosse tête carrée » étendaient leur ombre par-dessus nos épaules, j'évoquerais encore ces olives bien huilées, telles des crottes vertes dont je dénoncerais le chocolat pervers qu'elles seraient sensées contenir… Je les aurais chopées en plein vol, ces traîtresses d'olives, avant qu'elles ne me fassent jouir le trou de bale pour ma plus grande déconvenue à venir !

Ah, oui, parlons en justement, de ces vagues de froid ! Comme si on pouvait pas tout arrêter, ne plus rien foutre et attendre que ça fonde, bordel ! Non, il faut que ça tourne à tout prix, il faut faire avancer le schmilblic… Les camions en travers de la route, les bagnoles au fossé, rien n'arrête le Système ! Putain, si ça pouvait geler à mort, que tout soit enfoui sous trois mètres de neige, il faudrait bien, alors, que ça s'arrête enfin ! C'est pas trois ou quatre jours de léthargie économique qui vont faire s'écrouler le Système ! Par contre je ne vois pas comment en 2039, selon les experts et les spécialistes, la Chine devenue 1ère puissance mondiale pourra envoyer en vacances 10 millions de Chinois par an photographier la Tour Eiffel sans que Paris n'ait prévu les structures hôtelières suffisantes pour héberger tout ce monde là, ni comment la planète pourra supporter cent fois plus d'activité humaine qu'aujourd'hui…

Et pour conclure, mon pote, eh bien je conclue rien du tout ! T'as qu'à continuer le débat…

Petite discu provoc…

Cela va sans doute vous étonner mais je suis très sincère dans mon propos que voici :

Toutes les personnes auxquelles dans ma vie j'ai déplu, que j'ai « bassinées », qui m'ont connu, ont entendu ou lu des choses de moi qui leur ont fait « dresser les cheveux sur la tête », qui ont trouvé que j'étais tordu, fumeux, ennuyeux au possible, qui ont eu du mal à me lire et à me « décrypter », et qui, dans les commentaires qu'ils m'ont fait, ne m'ont « pas fait de cadeau »… et bien, tous ces gens là, vous ne pouvez pas savoir à quel point il me sied de leur répondre « du tac au tac », de les « bassiner » encore davantage, de friser l'insolence même à ma manière à leur égard, de leur déplaire souverainement, et de persister avec un « malin plaisir » dans ce qu'en particulier ou globalement ils me reprochent, « enfonçant ainsi le clou » et faisant tout, pour que dans leur cœur et dans leur esprit ils me honnissent !...

… Parce que le jour ou ces gens là apprendront ma disparition de cette Terre (s'ils l'apprennent), je suis absolument certain de ne pas leur faire la moindre peine… Je pense en effet que, plus tu as autour de toi des gens qui ne t'aiment pas, et plus cela fait de gens auxquels tu ne causeras aucun chagrin ! Et ça, c'est une consolation, un vrai plaisir, que de penser, d'être sûr même, que tu vas quitter cette Terre en ne causant aucun chagrin à quantité de gens !

En somme, c'est ma manière de les aimer, tous ces gens, en leur faisant pour « cadeau » cette absence de regret, de chagrin, de peine… Comme c'est « confortable » de ne pas aimer : tu ne m'aimes pas, et si je pars tu n'en souffres pas !

Je déteste que les gens souffrent. Il me sied donc qu'ils ne m'aiment point… Alors même que, je vous l'avoue très humblement (parce que c'est vrai, je ne peux le nier) j'adore qu'ils m'aiment ! [Et oui, je suis tordu, je vous l'ai dit !]

… Y'a quand même un sacré « hic » dans tout ça : des gens m'aiment vraiment, sur cette Terre (enfin… quelques uns)… Et à ceux là, je leur demande pardon pour la peine que je leur ferai en quittant cette Terre.

Sur les deux plateaux de la balance, deux poids… Le poids de « l'ennemour », et le poids de l'amour… Une toute petite « milli-once » d'amour, et j'ai raté ma vie… [il eût mieux valu que je ne naisse point… Mais je suis venu, je ne me suis pas suicidé dans le ventre de maman, j'ai bu les jolis visages, et je n'ai pas résisté à la tentation de me faire aimer, alors que j'aspirais à me faire désaimer…]

DANS MA FORGE 2005 et 2006

PETIT SF NOIR NOIR

Il était une fois un tout petit enfant qui détenait entre ses doigts un pouvoir extraordinaire…
D'une simple pression de deux doigts de sa main serrant un caillou de la taille d'un œuf d'oiseau, l'enfant activait un feu dont l'énergie était aussi puissante qu'un essaim d'étoiles explosant au centre d'une galaxie…
Mais le cœur et l'esprit de l'enfant étaient partagés entre le désespoir le plus noir et l'espérance la plus belle. Et comme la marée montante ou le printemps qui revient, l'espérance ne cessait de grandir après avoir tant de fois reflué jusqu'à ne plus devenir qu'un mirage lointain. Alors l'enfant qui connaissait son pouvoir ne pressait jamais le caillou entre ses doigts… Mais ce qu'il dut un jour voir, et même ce qu'il croyait ne jamais voir et qu'il vit ; ce qu'il sut alors du monde des hommes fit de son regard lucide tour à tour tragique ou heureux, un regard désespéré, vidé de tout retour d'espérance, comme le regard d'un chien qui, après avoir tant aimé ses maîtres, ne peut croire en leur ignominie et s'y résout dans un cri d'agonie, le cri déchirant de l'innocence blessée et trahie.
Et c'est ainsi que l'enfant, fermant les yeux, pressa le petit caillou entre ses doigts…
Une nouvelle région inconnue, noire, vide et froide de l'espace apparut alors sur les cartes du ciel déjà bien trouées…
D'autres enfants auraient-ils eu le même pouvoir, pour que les cartes du ciel soient plus trouées que des écumoires ?

LES ZOBS SECS

Lorsque meurent des gens que nous avons connu, nous ne pouvons décemment, à moins d'empêchement justifié ou de trop grand éloignement, ne pas assister aux obsèques – Excusez moi, au risque de vous choquer, j'ai envie de dire, peut-être par dérision en face de la mort : « aux zobs secs » (comme des verges fripées, desséchées et ne pouvant plus jamais projeter le moindre petit splatch de purée), parce que la mort voyez vous, je la perçois comme l'incapacité que nous avons désormais à nous jeter de tout notre être sur ces visages et dans ces regards qui nous ont tant plu et que nous avons tant aimés – Ne pas, non plus, manifester cette compassion si habituelle, par le rituel qui s'impose, aux membres de la famille du défunt.
Alors que le mourant n'est pas encore mort, et la date des obsèques bien sûr inconnue, nous nous disons parfois : « Il faudrait que cela n'ait pas lieu jeudi, ou samedi, ou lundi prochain parce que ce jour là je ne pourrai me libérer de mes obligations professionnelles, mon patron ne me donnera pas la journée »… Ou bien : « Pas ce jour là parce que je rate un rendez vous important, une affaire, un voyage ou une occasion de rencontre entre amis qui ne se renouvellera pas de sitôt ». Comme si le mourant aurait encore « l'obligation » en quelque sorte de choisir le jour de sa mort afin de ne pas nous déranger !
Cet égoïsme et cette hypocrisie des vivants sont, autant que les dures lois de la nécessité et du principe selon lequel la vie continue pour ceux qui restent, les éléments fondamentaux d'un édifice si ébranlé déjà dans ses structures, que son écroulement prévisible ne semble plus faire aucun doute… Mais pourrait-il en être autrement ?

PORNOGRAPHIE

En divers lieux publics tels que des espaces de communication et de rencontres, enfants, adolescents et adultes ont accès sur le Net sans qu'aucune interdiction ou procédure de blocage ne soit mise en place par des personnes gérant ces lieux, à des sites pornographiques ou pédophiles dont les images toujours plus « évocatrices », plus violentes et plus insoutenables ne cessent d'être diffusées et visionnées à grande échelle dans tous les pays du monde.
Certes il y a des commissions de contrôle, de nouvelles lois, des dispositifs dotés de technologies performantes pour combattre ce fléau planétaire. Mais la loi du profit, de l'argent et la pression croissante de tous ces réseaux de pornographie et de pédophilie organisés, aux ramifications inextricables semble s'imposer et invalider tous les efforts de ceux qui, très sincèrement, combattent la pornographie et la pédophilie sur le Net.
Lorsque des adultes, gestionnaires de lieux publics, visionnent en compagnie d'adolescents ou même d'enfants, de tels sites, commentent entre eux les images et se gargarisent ensemble de toutes ces situations « relationnelles » aussi ignobles que grotesques, c'est proprement révoltant ! D'autant plus que ces images sont parfois transférées sur des téléphones portables et mémorisées pour être de nouveau regardées ou retransmises par « mail » à des copains.
Imaginons l'impact que peuvent avoir ces photos sur l'esprit et la sensibilité de jeunes enfants, garçons et filles âgés d'une douzaine d'années… Ou plus jeunes ! La première réflexion qui s'impose est que « si cela se voit, c'est que ça peut se faire ». Alors fusent dans les cours de récréation des écoles des expressions telles que « Moi aussi je me suis fait téter », ponctuées d'éclats de rire, de propos condescendants ou injurieux à l'égard de celui qui n'en a pas fait autant.
Imaginons également les conséquences d'un tel visionnement dans un milieu familial plus ou moins défavorisé par une situation de chômage ou d'emploi précaire – Ou même dans une famille « normale »-- Alors que de jeunes enfants, frères et sœurs cohabitant dans une même pièce se livrent déjà à des jeux scabreux… Des photos aussi subjectives ne risquent-elles pas de se fixer, de nourrir l'imaginaire de ces enfants puis de les inspirer en d'autres jeux d'attouchements, d'embrassements et de gestes qui ne devraient être que ceux d'un couple d'adolescents ou d'adultes épris l'un de l'autre en une relation amoureuse ?
Et l'on s'étonne alors de ces situations incestueuses si fréquentes, si insidieuses et si étouffées dans le silence, voire la complicité familiale ! Rappelons tout de même que dans ce genre de relation entre frère et sœur, père et fille ou fils, c'est le plaisir qui prédomine, un plaisir égoïste et malsain qui enferme l'adulte ou le grand frère dans le monde clos du vice et de la domination, et la fillette ou le petit garçon dans ce même monde clos fait, lui, de soumission et d'obscurité.
Le milieu familial étant le premier environnement social dans lequel de jeunes enfants peuvent exprimer leurs émotions, leurs rêves et leurs besoins divers, il n'est pas étonnant que certaines pratiques sexuelles, pourtant condamnées par la société, puissent se développer entre des frères et des sœurs dormant dans la même chambre et se livrant aux mêmes jeux.
Aussi l'impensable, ce que tout le monde réprouve avec dégoût et horreur, ce qui ne devrait jamais être et que l'on croit impossible sous son propre toit, existe-t-il bel et bien et fleurit-il en plein terreau familial, putride, corrosif et parfois traumatisant lorsque l'un des parents lui-même participe à ces jeux à l'insu des autres membres de la famille. Parce que

sournoisement et d'une manière détournée ou fortuite, la pornographie s'est insinuée dans le foyer par le Web et le téléphone portable… Exactement comme le ferait un virus.

Les modes et les tendances, propulsées par la presse spécialisée dans les magazines destinés à la jeunesse et d'une manière générale par tout ce que cet univers de publicité, de gadgets, de parades vestimentaires et de produits consommables – jetables, ont ceci de particulier qu'elles contribuent à une banalisation et à une déresponsabilisation interdisant toute réflexion personnelle, toute interrogation et toute pensée libre.

N'y a-t-il pas là une forme abjecte de terrorisme planifiée à l'échelle du monde, peut-être encore plus insidieuse et dangereuse que le terrorisme que l'on connaît bien avec ses bombes et ses kamikases ?

Par le pourrissement de l'esprit et des sensibilités qui vise non seulement les gens que nous sommes, pris dans l'étau d'une réalité économique implacable, mais aussi et surtout une jeunesse livrée en pâture aux appétits de grands prédateurs organisés ; de puissants réseaux structurés en guildes multi ethniques et internationales ne préparent-ils pas le terrain pour l'édification d'une cité peuplée de millions d'esclaves et de robots humains concentrés dans des ghettos et n'existant plus que pour satisfaire les besoins et les ambitions d'une caste de privilégiés au statut d'élus tout-puissants ?

Avec quelle hypocrisie et quel cynisme brandit-on dans le monde présent ces « valeurs sacrées », cette lutte du Bien contre le Mal, cette morale puante de générosité bidon et de puritanisme exacerbé, ces religions, ces idéologies, ces représentations nostalgiques d'un passé révolu genre « dans le temps c'était pas comme ça », et autres « suppositoires » et « olives bien huilées dans l'anus », alors que sévissent plus que jamais cette gangrène qui ronge nos cerveaux et cette pornographie galopante qui ne respecte même plus les gosses !

En conclusion j'ai tout de même envie de dire que ces choses qui sont du domaine de la pornographie lorsqu'elles ont pour seul objectif le plaisir égoïste et le voyeurisme, si elles sont accomplies entre deux êtres réellement amoureux l'un de l'autre et consentants en une relation intense, passionnée et intime, avec délicatesse, prévenance, respect de l'autre et affection profonde, alors nous ne sommes plus dans le domaine de la pornographie et que, peut-être, tout est permis… Ou presque.

LES ORDINATEURS DE L'ESPACE MULTIMEDIA A RION DES LANDES.

Césarée pour le poste maître, celui qui siège dans le bureau du technicien en chef, relié aux autres postes…

Tayguète et Vilica pour les postes les plus souvent utilisés par les « petites étoiles » de l'espace Multimédia…

Archibald et Pythagore pour les postes sur lesquels planchent les aspirants aux nouvelles technologies, conquis par le sourire et la gentillesse des « petites étoiles »…

Crassus et Pénélope pour les gosses et ados passionnés de jeux… éducatifs !

Alcyon, Sirius, Pégase, Orion, Véga et Antarès pour tous les Rionnais et les voyageurs de la constellation Tarusate qui, n'ayant point encore en leur maison de « porte des étoiles », viennent « surfer » sur le Net ici même en ce lieu si convivial et si magique qu'est l'espace Multimédia de Rion des Landes…

Et enfin Cassiopée II pour Yugcib le pirate, habitué de ces lieux parce que son inspiration puise son énergie et grandit ses émerveillements au milieu des visages qui illuminent la « salle des machines » et rayonnent jusqu'au bout de son âme…

UN JOUR JE VOLERAI…

« One day I'll fly away »…Comme dans cette très belle chanson de Randy Crawford, oui je m'envolerai au loin…
Mais je n'ai pas de programme de vol. Je vole déjà. Ma vie est toute petite pour un vol qui est trop grand pour moi. Irais-je dans les étoiles, dans des rêves qui ne sont pas les miens, dans de l'espérance, dans des visages qui ne sont pas encore nés ?
« One day I'll fly away »… Ce serait presque un hymne. Mais je n'ai pas de drapeau même si l'on pourrait croire que, puisque je vole en rouge, en blanc et en noir, j'ai choisi un pays…
Oui, c'est vrai : je vole avec ces couleurs là : le rouge de la vie, le blanc de l'immaculé, et le noir de la liberté… Tous les pays de tous les mondes ont du rouge, du blanc et du noir avant d'avoir toutes les autres couleurs.
« One day I'll fly away »… Et dans un envol que je ne verrai jamais, j'aurai le souvenir de tous les visages que j'ai aimés…
Je ne savais pas ce qu'était mon vol mais je volais pour ces yeux qui me voyaient voler.
« One day I'll fly away »…

CE LANGAGE QUE JE PARLE

Le langage que je parle ne peut qu'être difficilement reconnu dans le monde présent. Il aurait d'ailleurs toujours été difficilement reconnaissable dans un passé en lequel j'aurais pu vivre, même avec des « valeurs », des modes, des tendances et dans un environnement très différents d'aujourd'hui.
Et même si ce langage était quelque peu reconnu, comme sont reconnues de nos jours certaines formes d'expression, sans doute serait-il « récupéré » pour être diffusé, vendu comme un produit marchand, consommé et utilisé « dans le sens du monde ».
Aussi je n'envisage pas dans le sens en lequel fonctionne le monde actuellement, de « reconnaissance », car dans une telle reconnaissance, je ne m'y reconnaîtrais pas.
Dans un monde qui tendrait à évoluer vers ce langage que je parle et vers tout ce que ce langage impliquerait dans notre vie d'humains, et cela quelque soit l'environnement qui serait le nôtre dans une avancée technologique, intellectuelle et scientifique, alors je ne dis pas… Oui, peut-être envisagerais-je une reconnaissance… Mais je pense tout de même que cette tendance à évoluer vers ce « langage » s'inscrirait en définitive dans un « ordre du monde » qui, après toute révolution culturelle ou autre, n'en serait pas moins voué au destin de tout ce qui est, se transforme, se désagrège et disparaît dans l'univers…
Alors me direz vous, me dis-je… A quoi bon un tel langage ?

SUCCES ET NAUFRAGE

Un succès déterminant dans la vie d'un être d'une part, et un naufrage relationnel d'autre part, peuvent être deux évènements « voisins de palier »… Pour les témoins les plus proches de ce succès et de ce naufrage.
Est-ce alors le succès et ses conséquences concrètes qui contribuent au naufrage ou bien tout ce qui précédait le succès et préparait le naufrage ? Un naufrage avec un naufrageur et un naufragé ?
Les raisons ne manquent pas de se réjouir du succès. Mais le naufrage est là, lui aussi et toute la douleur, toute la solitude du naufragé, toutes les raisons du naufrageur.

Il n'y a jamais de « Carpatia » dans ce genre de naufrage, et toute bouée que nous puisions être, nous les marins témoins, si proches du naufrageur et du naufragé, est elle-même vouée au naufrage.
Un naufrage, avant d'être naufrage, est l'histoire d'un navire, des ports où ce navire a relâché, des marins qui l'ont habité, des océans qu'il a traversés et de ces pays de rêve ou de réalité aux paysages battus de ciel et de vent. L'histoire, bien sûr, s'achève avec le naufrage mais survit dans le souvenir de ces marins de « Carpatia » qui, s'ils avaient été tout proches du navire abîmé la proue dans la brume au dessus des flots, n'auraient pas plus sauvé le naufragé que retenu le naufrageur.
Faut-il blâmer le naufrageur, et le naufrageur lui-même n'est-il pas aussi un naufragé dans un naufrage relationnel en dépit du succès qui lui ouvre la porte de son destin ?
Si notre capacité d'amour en tant que témoins très proches peut être encore le port le plus sûr et le plus accueillant pour un « naufrageur – naufragé », et pour un naufragé que nous avons secouru entre nos murs avant qu'il ne reprenne seul la mer dans son bateau, alors nous aurons été les marins qu'il convenait d'être.
La dure loi du monde, qui ne pardonne rien à celui ou celle qui est l'artisan de son propre naufrage, n'est cependant pas celle de ces marins généreux qui ne voient pas dans un naufrage, de naufrageur et de naufragé mais deux êtres désormais séparés dont les destins s'éloignent l'un de l'autre.

LA BOULE AUX DEUX PAYSAGES

Lorsque meurt une personne que je connais bien, le monde et toute la vie autour de moi ressemble à l'une de ces boules de verre colorées qui contient deux paysages différents en deux hémisphères distincts dont on ne discerne cependant pas la séparation, comme si les deux mondes l'un à l'autre collés sur une surface plane invisible, étaient inséparables…
L'un des deux paysages, celui de la vie et du monde, est comme un grand marché estival sur la place de la cité, avec ses couleurs éclatantes, ses fruits, ses fleurs et toutes ces robes d'été aux tissus légers suspendues sur des cintres, dont les formes et les lignes sont celles que des modes nouvelles ont lancé sur tous les marchés. Un ciel flamboyant déchiré de nuages blancs et gris aux contours échevelés ou bourgeonnants lorsque vient l'heure de midi, verse sa lumière crue sur les visages et les épaules nues des passants qui s'arrêtent devant les étalages, écrase de toute la hauteur de son astre rayonnant jusque sous les tréteaux, toute la place bruissante de voix, ruisselante de couleurs vives.
Ainsi est ce paysage de la vie et du monde : vif et lumineux, qui ne sait pas la mort…
Et dans l'autre hémisphère de la boule, cet autre paysage au sol de sable gris et de fleurs minérales, qui n'a pas de ciel, pas même de nuit, mais peut-être des étoiles, comme sur une voûte diluée dans une encre de poussières scintillantes…
Ainsi est ce paysage disparu, qui ne sait plus la vie… Et qui a tout emporté de ce qu'il devait être avant, de toutes ses couleurs qui n'ont pas été vues, de tout ce qui vivait et palpitait dans la terre qui était la sienne et que personne n'a jamais fait pousser…
La vie, puissante et foisonnante, belle et cruelle, emplie de couleurs et de lumière d'un côté… Et la mort, réductrice de toutes les vanités, éteinte de tous les rêves et de tous les secrets, de l'autre côté…

EN PREVISION DE MON ENTERREMENT

J’ai pensé qu’en prévision de mon enterrement, je pourrais établir une liste non exhaustive de toutes les personnes que je ne désire pas voir se pencher sur mon visage de cire et se livrer à diverses méditations d’usage au dessus de mon regard éteint.
J’avais déjà quelques noms de ces personnes qui, de mon vivant, ont à mon égard des considérations plus ou moins « déconsidérées ». Je n’ai pas encore dressé une telle liste… La liste de Yugcib ! Dans mes papiers personnels, à l’intérieur de mon portefeuille ou dans quelque carnet tenu à l’abri de regards curieux, il me paraîtrait assez tragique d’inscrire ainsi des noms, d’autant plus que les personnes désignées me connaissent ou m’ont bien connu. Certaines d’entre elles d’ailleurs, pourraient même m’être assez proches… Mais n’étant point de mon « cosmos ».
Je dois toutefois préciser à ce sujet que le « cosmos » déjà évoqué est un monde certes très vaste, mais pourvu de « sas d’entrée ». Et dans une telle « poche », les êtres qui s’y tiennent parce que je les ai accueillis et peut-être aimés ne sont là qu’en transit temporaire.
Oui ! La liste de Yugcib ! La liste noire que des blessures, des non – dits, des trahisons, des condescendances et des indifférences n’ont cessé de préciser, de renforcer de traits griffés et de notes fortement épicées.

Mais j’ai réfléchi. Je ne dresserai jamais cette liste. Toutes ces personnes, je les laisse, au dessus de mon visage de cire et de mon regard éteint, si elles viennent à mon enterrement, avec ce qu’elles ressentent de moi et toutes leurs pensées de la vie et du monde que, somme toute, j’ai moi-même méconnues de mon vivant.

HUMAINS, TOUTOUS ET MINOUS PELES

Certains êtres en toutes nos cités et villages de France ou d’ailleurs, ont un destin misérable, solitaire et tragique…
Misérable, parce que déficients intellectuellement ou peu favorisés par la nature comme on dit, déconsidérés dans leur famille dès leur enfance, ils n’ont pu s’intégrer dans la communauté humaine, exercer un emploi déterminé ni s’installer comme il convient pour la plupart d’entre nous, dans une vie « normale ».
Solitaire, parce que tout ce qui les dessert aux yeux du monde les confine en une existence sans relations, et donc sans repères affectifs, sans foyer et sans ouverture vers une « vie sociale ».
Tragique, parce que les années passent, les déficiences s’accroissent, la misère et la solitude se font encore plus écrasantes, plus invalidantes.
Ces êtres là meurent toujours seuls dans un recoin de leur maison, dans un logement souvent insalubre, dans la rue ou dans un couloir d’hôpital…Après avoir vécu dans une crasse épouvantable au milieu d’objets, de hardes, de meubles déglingués et de nourritures avariées.

Pour les toutous et les minous pelés, bannis des « bonnes maisons », il y a la SPA… Avant le crématoire.
Pour les humains pelés , il n’y a que le mépris, les refuges provisoires, la moquerie universelle et pour finir… La fosse commune sans nom ni inscription.

Le 21 juillet 1969, lorsque des hommes ont marché sur la lune et qu’autour du Palais de la Découverte à Paris tout le monde s’embrassait… Et ce jour proche ou lointain où l’homme découvrira qu’il n’est pas seul dans l’univers, que tout le monde s’embrassera de nouveau, il n’y eut pas et il n'y aura pas de bise pour les humains pelés...

Elle est bien raide tout de même notre vie ! Alors que de beaux messieurs et

demoiseaux en content de bien raides aux jolies fillettes et que de belles et plantureuses fesses écrasent les sommiers, nos exclus crèvent dans la solitude !

EVENEMENTS RELAIS

Ce sont les évènements vécus dans un présent immédiat, tels qu'ils surviennent dans toute leur brutalité, l'émerveillement ou la douleur qu'ils nous procurent, qui nous relient à des souvenirs, à d'autres évènements de notre vie, à d'autres visages.
C'est la raison pour laquelle je ne conçois pas d'autobiographie dont le récit serait chronologique et qui bien sûr retracerait ma vie entière depuis ma plus petite enfance.
Forcément inachevée quelle que soit la manière dont cette autobiographie peut être écrite, je pense que, apparaissant par anecdotes au moment même où les évènements surviennent, tout ce qu'il y a d'inachevé dans l'accomplissement d'une relation ou de cet évènement vécu, qu'il soit d'hier ou d'aujourd'hui, tout ce qu'il y a aussi d'inachevé dans le récit que nous en pouvons faire après coup, perd en partie cette perception d'inachèvement. En ce sens, l'authenticité, l'unicité, l'intensité, l'atmosphère et la portée réelle de l'évènement vécu l'emportent sur la nostalgie et l'inachevé.
La nostalgie ne fait pas à mon avis de bonnes autobiographies. Pas plus que ne le ferait d'ailleurs, un récit chronologique uniquement axé sur des souvenirs d'enfance ou de jeunesse écrits en un style narratif où domine la description.
J'envisagerais au mieux une sorte de journal assez hétéroclite d'ailleurs, et sans doute impropre à toute forme de publication en un ouvrage « bien cadré » par exemple, et construit en une suite logique de ce fait.
L'ordre et la méthode, nécessaires à la « construction » d'une vie ou d'une œuvre, ne me semblent guère compatibles avec cette réalité mouvante, complexe et diversifiée qui est celle des êtres et des choses qui nous entourent, et aussi cette réalité en nous évoluant au gré des évènements vécus et de certaines rencontres déterminantes.
Le caractère parfois irrationnel, surréaliste ou imprévu de cette réalité vécue tant au-dedans de nous qu'au dehors, m'incite plutôt à un autre « voyage » que celui qui pouvait être prévu, planifié et organisé.

Le samedi 30 juillet 2005, à cette heure de la nuit ou du petit matin qui n'est pas encore celle du café crème pris au comptoir d'un bistrot, meurt ma voisine âgée de 47 ans, Janine Labays, domiciliée au Pré Gallé à La Chapelle devant Bruyères dans les Vosges, et dont la grande maison blanche autrefois si animée de parenté, d'amis et d'enfants, retentit aujourd'hui d'un silence à peine troublé par le bruissement des feuillages et le murmure du vent qui balance les cimes des arbres de la forêt toute proche.
Trois petits chiens enfermés dans le garage de la maison, si habituellement câlins et jappant sur le bord de la route en face de la boîte aux lettres lorsqu' Irène ou moi allons chercher le courrier, attendent que leur maître, Maxime Labays, revienne enfin du funérarium Lapoirie de Bruyères, où repose sa femme.
Une petite chatte grise à la queue coupée, gentille et craintive, qui d'ordinaire ne s'aventure jamais devant chez nous et se sauve très vite dans le chemin à notre approche, entre ce matin par la grande baie vitrée aux deux battants ouverts et se couche à nos pieds.
La maison de Janine a une histoire. C'est dans la dernière semaine de l'année 1989, au moment de Noël, que sont venus s'installer ici, en face de chez nous, Maxime et Janine

Labays avec leurs deux enfants Angélique et Aurélien.
Cette maison était alors en vente à la suite d'une longue procédure judiciaire qui opposa Evelyne Didier, veuve et ancienne propriétaire de la maison, aux banques et aux assurances. Serge Didier, qui construisit cette maison de ses propres mains avec l'aide de ses enfants et de sa femme, mourut le 19 février 1981 dans des circonstances qui ne furent jamais vraiment éclaircies. Malade, déprimé par un échec dans la tentative qu'il fit de monter son entreprise, très amaigri et enfermé dans sa déception depuis plusieurs mois déjà, il fut trouvé mort dans son lit dans l'après midi du 19 février 1981 vers 5heures. Seul dans la maison ce jour là puisque ses enfants étaient à l'école et que sa femme travaillait à Bruyères, avait-il absorbé des médicaments ou s'était-il étouffé dans les draps ? Ou avait-il eu un malaise ? L'assureur ne sembla pas retenir la thèse d'une mort naturelle. Il ne paya donc rien et Evelyne, veuve avec sept enfants à élever, dut faire face aux mensualités du prêt contracté pour l'achat des matériaux et des équipements. Les ressources très modestes de la famille ne permettaient pas d'envisager sur autant d'années le paiement des mensualités. Une procédure, alors, opposa Evelyne aux banques et aux assurances huit années durant. Et la maison fut vendue, la famille dispersée car entre temps les enfants les plus âgés trouvèrent un emploi, Evelyne quitta le pays de Bruyères et les Vosges pour s'installer dans le département de l'Yonne.
Je revois encore, par une très froide et lugubre après midi de février 1981, le cercueil contenant Serge, descendre les escaliers après avoir franchi la porte d'entrée presque trop étroite pour le passage de ce « colis en bois ». Serge, qui avait lui-même, de ses mains, bâti cette maison !
Au terme de cette interminable procédure, en 1989 donc, le prix de vente qui fut fixé pour l'acquisition de cette maison, correspondait tout à fait au budget de Maxime et de Janine, tous deux salariés de l'usine Autocoussin à La Chapelle devant Bruyères.
Maxime et Janine sont des gens simples, accueillants, ouvriers jusque dans l'âme comme le sont les gens de ce pays qui, pour la plupart, travaillent dans des entreprises industrielles ou dans le textile, premier bassin d'emploi de cette région des Vosges.
En ces années là, jusqu'en 1995, l'on ne parlait pas encore de « délocalisations », seulement de « restructurations », de rachats d'entrepreneurs plus « solides » ou parfois de fusions entre groupes aux intérêts financiers liés. Et même si le chômage menaçait, si certaines catégories de travailleurs étaient les victimes d'un système économique évoluant vers un libéralisme sans foi ni loi, les entreprises du département des Vosges offraient cependant quelques perspectives d'avenir pour les générations d'après guerre dont les enfants poursuivaient, plus nombreux que par le passé, des études.
Comme tous ces gens simples formant des familles parfois divisées mais le plus souvent unies dans les joies et les peines, Maxime, Janine et leurs enfants Aurélien et Angélique, qui ne s'étaient jamais senti pousser des ailes pour l'école et les études en général, n'en sont pas moins des gens à l'esprit ouvert, curieux de tout ce qui se passe autour d'eux, chaleureux, accueillants, pragmatiques et dotés d'un certain humour, d'un certain sens de la fête et de la communication.
Chaque année au mois de juin, venait le temps des barbe culs où toute la parenté se trouvait conviée autour de côtelettes et de saucisses, et les enfants criaient, jouaient, en ces soirées si belles et si douces de juin qui ne semblent jamais finir. La petite moto d'Aurélien alors âgé de 10 ans, tournait à plein régime ainsi que les motos du père d'ailleurs, qui, passionné de mécanique, d'autos et d'engins à deux roues ne manquait jamais le tournoi de moto cross

qui a lieu en Août à Champ le Duc tous les ans. Un « circuit » même, avait été aménagé autour de la maison.
Dans la grande cuisine – salle à manger qui était aussi un espace d'accueil et de convivialité, trônait une lourde et immense table sur laquelle il y avait toujours des verres en prévision de la venue d'un copain, d'un parent ou d'une « délégation » de bons collègues de l'usine. Qu'il a du s'en raconter des choses autour de cette table ! Propos truculents, emplis de bon sens et de vérités toutes simples, imagés et drôles. En quelques mots ou quelques phrases accompagnés de regards, de gestes et d'expressions que la mémoire conserve tels qu'elle les a enregistrés, l'on était plus efficace et surtout plus convaincu que par de grandes diatribes sur la manière de refaire le monde.
Et bien sûr tout au long de ces années, il y eut, à intervalles plus ou moins espacés, toutes ces grandes fêtes familiales, mariages, naissances, baptêmes, communions, réunissant convives de toutes générations.
Janine, en ce domaine des réjouissances, par son dynamisme, sa truculence, sa joie de vivre, son côté un peu « romantique », son énergie et sa capacité d'accueil, a toujours été « l'âme de la maison » comme on dit.
Si j'avais à lui dédier une chanson – je ne suis ni chanteur ni auteur compositeur mais seulement un barbouilleur de fresques et de visages avec des mots, c'est pourquoi je choisis dans le répertoire d'un chanteur et poète disparu – ce serait « les corons » de Pierre Bachelet. Certes, les « cités » toutes proches du village voisin, Laveline devant Bruyères, ne sont pas ces corons du Nord, mais ils y ressemblent, et beaucoup de maisons, d'ailleurs, en ce pays des Vosges où durant plus d'un siècle l'industrie textile fut le fleuron de la vie économique et sociale. Et comme les mineurs du Nord, les ouvriers d'ici ont cette âme bien trempée, cet esprit de famille, cette truculence et cette capacité à surmonter des difficultés, des catastrophes parfois…
Alors, je dirais de Janine, « qu'elle avait dans le cœur le soleil qui manque au pays Vosgien lorsque tombe la neige en hiver et que poussent des rouleaux de nuages dans le ciel de l'été ».
De ces dix dernières années avant mon départ pour les Landes en janvier 1999, les souvenirs les plus marquants, que j'ai de nos voisins Maxime et Janine, sont tout d'abord celui de ce jour de février, un dimanche, en 1994 je crois, où une neige épaisse recouvrait des prés en pente au dessus de la petite route du Pré Gallé. Nous avions passé tout l'après midi ensemble, Maxime, Janine, Angélique et Aurélien ; et nous, Irène, mon fils Tanguy et moi. Avec les enfants et Maxime nous avions fabriqué des luges avec des branches et de vieux vêtements, et nous glissions tour à tour, tels des kamikases exécutant pirouettes et acrobaties, riant aux éclats, sous l'œil quelque peu réprobateur et inquiet d'Irène et de Janine demeurées à l'écart des ces jeux un peu fous. Pour une fois, le ciel était entièrement bleu, sans aucun nuage.
Il y eut par la suite cet autre jour, encore un dimanche, aussi bleu et aussi beau, au printemps cette fois, où nous fîmes tous ensemble une promenade à pied de plusieurs kilomètres dans la montagne et la forêt d'épicéas située au dessus du Pré Gallé et dont l'autre versant, après le col de l'Arnelle, descend sur Bruyères et Belmont sur Buttant.
Et comme ce jour de février, nous étions ensemble dans l'un de ces moments d'intimité, de partage d'émotions et de convivialité familiale.

MARIE

Marie, que très bientôt je ne verrai plus.
Marie, qui aurait pu être ma fille mais qui l'est et le restera même si je ne la vois plus.
Marie, dont je n'ai jamais voulu savoir ce qui était étranger au meilleur d'elle-même.
Marie, dont l'esprit et la jeunesse, le visage et la silhouette seront toujours présents dans ma maison des Landes et dans ma maison des Vosges.
Marie, qui était entrée dans mon « cosmos » et n'en ressortira jamais.
Marie, petite Marie, grande et belle fille dont le silence parfois au moment des repas me disait tout ce qu'elle pensait.
Marie, la jeune fille Basque du pays de la Sioule.
Marie, ne m'oublie pas même si je n'étais que de passage dans ta vie.
Marie, dont je saurai pas la vie que tu auras parce que ton destin et celui de mon fils se sont éloignés.
Marie, qui eut 20 ans le 7 mai 2005.
Marie, pour qui j'aurais fait le saut à l'élastique depuis le pont de Luc Saint Sauveur à 90 mètres au dessus du torrent, le jour de son anniversaire… Si Irène ma chère femme n'aurait pas eu la grande peur de sa vie !

DES CONFETTIS DANS LA RUE

Parfois lorsque j'écris tout ce que j'écris depuis tant d'années, il m'arrive de penser avec intensité et émotion à toutes ces personnes qui me connaissent et me lisent. Je pense aussi à tous ces gens qui, eux, ne me connaissent pas du tout et par hasard ou par « ouïe dire » visitent mon site, me lisent dans le courrier des lecteurs de Marianne, l'écho des Vosges, Sud Ouest ou l'Est Républicain, entre autres journaux… Je ne dis pas que je pense à tous ceux là avec moins d'intensité ou d'émotion mais n'ayant jamais eu l'occasion d'observer leur visage, de les entendre ou de surprendre leur regard ; l'esprit que je leur prête, leur vie que je ne sais pas entrent dans mon imaginaire et alors ils « anticipent » par une présence étrange, peut-être amicale et toute emplie de l'espérance que j'ai à les rencontrer, cette relation que je pourrais avoir dans le réel avec eux…
Et je me dis que tous ces milliers de pages, tous ces messages et toutes ces pensées qui sont le produit de tout ce que je ressens, qui évoluent selon les évènements vécus, doivent très certainement leur demander beaucoup de temps pour me lire.
Dans un monde si foisonnant d'informations, si empli de tant d'univers de ressenti, de vécu, d'expériences et de pensées où chaque minute compte, où toute heure de la vie de chacun s'inscrit dans un parcours d'existence qui ne laisse que fort peu de disponibilité et impose de ce fait des choix, des préférences et des priorités ; je prends alors conscience de l'immensité de tout ce que j'ai envie d'exprimer, mais aussi de l'immensité et de la diversité du monde, de la difficulté et sans doute de la vanité qu'il y a à transmettre, à partager ou à donner.
En somme, c'est un peu comme si un enfant pris dans le tourbillon et l'animation d'une rue très passante lançait des confettis et que chaque petit rond en couleur avait un dessin qu'un rêve aurait tracé.
Cela ne devrait pas être possible, d'avoir entre les mains un sac empli d'autant de confettis alors qu'il y a tant à faire pour « exister » toutes ces vies qu'il y a à exister !

PETITE AUTOFICTION POUVANT UN JOUR SE REALISER

C'était un de ces lieux, fête de village, foire, marché, exposition ou autre manifestation culturelle, artisanale, populaire… Où l'on dresse des stands gastronomiques, de longues tables recouvertes de papier blanc et des étals sur la place publique afin que les gens puissent boire et se restaurer.

Il y avait là un marchand de frites et de saucisses, un vendeur de sandwiches, un cabaret de toile et de planches, des grills et des fourneaux où l'on cuisait côtelettes, cuisses de canard, brochettes ; des vendeurs de fruits, de gâteaux, de pains divers, de miel, de confitures et de toutes sortes de produits de terroir ; d'aguichantes fermières en costume du pays qui préparaient des assiettes de charcuteries bien garnies de pâtés et de tranches de saucisson.

La fête battait son plein, la brocante, hétéroclite, occupait une grande partie de la place et toutes les rues de la petite cité. La journée était fort belle, ensoleillée ; touristes et gens du pays en une foule colorée se pressaient autour des étals.

L'heure de midi venant, pas le moindre petit recoin de l'une des nombreuses tables dressées sous les arbres de la place ne se trouvait libre, et des gens, debout, picoraient dans leurs assiettes en carton, se servant de leurs doigts, se maculant les lèvres et les joues ou parfois la chemise. Des familles entières entourées d'enfants posaient sur les bancs et les tables de grands sacs emplis de tout ce qu'ils avaient acheté, étalaient les victuailles, cela sentait fort la frite, la graisse, la viande rôtie, le vin éventé, la sueur. Haleines épicées et bouquet de fromages, mouches agressives et bourdonnantes se posant sur les reliefs de repas, dans les assiettes sales et au bord des verres, longues taches de vin sur le papier blanc froissé, fumées de cigarettes, cris, appels et conversations animées, violoneux, trompettistes et batteurs installés entre les étals ou naviguant entre les tables, tout cela composait une fresque grouillante de vie, écrasée d'odeurs, de sons, de couleurs et lumière crue.

J'avais un tout petit budget… Et l'estomac dans les talons. Que ce soit pour un bout de pain, une assiette de charcuterie ou une barquette de frites, partout il fallait attendre son tour ou plutôt se frayer un passage entre deux « costauds » en long maillot de corps et bermuda, dont la sacoche en bandoulière ou la volumineuse « banane » sur le ventre semblaient s'opposer à toute tentative d'infiltration. Et de plantureuses dames aux fessiers larges comme des tonneaux, enveloppées de vêtements bouffants constituaient un barrage infranchissable devant l'étal des charcuteries.

Alors je renonçai à « jouer des coudes » et me dirigeai vers le rôtisseur qui vendait aussi des frites. Après une demi heure d'attente je pus effectuer ma commande soit une grosse saucisse de pays et une barquette de frites. Lorsque j'eus payé le tout je m'entendis dire : « Allez vous asseoir là, et l'on vous servira ». Je vis venir la saucisse mais pas les frites. Dépité, je refis la queue puis demandai, presque timidement : « Vous n'auriez pas par hasard une petite barquette de frites ? » L'on me répondit : « Il n'y a plus de frites ».

Le soleil à ce moment là, parvenait à son point culminant ; les cris et les conversations, les haleines épicées, les mouches, les reliefs de repas et je dois le dire, une « convivialité » rotante, suante, soufflante et bruyante, exerçaient sur ma sensibilité du moment, sur mon esprit devenu soudain rebelle et étranger à ce tumulte, une étrange pression qui me fit prendre une brusque décision…

Alors que de toute ma vie je n'avais jamais rien volé, je décidai un raid solitaire et vengeur. Je courus entre les tables et les étals, m'emparai, ici, d'une cuisse de canard, là, d'un pain entier à la croûte dorée, et là encore d'une part de gâteau, sous l'œil incrédule et vivement surpris de deux ou trois opulentes ménagères. Je quittai la place, m'enfilai dans l'une des

rues et me perdis dans le brouhaha de cette fête estivale et populaire qui jusqu'au soir battit son plein.

20 ANS

Sur un forum d'alexandrie, Perrine nous dit qu'elle vient d'avoir 20 ans. C'est très beau de dire qu'on a 20 ans, de le clamer haut et fort pour que ça se sache !
A notre chère Perrine donc, je lui dis « Bravo » ! Merci de nous faire partager ton enthousiasme, de nous communiquer ton énergie et tes espérances. Dans la vie il faut oser voir grand, beau et fort sans pour autant vouloir à tout prix être le plus beau, le plus grand, le plus fort, sans vouloir « louffer à une coudée au dessus de son trou de bale ».
Souffler sur 20 bougies est un évènement qui fait date. Pour ma part j'ai eu 20 ans le 9 janvier 1968. J'étais tout seul et ce jour là, je suis allé manger un couscous chez mon copain Arabe, restaurateur, rue Villot dans le 12 ème arrondissement de Paris, à proximité de la gare de Lyon. Je me suis tapé tout seul comme un grand une chopine de rouge d'un litre et je regardais les gens assis à côté de moi, tous des Arabes, qui jouaient aux dominos en écoutant de la musique d'Afrique du Nord. Dans ce bistrot là, avec mes copains Arabes et dans cette atmosphère familiale, conviviale, sans chichis, où personne ne te regardait comme un étranger, où j'étais royalement servi par le patron qui m'avait à la bonne, j'étais tout simplement heureux et ne me posai aucune question sur mon avenir.
Je me souvenais de mes copains Arabes du lycée Duveyrier à Blida et tout particulièrement d'un certain Ould Ruis avec lequel nous nous partagions les places de premier aux compositions trimestrielles. Nous avions ensemble durant les récréations, de longues discussions philosophiques, pour autant que l'on puisse en avoir à l'âge de 13 ans alors que la guerre d'Algérie parvenait à son épisode le plus dramatique.
Et ici, dans ce bistrot de la rue Villot, qu'aucun Européen n'eût fréquenté, peut-être à cause des chiures de mouches qui constellaient les glaces, je m'y sentais de la famille, d'autant plus que durant la grande grève de mai 68, le « Bicot », comme disaient mes camarades du centre de tri postal de la gare PLM, me faisait non seulement crédit mais aussi bouffer à l'œil.
Je n'avais pas encore en ce temps là la bande de copains qui allait m'entraîner dans de joyeuses et mémorables équipées, j'étais « agent d'exploitation » stagiaire aux PTT, à peine débarqué des Landes, mon pays de naissance, avec encore dans la tête les années d'Afrique du Nord vécues en compagnie de mes parents et de toutes nos relations de là-bas. Alors, où aurais je pu mieux fêter mes 20 ans que dans ce bistrot Arabe qui, au dire des habitants du quartier, ne payait pas de mine ?

PETIT SF QUI NE PLAIRA PAS AUX ECRIVAINS ET AUX INTELLECTUELS…

Un drôle de petit avion noir apparut dans le ciel tout bleu, un matin d'été, au dessus du plus grand salon du livre du monde.
On ne va pas refaire Hiroshima…
Les hommes ne moururent pas et le Grand Salon du Livre connut un franc succès.
Toutefois, en fin de journée, alors que personne ne se souvenait du passage silencieux de ce drôle de petit avion noir, l'on s'étonna de l'aspect de certains livres dont la couverture ne comportait plus de titre ni de nom d'auteur.

Il plut. Mais ce n'était plus la pluie qui était tombée jusqu'à lors. Cette pluie étrange ne mouillait pas, elle tombait sur le Grand Salon, elle était bien eau, elle ruisselait même, mais elle était aussi poussière que la poussière des chemins.
Il y eut de la nostalgie dans l'air, sur les visages, sur les robes des femmes, dans les rires des enfants devant les images des livres, des livres qui n'avaient plus de mots…
Mais ce n'était pas la nostalgie d'un temps révolu. C'était la nostalgie d'un futur très éloigné qu'aucun auteur de Science Fiction n'eût pu inventer.
Philippe Sollers, l'une des plus grandes figures littéraires du temps où se donnaient dans le monde ces salons internationaux du livre, avait, entouré de journalistes et de photographes, de toute une « cour » d'artistes et de professionnels du spectacle dans le coin le plus lumineux du salon, là où se pressent autour du « kiosque sacré » les postulants à l'autographe… un visage blême, un regard de pierre, des mains de verre. Il voulut dire : « Mais ce livre n'a plus que des pages blanches ! » Mais il ne dit rien. Ses lèvres remuèrent comme s'il parlait mais aucun son articulé ne sortit de sa bouche hormis un gargouillement, un couinement de souris… ou de rat, et quelques borborygmes.
Il en était également ainsi des personnages qui entouraient Philippe Sollers, et même des quelques badauds qui feuilletaient, épouvantés et incrédules, tous ces livres désormais vierges de toute ligne imprimée, avec leurs pages blanches… Seules subsistaient les illustrations et les photographies ou les dessins sur les couvertures ou dans les pages. Plus un seul mot imprimé !
Les conversations animées, bruyantes ou croisées entre journalistes présents au Grand Salon, ou entre les nombreuses personnes réparties dans les diverses pièces autour du vaste hall d'accueil lors de conférences et débats thématiques, s'étaient toutes diluées dans une étrange symphonie vocale de sons de gorge, de raclements et de petits cris graves ou aigus.
Un grand Livre d'Or à couverture capitonnée invitait les gens à s'exprimer, disposé sur un pupitre assez haut en bois massif et de belle facture style fin 19 ème siècle, à proximité du kiosque des autographes où se tenait une charmante hôtesse d'accueil très bien habillée, souriante, au visage ravissant et n'ayant pas comme nombre de ses congénères de bien d'autres espaces d'accueil, cette « bouche en anus de pigeon peinturlurée de jus de cerise ».
La jeune femme, au moment même où Philippe Sollers esquissait un mouvement de lèvres en tournant les premières pages d'un livre, eut elle aussi un borborygme mais à peine audible cependant.
Et l'un des badauds, une dame d'un certain âge, d'assez forte corpulence, coiffée d'un immense chapeau architecturé en jardin suspendu au dessus de balcons superposés en cercles concentriques, tenant en laisse un petit chien blanc empanaché de rouge, se saisit d'un stylo et inscrivit quelques mots dans le Livre d'Or. A mesure qu'elle écrivait, les mots s'effaçaient ; elle appuya nerveusement sur le crayon qui raya la feuille après avoir l'avoir tracée de bleu, et le trait même disparut… La brave dame manqua de s'évanouir d'autant plus que tout autour d'elle, l'on n'entendait plus rien de cohérant, des gens s'agitaient en tous sens et le visage de plus en plus blême de Philippe Sollers semblait augurer qu'un malaise allait le terrasser.
D'autres personnes tournant autour du kiosque avec les livres qu'elles avaient acheté, tentaient de se renseigner, souhaitant visiblement rencontrer l'auteur du livre choisi, mais les questions ne pouvaient plus désormais être comprises puisqu'elles s'arrêtaient au bord des lèvres ainsi que les réponses de l'hôtesse.
Un monsieur d'âge mûr, grisonnant et au visage carré de certitudes, qu'une grande sacoche

en cuir et à boucle dorée, portée en bandoulière, renforçait encore dans une apparence de retraité confortable sans doute cultivé et surinformé, retournait avec componction d'un geste grave du pouce, la couverture de l'un des livres qu'il avait achetés. Il semblait peu ému par la grâce et la gentillesse de l'hôtesse, à laquelle il n'accordait pas même un regard. Il fronça des sourcils blancs et épais, sa moustache à la Jacques Lanzmann frémit, deux rides sinueuses et creusées labourèrent son front proéminent et d'un mouvement brusque de sa main libre, il chassa une mouche qui « loopinguait » avec impertinence au dessus de son crâne à demi dégarni. Déjà venu au kiosque pour recueillir deux autographes dont l'un de Philippe Sollers, il s'aperçut avec stupeur que la signature accompagnée de quelques mots, de chacun des deux auteurs, n'apparaissait plus sur ses livres. Du coup, très décontenancé, et n'ayant pas encore soulevé les premières pages vierges et blanches des livres achetés, l'édifice de ses certitudes vacilla sur ses fondations tel un immeuble cossu du 16ème arrondissement de Paris qu'un séisme de forte magnitude provoqué par les effets secondaires d'une explosion atomique à la limite de la stratosphère, aurait déstabilisé.

Les moins surpris par ces étranges disparitions de texte et de toute expression écrite en général, quoi qu'il en soit de même pour le langage articulé, étaient ces jeunes gens aux allures de voyou chic, coiffés de casquettes de marlou ou de rappeur, arborant sur leurs biceps des tatouages ésotériques, piercingués aux narines et aux lèvres, ferraillés aux poignets et aux chevilles, qui eux, avaient écumé tous les stands de bandes dessinées. Ces livres là, avec leurs images évocatrices, dépouillés de texte, entraient de la sorte dans un nouveau monde de communication visuelle et sensitive qui ne semblait pas étranger à ces jeunes gens.

Au stand des nouvelles technologies de communication, des gens d'âges divers qui, eux, ne s'intéressaient que très superficiellement aux livres et aux débats, toujours à ce moment même où Philippe Sollers blêmit et où les pages des livres devinrent blanches, s'étaient connectés sur internet et visitaient des sites. Très rapidement, les textes sur les écrans perdirent leur lisibilité alors qu'images et photos conservaient leur netteté.

Un vent de panique souffla sur le Grand Salon, les auteurs, organisateurs, journalistes, photographes et participants ainsi que les nombreuses personnes venues de la ville et des alentours mais aussi de toute la région et de partout dans le monde, se dispersèrent en tous sens, s'agitèrent, s'interpellèrent en émettant des sons de voix discordants, en une cacophonie de cris, de hurlements parfois et de toutes sortes de modulations vocales qui n'avaient plus rien de commun avec un langage articulé.

Les très nombreux livres de tous formats qui attiraient l'attention des acheteurs avec leurs couvertures illustrées ou non, leur titre, le nom de l'auteur et de l'éditeur en caractères bien distincts, étaient désormais inexpressifs, tels d'inutiles monuments de papier et de carton, destinés peut être à un usage purement décoratif pour ceux d'entre eux qui comportaient des illustrations.

Cependant, alors que rien ne le laissait prévoir tant l'évènement paraissait étrange et surnaturel, les gens se regardèrent les uns les autres et parurent soudain échanger entre eux des informations, des impressions et des émotions d'une manière tout à fait naturelle et spontanée – comme s'ils étaient devenus des animaux ou des insectes formant une communauté organisée – et dès lors, d'un bout à l'autre du Grand Salon, le tumulte et la cacophonie cessèrent. En l'absence de langage articulé et sans aucune information écrite qui aurait pu servir de support à la communication, les gens se sentirent reliés entre eux dans un espace relationnel tout à fait nouveau dont la caractéristique essentielle résidait dans le fait

que chacun en émettant ses ondes ou par la « chimie » de son être, se libérait de cet enfermement en lequel il percevait jadis l'autre selon une connaissance dominée par la pensée dans le langage parlé ou écrit si fortement dépendant de son propre ressenti et de ses repères culturels.
Par cette « chimie » de la communication qui s'élaborait par le regard, l'expression du visage, des modulations de la voix, de gestes et des comportements, et qui permettait de tout se transmettre, les choses de la nécessité et du besoin comme celles de l'esprit et du cœur, la connaissance et l'information, l'expérience et le savoir faire, il s'avéra que l'écrit et la parole n'étaient plus nécessaires pour que l'on puisse communiquer.
C'est tout cela que les gens ressentirent peu de temps après le début de l'évènement.
Très curieusement les seules personnes qui s'agitaient encore dans le tumulte et la cacophonie et qui semblaient donc les plus perturbées, étaient précisément les auteurs des livres, les écrivains, les critiques littéraires, les journalistes et d'une manière générale toutes les personnes exerçant leur activité professionnelle dans les milieux intellectuels.
Bien au-delà du Grand Salon, dans toute la ville, tout le pays et dans le monde entier disparurent ce jour là l'écrit et la parole. Mais la vie changea, la violence régressa. L'on n'apprit plus aux enfants à lire et à écrire puisqu'il n'y avait plus rien à lire ni à écrire. La connaissance, la technologie, le savoir faire, la civilisation, la transmission, l'information, tout cela ne fut pas affecté par la disparition de l'écrit et de la parole. Les gens utilisèrent une plus grande partie des capacités de leur cerveau, et notamment la faculté de mémoriser un nombre impressionnant d'informations puisqu'ils ne pouvaient désormais s'appuyer sur des supports écrits qui leur eût servi de béquilles.
Toutefois, durant le temps des dernières générations d'humains nés avant l'évènement, ayant appris à parler et pouvant donc comprendre le langage articulé, tout ce qui avait été enregistré sur des supports audibles put cependant être écouté.
Ainsi s'écoutèrent en se congratulant de borborygmes et de petits cris graves ou aigus, les écrivains, les romanciers et les intellectuels, avant de disparaître peu à peu les uns les autres sans avoir de successeurs en leur genre.

ŒUVRE IMPIE

Il est de ces violences qui devraient être et ne sont pas. De ces violences que l'opinion publique dans une large majorité ne pourrait condamner.
Selon une information diffusée récemment sur France Bleu Lorraine, un projet de film sur l'affaire Grégory verrait le jour.
Honte aux acteurs, aux comédiens, aux figurants, au producteur, aux journalistes et aux médias qui se prêteraient à la réalisation de cette œuvre impie !
Ainsi cette vallée de la Vologne, entre Gérardmer et Bruyères dans les Vosges, et plus particulièrement les villages d'Aumontzey, de Jussarupt, de Granges sur Vologne, de Laveline devant Bruyères et de Lépanges, seraient-ils le théâtre d'une reconstitution et d'une adaptation au cinéma, voire même à la télévision en feuilleton, des évènements dramatiques survenus en octobre 1984 !
Le jeune adulte que Grégory serait devenu aurait eu 25 ans en 2005. Et nul ne saura jamais comment et par qui il fut jeté dans la Vologne et noyé.
Rappelons quelques faits dont la presse ne s'est point fait l'écho mais que les gens du pays ont commenté avec des propos truculents :

--Peu de temps après l'enterrement de Bernard Laroche, le meurtrier présumé de Grégory, accablé à l'origine par un témoignage de Murielle Bolle, adolescente alors âgée de 16ans et « cuisinée » par les gendarmes de Bruyères, lequel Bernard Laroche fut assassiné par le père de Grégory le 30 mars 1985 et inhumé dans le cimetière de Jussarupt ; un journaliste eut l'idée de subtiliser la clef de la porte du clocher de l'église de Jussarupt et s'enferma trois jours durant pour observer et noter les allées et venues des gens qui se rendaient sur la tombe. Il fut trouvé après son séjour, dans cet espace très réduit du clocher, sur le plancher, quelques boites de conserve vides, des bouteilles de bière et de vin et… deux ou trois « colombins » !
--La « Renaissance », un hôtel bar restaurant de Bruyères, tenu à l'époque par madame Colomb, qui avait déjà la réputation de servir de lieu de rendez vous aux couples « illégitimes », était pour ainsi dire le quartier général des journalistes, envoyés spéciaux de Paris Match, Détective et autres « canards à sensation ». Tout ce beau monde s'approvisionnait en préservatifs à la pharmacie Langloix, toute proche, car les filles du pays moyennant finance et un peu de « gloriole », bavardaient, racontaient à leur manière des anecdotes « croustillantes » sur la mère de Grégory, Christine Villemin et nombre de personnages plus ou moins liés à l'affaire. Certaines de ces jeunes filles ont été abusées par ces messieurs de Paris en quête de gaudriole.
Tout cela me direz-vous, c'est de la « petite histoire » et je ne pense pas que le film fera jamais état de ces péripéties, quoiqu'il faille s'attendre à tout dans ce genre de réalisation ultra médiatisée et devant rapporter pas mal d'argent.
J'espère que quelques trublions bien décidés et bien organisés parmi les habitants des communes concernées sèmeront la panique dans le déroulement des opérations pour le montage du film et que caméramans, techniciens et journalistes présents sur les lieux du tournage auront leur matériel mis à mal et qu'ils recevront quelques coups de bâton sur le dos ! Puisse le montage de ce film impie et scandaleux se dérouler dans les plus mauvaises conditions possibles, avec le dégoût, l'horreur et le rejet exprimés unanimement par des gens simples, honnêtes, travailleurs, qui en ont assez depuis « l'affaire » d'être traités de demeurés, d'incultes et de saoûlons par tous ces médias que l'odeur du fric rend encore plus féroces que des vautours tournoyant au dessus de charognes.

ROUE LIBRE, LIBERATION ET LE CINEMA DE CONTIS

Le petit fanzine « Roue Libre », distribué gratuitement en pays de Born dans les Landes n'aura sans doute jamais le destin du journal Libération mais il sera toujours de l'esprit et du cœur qui l'animent, du langage qu'il ne cessera jamais de parler tant qu'il paraîtra.
Libération à son origine n'était qu'un petit journal de quatre pages, lu par cette jeunesse se définissant révolutionnaire, de l'époque, qui pourfendait les bourgeois et « baisait à couilles rabattues », indisposant par des propos virulents et des comportements marginaux les « bonnes âmes bien pensantes »…
Aujourd'hui la Gauche intellectuelle bon teint voire bon chic bon genre des grands festivals d'été, des artistes et des gens de lettres plus ou moins engagés, des marginalités médiatisées et toute une clientèle de « rassis » qui, dans ses comportements, ses habitudes, ses vêtements et ses modes s'affirme « jeune et branchée » prétend nous forger, bien formatée, séduisante et aussi diversifiée qu'un vide grenier géant, une « vision du monde »… Qui, soit dit en

passant, ne sera jamais celle des « laissés pour compte » de l'économie libérale « avariée »… Cette Gauche là, ainsi que la Droite d'ailleurs, qui reprend à son compte les mêmes « valeurs », s'intéresse à l'actualité, aux livres et aux musiques nouvelles, aux derniers films qui paraissent, lit Libération, Le Monde ou le Figaro.
Autant dire que Libération en l'espace de deux générations, est devenu un grand journal… qui ne publie plus comme jadis du temps de la contestation estudiantine ces « élucubrations » et lettres ou messages pirates de copains seuls dans leur trou ayant tant de choses à exprimer.
J'imagine donc très mal pour « Roue Libre » un destin comparable à celui de Libération.
La notoriété et la reconnaissance sont cependant des moteurs d'évolution qui, par leur fonctionnement dans le sens du monde que l'on connaît et dont on mesure les effets, ont une influence déterminante sur le regard que portent les êtres humains sur le monde et les gens, ainsi que sur le sens de toute relation. Ainsi est brouillé et souvent même corrompu ce regard vrai et libre qui était celui que l'artiste, l'écrivain, l'impulseur d'un mouvement ou d'un courant ou même l'homme ordinaire portait naturellement et sincèrement lors de son entrée dans le monde avant qu'il ne soit dénaturé, puis prostitué au pouvoir que donnent l'argent et l'assurance d'un rayonnement.
C'est bien là l'éternelle question, le paradoxe évident entre l'authenticité du regard, de l'idée, de l'expression et de l'impulsion d'origine forcément inconnue du monde, isolée dans un environnement relationnel qui ne lui donne pas l'envergure nécessaire à une reconnaissance plus étendue d'une part ; et d'autre part ce vers quoi évoluent le regard, l'expression et la relation lorsqu'ils sont propulsés grâce à l'arsenal dont dispose le pouvoir établi qui, bien évidemment, se sert de ce regard, de cette expression et de la relation qu'il implique, pour renforcer sa domination en imposant des règles, des valeurs et en proposant des signes de ralliement.
Dès lors que la pensée, l'art et toutes les formes d'expression se rallient à ce qui leur permet de se faire connaître, ils y gagnent, certes, en portée, en force, en adhésion du plus grand nombre de nos concitoyens, mais ils se compromettent et perdent en partie ce qui les libère des influences subies et qui, à l'origine, les définissaient tels qu'ils se révélaient dans leur isolement, leur singularité et leur rayonnement délimité dans un cercle de gens assez proches qui eux-mêmes ne se sont pas davantage ralliés à un courant d'idées plutôt qu'à un autre, à une mode ou à une tendance.
Ce cheminement tortueux, plus ou moins volontaire, fortement dépendant de rencontres ou de contacts déterminants ; de l'isolement d'origine vers la consécration et la reconnaissance, voire la célébrité ; semble être cette « voie royale » unique et incontournable, le « passage obligé » de toute personne en ce monde qui éprouve le besoin de s'exprimer et d'être entendue, de réaliser, de construire, de créer et d'être « accompagnée » dans ce qu'elle entreprend.
N'y a-t-il donc que cette voie là ? Que ce cheminement si tortueux et si incertain, si dangereux parfois par ce qu'il implique d'engagement, d'action, de révolutionnaire et de dérangeant, si empli de promesses mais aussi de désillusions ?
Peut-on refuser la compromission, se garder de toutes ces alliances perfides ou parfois scélérates, ne pas « mettre le doigt dans l'engrenage » de la grande machine universelle sans pour autant renoncer à la reconnaissance ?

Prenons un exemple précis afin d'illustrer en quelque sorte, cette réalité du passage par la « voie royale » :

Betty et Rainer, qui gèrent depuis 1995 le cinéma de Contis, un « cinéma pas comme les autres », animent chaque année un festival du court métrage.
Dans ses toutes premières éditions, ce festival était « artisanal », peu connu, plutôt familial et convivial. Spectateurs, organisateurs, artistes et réalisateurs amateurs de films se réunissaient dans le hall d'accueil du cinéma ou sous le chapiteau de restauration dans une atmosphère « bon enfant » où l'on se côtoyait tous ensemble partageant nos émotions et nos émerveillements. Le festival avait lieu en juin et le soir au coucher du soleil sur la plage tout le monde était convié à un spectacle gratuit. De vieux fauteuils de ciné plantés par rangées dans le sable, des décors de fortune réalisés avec des matériaux divers de récupération, composaient ainsi une scène grandiose, émouvante, devant l'océan immense.
Betty et Rainer sont des gens sympathiques et dynamiques, passionnés et accueillants, qui ont osé « voir grand », et d'une année à l'autre, en dépit de subventions qui ne furent pas versées, de difficultés quasi insurmontables, ont su donner plus de professionnalisme et plus de crédit à leur entreprise.
En 2005 ce festival eut lieu en juillet et reçut pour « vedette » Gilberto Gil, le ministre de la culture du Brésil et son orchestre.
D'après quelques témoignages recueillis auprès de gens du pays, il semble que la reconnaissance et la notoriété du festival de Contis, enfin acquises auprès d'un plus large public et des autorités régionales, n'ont point entaché ou dénaturé cet esprit d'origine qui nous faisait dire dans le pays « le cinéma de Contis est un cinéma pas comme les autres ».
S'il est vrai que j'ai été particulièrement impressionné –pour ne pas dire choqué même –par les énormes placards publicitaires sur la façade de la gare de Dax, je comprends cependant que Betty et Rainer aient ainsi osé « voir grand ». Je reste convaincu qu'au-delà du succès médiatique, l'authenticité et la sincérité de leur ambition ont pour corollaires cet esprit et ce cœur qui manquent tant dans le monde d'aujourd'hui et dont je suis persuadé que beaucoup de gens souhaitent partager ensemble dans une vraie fête émouvante et conviviale.

L'EXIL SANS SOLITUDE

Nous devions nous embarquer dans un gros avion –Mais était-ce réellement un avion ? –Pour un pays mystérieux et lointain –Mais quel pays ? –De la Terre ou d'ailleurs ? –D'au-delà de l'univers connu ?
Nous marchions en rangs serrés, mes compagnons et moi-même au milieu d'une foule de personnages étranges qui ne semblaient être d'aucun pays particulier, d'aucune origine proche ou lointaine. Tous ces gens s'exprimaient entre eux dans des langages qui étaient comme des cris d'oiseaux aux modulations et aux tonalités aussi diverses que les musiques des pays de la Terre.
Je ne connaissais ni les compagnons qui faisaient partie de mon groupe et en la présence des quels je me sentais en grande convivialité, ni les autres personnages si nombreux de la foule avançant en rangs serrés comme des prisonniers enchaînés mais sans gardiens et sans entraves.
Au bout de plusieurs jours de marche sous un soleil éclatant et un ciel d'un bleu absolu dans un paysage immense à l'horizon indéfini, sans arbres, sans maisons, sans rivières mais qui n'était cependant pas un désert, nous parvîmes dans une cité inanimée et silencieuse, vidée de la totalité de ses habitants ; et là nous fûmes parqués à même le sol. S'il y avait des gardiens pour nous diriger, nous accompagner et organiser notre étrange transfert vers une destination inconnue, nous ne vîmes jamais ces personnages ni aux côtés de nos rangs ni

devant nous ni derrière ni nulle part. Nous savions seulement que nous devions monter dans un gros avion.
Sur la plus grande place de la cité, aussi vaste qu'une dizaine de terrains de sport réunis, nous fûmes séparés en divers groupes. J'eus l'immense satisfaction de me retrouver avec les mêmes compagnons de marche depuis le premier de ces jours si bleus. Nous formions alors un groupe d'une vingtaine de personnes, hommes, femmes et enfants et, sans que nous pûmes savoir ce que devinrent les autres gens de l'immense foule… D'exilés ou d'émigrants… Nous fûmes dirigés vers un aérodrome dont le sol était en terre battue. Mais c'est à peine si deux ou trois petits « coucous » datant d'une époque « antédiluvienne », jonchaient tels de pesants insectes métalliques couchés sur le ventre, une piste imprécise en grande partie effacée dans une poussière couleur de brique.
Il y avait là, tout près de l'aérodrome, un bâtiment de poste, reconnaissable à son signe identificateur : un oiseau bleu sur une bande jaune au dessus de la porte d'entrée et des fenêtres à barreaux.
Nous étions tous, chacun d'entre nous, munis d'une longue lettre manuscrite qui sans doute devait être destinée à nos familles, mais aucun de nous ne se souvenait avoir lui-même écrit de lettre.
Alors que je dépliais ma lettre afin de la lire, un énorme chat tigré, surgi de nulle part, se précipita vers moi, s'enroula autour de mes jambes et se mit à miauler longuement, me tenant ainsi une conversation qui me paraissait émouvante, comme si une vie entière m'était racontée, criée, scandée, hachée par une respiration irrégulière, un chagrin étouffé ou une espérance folle d'enfant perdu au milieu d'étrangers indifférents. Ce plantureux et volumineux minou ne cessait de quérir des « mamours » et des caresses que, dans un premier temps j'étais disposé à prodiguer mais qui très vite me mirent dans un grand embarras car nous approchions inexorablement du bureau de poste dont la porte déjà s'ouvrait.
Les premiers d'entre nous parvenus devant la porte ouverte s'engouffrèrent en hâte et se serrèrent près d'un long comptoir, ménageant ainsi un espace pour ceux qui suivaient derrière. Je fus le dernier à pénétrer et aussitôt refermai la porte afin que le gros chat ne me suive pas. Mais l'animal gratta le bas de la porte et miaula longuement.
C'est alors que l'un de mes compagnons inconnus m'interpella avec les mots de la langue que je parlais : « Laisse le donc entrer, prend le avec toi, il représente peut-être quelqu'un que, dans une vie passée, tu as beaucoup aimé et qui te reconnaît ».
J'entrouvris donc la porte et le chat se précipita vers moi puis se coucha devant mes pieds.
L'employé du bureau de poste rassembla les lettres ; un grondement dont on ne savait s'il venait du ciel ou de la terre fit trembler les vitres, s'amplifia tel un roulement de séisme de forte magnitude, et parut comme un astre métallique au long fuselage gris lumineux constellé de cercles de verre ce gros avion surgi du milieu du ciel. Et l'avion amorçant sa descente ouvrit sur chacun de ses flancs une porte par laquelle tomba une échelle très large de grosse corde. Enfin l'avion s'immobilisa à quelques mètres au dessus du sol et l'extrémité de l'échelle toucha le sable rouge.
Nous fûmes vingt humains et un animal à pénétrer dans l'avion. Aucun membre d'équipage ne nous accueillit et nous prîmes place, assis à même le plancher métallique, sans bagages puisque nous n'en avions pas depuis notre départ, mais sans la moindre peur ou inquiétude en face d'un avenir dont nous n'avions pas idée, unis les uns aux autres en une étrange et intense relation, tels des fœtus reliés entre eux dans le même ventre maternel.

Le gros chat tigré ne miaulait plus, il s'était endormi entre mes jambes et semblait ronronner de tous ses rêves de félin dont les plus anciens bruissaient de toutes ces voix d'une femme que je reconnus enfin.
L'avion prit de la hauteur, se noya dans le ciel océan, nous ne revîmes jamais ces paysages sans arbres, sans maisons et sans rivières à la terre couleur de brique, ni ce ciel d'un bleu absolu, ni l'éclat de ce soleil qui ne nous avait pas aveuglé, ni aucune cité ni aucun être de ce monde dont nous ne savions si nous le quittions ou non…
Alors commença un exil sans solitude.

PETIT SF DE POLITIC FICTION

La Gauche et la Droite croulèrent dans les ruines fumantes et sanglantes des cités convulsées dont la plupart des édifices éventrés ou aux façades découpées en aiguilles n'abritaient plus en de rares recoins, cavités ou couloirs, que des êtres faméliques vêtus de hardes, de petits groupes d'enfants à demi nus ou des vieillards crasseux se battant pour le contenu d'une poubelle.
Il n'y avait plus d'hôtel des impôts, d'école, d'hôpital ni même d'hypermarché et les gens dans les rues jonchées de détritus, parcourues par des hordes de « zappeurs » armés de pioches, de chaînes et de scies, tiraient des caddies dont les roulettes bloquées crissaient sur le macadam.
Au beau milieu de ce chaos post apocalyptique, subsistait encore, mal protégé par des barricades de véhicules enchevêtrés, de fûts, d'appareils ménagers, de postes de télévision et d'ordinateurs vomis des gueules béantes d'une hydre citadine, le quartier des Ilotiers qu'au début des « Grands Evènements », les Libertaires et les Besancenotes avaient pris d'assaut.
Mais les assoiffés, les baiseurs de mômes, les trouduks à machette, les parias, les haut-le – goulot, les mordus de la sniffe, les égorgeurs, les violeurs ou même les hypocrites à petit budget, les otetoidelaquej'm'ymette, les pauvres que s'ils étaient riches ils t'en feraient encore plus chier que les riches qui te sucent le croupion jusqu'à l'os, firent capoter le Super Plan Autogéré des Libertaires et des Besancenotes avec le concours crapuleux d'une flicaille à la solde des Grandes Maffias Scélérates Autorisées qui elles, saupoudraient les petits budgets avec de la came et du fric crasseux, écarquillaient les carreaux des branchés, des pèquenots et des rompucracus avec des flash pornos sur écrans de portables. Et les carreaux se voilaient d'un brouillard jaune d'or, la rétine zébrée d'éclairs blancs…
Alors les Libertaires et les Besancenotes furent balayés par les Nazzisculpules dont le chef borgne au bandeau noir et à la main de fer, El Péni Mayor, imposa sur les cités moribondes un régime sec aux pruneaux de gros calibre, aux exécutions sommaires, aux camps de regroupement de populations suspectes dans les zones arides du Grand Hexagone à moitié incendié. Dans ces camps furent exterminés dans des « fours solaires » des dizaines de milliers de gens, tous déclarés par les Autorités Nazzisculpulaires de « viande contaminée ».
Il se leva tout de même au plus profond et au plus noir de ce chaos général en des lieux sinon protégés du moins isolés des ruines fumantes et sanglantes, des édifices éventrés, des plages polluées, de la montée des eaux sur les côtes du Grand Hexagone, et de toutes les cités moribondes, un Grand Renouveau incarné par des politicards centralisateurs de pouvoirs qui balayèrent pour un temps indéterminé ces bandes de Nazzisculpules et les rois de la Pègre Planétaire, en instituant un régime qui, lui, n'était pas nouveau puisque déjà expérimenté sous une république de nababs ayant capoté dans une mondialisation économique et financière.

La Présidente Générale de la Nouvelle République était tout simplement « Madame la Présidente – Mairesse – Sénateuse – Députée – Curée »… Entourée de ses Sbiresses et de ses Mulâtresses sapées de court ferraillées piercinguées aux chevilles au nombril aux narines aux yeux et aux oreilles.
Et toute cette intelligensia féminine bariolée tigrée bikininisée fit du Grand Trésor de la Pègre Planétaire la manne officielle et les sermons des curés le « sénatus – consule » régisseur de la Loi Nouvelle et des atermoiements anticipateurs de chaos universel.

LE GRAND DESERT

Seules les choses de l'esprit et du cœur m'importent vraiment dans la traversée de l'existence qui est, je le réaffirme aujourd'hui… « Une si drôle d'expérience ».
Il est difficile pour un être sensible et profond, très attaché à tout ce qui touche à l'univers du relationnel, d'envisager l'existence comme le client de l'hypermarché, par exemple, naviguant en poussant son caddie entre les rayons regorgeant de marchandises, produits de consommation, de loisirs et d'utilité courante dont la nécessité réelle n'est pas particulièrement évidente ou motivante.
Aussi toutes ces choses là, qui peuvent se révéler être des éléments de notre confort, satisfaire nos besoins ou « doper » notre apparence, nous « situer » dans notre environnement social, je les traite avec une certaine indifférence, voire de la condescendance. Il m'importe nullement par exemple, de « me prendre la tête » pour la marque, la forme ou la puissance de la prochaine voiture que je serai forcé d'acheter parce que celle que j'utilise uniquement « utilitairement » rend l'âme au bout de trois cent mille kilomètres ; pour une réfection de façade de ma maison, ou pour un statut social au sein de la ville où je demeure par une quelconque adhésion ou participation à une association d'intérêt public en laquelle je pourrais avoir une fonction déterminante, enviée et honorifique.
L'univers du relationnel est le seul qui pour moi soit vraiment essentiel. Les autres univers, celui des modes et des tendances, celui de cette culture de « tout ce qui doit se croire et se savoir », si soutenue et si abondamment déversée par les grands médias de l'information, celui du « toujours plus et mieux » relayé par la publicité autour de la prolifération des biens et objets de consommation ; l'univers de ces apparences souveraines standardisées bien que diversifiées à l'extrême et qui d'ailleurs sont le plus souvent très décalées par rapport à la personnalité et la sensibilité vraies des gens ; sont des univers en les quels je me sens étranger, démotivé… Ou parfois en révolte ouverte. Ce sont pour moi des déserts… Mais il arrive que je me serve de toutes ces fleurs minérales artificielles du désert pour communiquer avec mes semblables et leur dire qu'il existe un « ailleurs »… où il n'y a plus de ces fleurs minérales. Les vraies fleurs minérales, celles des déserts de cailloux et de roches nues n'ont pas besoin de la main de l'homme pour être sculptées. C'est la nature qui les cisèle. Et les déserts dont les hommes ont couvert la planète sont bien plus inhospitaliers que les vrais déserts d'Afrique, d'Australie ou d'Asie…

Il est de ces êtres qui, durant quelques années de notre vie, ou même jusqu'à notre vieillesse ou mort prématurée, ont vécu, par épisodes ou d'une manière plus constante, au milieu de nous, participant ainsi à ces fêtes, anniversaires ou évènements familiaux, petits points disséminés sur un segment d'existence.
De ces êtres nous en avons aimés certains au-delà de toute raison, sans doute pour ce qu'ils

représentaient consciemment ou non dans notre cœur et dans notre esprit. Nous les avons accueillis à notre table, ils ont dormi dans notre maison et nous les avons considérés comme un fils ou une fille bien aimés, un frère, une sœur, un parent proche… Et nous leur avons donné ce que nous pensions être le meilleur de nous-mêmes. Mais nous n'avons pas cependant touché ni le cœur ni l'esprit de ces êtres, sans doute parce que pour eux nous ne représentions rien de particulier et que nous les « bassinions »même…
Il en est d'autres qui attendaient de nous ce que nous ne leur avons jamais donné, et qui nous aimaient au-delà de toute raison pour ce que nous représentions dans leur cœur et dans leur esprit. Mais ces êtres là nous ne leur avons pas parlé, ils se tenaient à nos côtés et nous les avons ignorés…
La mort et les départs sans retour et parfois sans adieu ont balayé le vécu, terni ou sali les souvenirs, enfoui les « non dits », les silences et les blessures dans le grand sac de l'exilé ou de l'émigrant que nous sommes tous chacun de nous, à ce moment de notre vie où nous entrons dans le cœur de l'autre en étranger, où nous en sortons dépossédés de ce meilleur de nous-mêmes que nous croyions détenir dans nos bagages.
Et si nous découvrions alors, au-delà des fractures relationnelles, des séparations et d'une interrogation sans réponse, surgi comme un mirage vrai de ce qui était en nous un désert dont nous n'avons jamais eu conscience et que nous avons longtemps cru habité de rêves réalisables et communicables, un autre meilleur de nous-mêmes, différent et accessible, recevable celui là et transmissible ? Un autre meilleur de nous-mêmes si proche enfin de celui de cet autre dont nous n'avons pas cru en la présence possible parce qu'il était silencieux ?
C'est donc cela, le grand désert, l'absolu, l'infini, celui que nous traversons tous, celui de ce bédouin dont le message passe si près de la bédouine sans jamais la toucher ; celui de cet enfant Touareg rêvant de ce cavalier qui passe tous les matins et n'a pas même un regard.

Pardonnez moi la violence de mes propos, mais j'ai envie de vous dire que cet orgueil de merde qui sue de tout notre être par notre regard, notre éloquence, nos vêtements, nos bijoux, notre culture, notre comportement et nos affèteries, c'est ce qui pourrit ou dénature toute relation. Souvent maquillé en humilité, l'orgueil vit caché, ce qui me fait dire : « Ah, ces humains ! Ils ne sont pas forcément fiers mais ils ne sont jamais humbles… A l'exception des plus petits de leurs enfants et de ceux qui vont bientôt mourir n'ayant plus rien à prouver ni mettre en avant ! »
De toutes les « vraies valeurs », celles qui ne sont pas ces fleurs minérales ciselées par les humains, mais ces fleurs naturelles que l'esprit et le cœur de l'homme peuvent avoir en eux, il en est deux au moins qui m'émeuvent profondément : la gentillesse et l'humilité. Mais j'ai fort peu rencontré dans ma vie des êtres gentils et humbles. Ceux que j'ai réellement rencontrés furent des êtres écrasés ou exclus des « cénacles » où l'on se congratule. La dureté du monde est implacable pour les humbles et les gentils. J'en ai toutefois rencontré qui ont résisté parce que leur esprit était fort et qui eux, ont eu parfois dans des situations de leur existence, une dureté différente de la dureté du monde.

OBSERVATION DUN REPORTER EXTRATERRESTRE EN VISITE DANS NOTRE BEAU PAYS DE FRANCE

Lorsque l'un de mes prédécesseurs, rayolazeriste pour le compte de Spatiofiguéral, dans un article sur un pays de la Terre, la France, évoquait pour nos lecteurs de la Confédération des Planètes Unies, le monde des intellectuels, des journalistes, des

diffuseurs de nouvelles et du rayonnement des personnages les plus connus de l'époque du second empire et de la 3ème république, il nous informait alors que ce pays, la France, était peuplé d'environ 32 millions d'habitants, mais qu'une immense majorité de gens n'ayant ni accès à l'information autre que celle qui était criée sur la place publique ni à l'éducation ni à l'expression écrite, n'avait aucune idée de cette existence que menaient les artistes, les écrivains et tous ces personnages « bien en cour » dans les milieux assez fermés et quasi inaccessibles au commun des mortels ayant pu quelque peu s'élever au dessus de sa condition d'origine.
Aussi la proportion des « esprits éclairés » par rapport à l'ensemble de la population était-elle très réduite et ne pouvait-elle qu'avoir un impact dérisoire dans l'évolution d'une société.

Le regard que je porte aujourd'hui sur ce pays de la Terre qui compte plus de 60 millions d'habitants dans les premières années du 3ème millénaire de ce monde, ne m'incite cependant pas à me risquer en des comparaisons qui ne me semblent pas significatives de l'évolution d'une civilisation.
Je constate seulement que dans ces années là, les gens savent tous ou presque lire et écrire, que la vie et l'œuvre des personnages les plus connus des milieux littéraires et artistiques est commentée sur la place publique, filmée, photographiée, colportée ; que la télévision, les téléphones portables, internet, des millions de livres, de revues ou journaux sont non seulement des supports d'information, de connaissance ou de communication mais aussi des moyens de se divertir, de vivre son temps.
Les « esprits éclairés » seraient donc plus nombreux, proportionnellement, par rapport à l'ensemble de la population, mais sans doute « fondus dans la masse », et bien que certains de ces personnages fassent la une des journaux, des émissions de télévision et les « grosses têtes » des palais des sports, de zéniths et autres structures géantes accueillant des milliers de gens, il reste à prouver que de tels « esprits éclairés » mais par quel éclairage, puissent contribuer d'une manière ou d'une autre à l'évolution d'une société.
Certes, artistes et écrivains, romanciers et intellectuels sont bien plus nombreux dans la France du 3ème millénaire qu'au temps de Napoléon III et de la 3ème république, mais que représente une production aussi diversifiée et surtout aussi indigeste quant à sa qualité réelle, aussi immense, consommable et jetable, dans ce qui semble être aujourd'hui une déliquescence des liens relationnels, une émergence vacillante de quelques repères de plus en plus incertains et dont on se demande si l'existence même, telle que les générations passées s'y sont référées ou tels que le monde présent en perpétue le cours chaotique, a encore toute sa raison d'être.

L'esprit humain ne me semble pas, selon ce que j'ai pu constater, suffisamment évolué pour que d'une manière significative et généralisée à l'ensemble de la planète, les gens puissent vivre et communiquer entre eux, s'organiser en communautés, envisager un avenir à long terme, perfectionner leur technologie et acquérir des connaissances plus étendues, en se situant dans un environnement qui ne serait plus dépendant de ces repères traditionnels ou nouveaux.

JE CONSTATE…

Les gens dont on pourrait penser, selon certains repères anciens ou nouveaux, qu'ils représenteraient une « élite » dans les milieux littéraires, artistiques, scientifiques ou même

de la vie publique pour autant que ces gens là exercent des fonctions déterminantes dans la société, mettent en avant leurs idéaux et leur manière de penser, nous font part de leurs projets et de leurs ambitions, évoquent leurs réalisations…
Mais comment se fait-il qu'autant d'entre eux, de ces écrivains et artistes reconnus, de ces grands penseurs, stars et vedettes en tout genre dont les œuvres écrites ou chantées circulent à flots sur les boulevards de la communication et de l'information, parvenus à cet âge de la vie qui est celui de la consécration et d'une « carrière » solidement établie financièrement, prennent pour troisième, quatrième épouse ou compagne, histoire de « refaire leur vie », une jeune femme qui pourrait être leur fille voire leur petite fille ?
Loin de moi cependant toute pensée s'affirmant « morale », toute idéologie qui prétendrait « pourfendre » les valeurs de ce monde ou dénoncer d'un parti pris souverain et puritain à l'excès ce qui est du domaine de la vie privée et de l'expérience vécue des gens.
Je constate, tout simplement. Et à partir de ce que je constate, je m'interroge. Et je me dis qu'un homme « d'un certain âge » qui n'a pas de talent particulier, n'est pas une célébrité, n'a pas de « biens au soleil », et qui de surcroît passe totalement inaperçu parce que son physique est ingrat, sa conversation inexistante et son comportement des plus ordinaires, n'a, lui, aucune « chance » --si l'on peut appeler cela une chance – de « refaire sa vie » avec une jeune femme qui pourrait être sa fille.

Outre le fait que nos écrivains, nos artistes et nos hommes politiques « âgés » se pavanent avec de jolis petits brins de femmes, les idéologies qu'ils prônent sont en règle générale en inadéquation totale avec leur comportement à l'exception de quelques uns d'entre eux.
J'ai déjà dit ce que je pensais à ce sujet. Mais là encore, loin de moi l'idée de prétendre « moraliser » en la matière car ce sont les situations, les évènements, les rencontres, l'expérience vécue ainsi que les pressions subies, tout cela imbriqué ou agencé dans un « système », qui implique tel comportement ou tel choix. Qui peut dire en effet qu'il est vraiment maître de son destin et qu'il demeurera toujours fidèle à sa foi ?
Je constate, tout simplement. Et je m'interroge. Et je me dis qu'un homme ou une femme qui n'a rien à gagner du fait de sa condition « extrêmement modeste et non référencée » dans le monde où il vit, peut se permettre d'avoir un idéal « plus grand qu'un cosmos ».
Les compromissions, les reniements et les infidélités à sa foi originelle ne sont-ils pas à la hauteur de ce qu'un destin particulièrement favorable peut offrir à un être humain ?
Il n'est guère aisé d'autre part, de gérer nos propres contradictions.
Dans le sens où le monde fonctionne, c'est « ce qui ne va pas », ce que l'on rejette, ce qui fait mal, ce qui dévalorise, ce qui infirme, ainsi que tous les travers, les fausses notes, ce qui dérange… Ou ce qui reluit, place et conforte, que l'on retient et qui détermine le sens de la relation. Tant qu'il en sera ainsi, rien dans ce monde ou un autre ne changera jamais. Et ce n'est ni un Michel Houellebecq, ni un Sarkozy, ni un Michaël Jakson ni personne qui y changera quelque chose.
Mais j'ose me poser cette question : « Qu'en serait-il du sens de la relation si, au lieu de ne considérer que le pire, le moins bon ou l'ordinaire d'un être, nous en considérions le meilleur, « l'essence » ou l'authentique ?

LES JOURS HEUREUX

Si certaines fractures relationnelles furent de ces blessures dont je n'ai jamais guéri, il

est aussi de ces moments de séparation qui, parce qu'ils n'ont pas toujours été suivis de retrouvailles, ont porté dans ma mémoire des visages qu'aujourd'hui j'appelle dans mes nuits de veille ou dans mes jours fuyants, et que je sens battre comme les respirations de ces êtres endormis dont mon enfance s'est nourrie en d'autres nuits emplies de présences et d'étranges échos…
L'on devient comme un enfant, dans ces moments là, lorsque claquent les portières des autos ou que se diluent dans l'encre de la nuit les feux rouges du wagon de queue.
Les jours heureux ainsi vécus en famille ou entre amis, ces matins sublimes de cris et de bousculades d'enfants, l'odeur du café et du pain grillé dans l'attente de nos invités, le grincement métallique du « convertible » que l'on replie dans le salon comme une voiture de forain que l'on referme jusqu'au soir, ces régals fous d'éclats de rire, ces effleurements de confidences, ces étreintes de regards, les autobiographies et les anecdotes qui s'entremêlent… Enfin, cette fête conviviale qui traversait les jours d'été, défonçait les solitudes comme les amoureux défoncent les sommiers, tout cela surgit comme l'eau vive de ces torrents de la montagne des enfances et des saisons heureuses.
Ces visages disparus dont certains sont revenus et d'autres ne reviendront pas, lorsque nous les avons quittés parce que nous n'étions avec eux que sur des segments d'existence, ont à chaque fois dans les heures et les jours qui suivirent leur envol, laissé une trace, une atmosphère, une présence désormais impalpable mais avec des voix et des regards encore perceptibles.
De ces jours heureux ainsi vécus, j'en appelle d'autres, avec ces visages qui reviendront, et ces visages que ma vie à venir me fera découvrir.
Mais pour rejoindre les visages qui ne reviendront pas, il ne me reste plus que les mots à faire pousser et qui existaient déjà avant qu'ils ne soient nés.

LE POUVOIR DE L'IMAGINAIRE

Le pouvoir le plus noble et le plus créateur de l'imaginaire n'est pas toujours celui qui innove ou invente. C'est sans doute celui qui reconstitue dans son authenticité, dans sa singularité, dans son environnement naturel, l'essence d'un être : sa personnalité, son passé, son présent et son avenir alors même que l'on ne sait encore rien de cet être.
Il est de ces intuitions que l'on pourrait croire venues de ce qui précédait l'enfance… Par humilité, je préfère déclarer n'en rien savoir, de l'origine de telles intuitions…

SUGGESTION DE SCENARIO POUR UN FILM… OU DE THEME POUR UN ROMAN

Voici le sujet : c'est un homme, ou une femme, et peut importe son origine ethnique ou sociale, ou encore ce qu'il ou elle peut représenter dans le monde où il ou elle vit, qui se trouve pris au piège de l'immensité de ce qu'il ou elle projette autour de sa personne et de la manière dont il ou elle interpelle ses semblables.
Notre personnage dont le romancier va écrire l'histoire, ou que le réalisateur va faire jouer, est hanté par l'idée d'un « désert » autour de lui, un désert d'incommunicabilité mais aussi un désert où les oasis sont artificielles, les êtres « préfabriqués », les repères, incertains ou s'imposant selon des normes évolutives pouvant à tout moment être modifiées selon des modes ou des pouvoirs.
Notre personnage réagit et s'exprime d'une manière que ses semblables jugent parfois

démesurée, irréaliste ou même franchement dérangeante dans la mesure où son expression devient répétitive et toujours amplifiée par de nouvelles images qui finissent par lasser.
Mais ce « désert » que dénonce le personnage, existe-t-il vraiment ?
Alors, par sa manière d'interpeller ses semblables, notre personnage fit autour de lui un désert réel. L'on ne sut plus que lui dire et le silence s'abattit sur son paysage devenu pour lui, le pire des déserts : celui d'une capacité à aimer démesurée mais aussi d'un regard trop empli d'amertume et trop attaché à de « contre repères »…

Il ne reste plus qu'à trouver le personnage, construire le récit, réaliser le film…

COUP DE PIED AU CUL

Quelle différence y a-t-il entre un coup de pied au cul donné par quelqu'un qui t'aime bien mais qui trouve que tu dépasses la mesure… Et le coup de pied d'un « salaud » ?
A mon avis, il y a peu de différence. Un coup de pied au cul, ça fait toujours mal. Que ce soit celui de ce cœur qui te paraissait conquis mais que tu as déçu ou indisposé ; ou celui de ce « salaud » qui tas insulté, que reste-t-il après la meurtrissure, de tout ce que tu exprimais avec autant de ferveur… et peut-être d'inconscience ?
Sans doute plus qu'un coup de pied au cul, le silence reçu en réponse à un message que tu as trop gaillardement lancé ou trop crié de tes rêves insoumis aux règles et aux limites imposées par une certaine réserve, te rappelle qu'il n'est pas de navigation plus aléatoire que dans l'océan du relationnel. Et que les îles sur lesquelles tu séjournes, ont leur paysage comme les êtres leur sensibilité.

LA SUPER BRANLETTE DES ALLUMEURS DE GENIES

Dans le magazine littéraire de juillet/août 2005, nous est présentée une photographie de Michel Houellebecq sur une page entière.
Ce monsieur, ce « grand monsieur », dis-je, du monde des gens de lettres, l'un des romanciers Français les plus connus de la planète, nous apparaît très décontracté, très sûr de lui, en une pose sans doute étudiée à dessein, et arborant le plus naturellement du monde au coin des lèvres, une cigarette au bout bien rougeoyant sur laquelle il tire une bouffée…
J'imagine donc notre célèbre écrivain, auteur de ce « livre culte » intitulé La possibilité d'une île, en conversation médiatisée avec des personnages de milieux littéraires, de journalistes mais aussi de lecteurs souhaitant faire dédicacer le volume acheté, soufflant négligemment la fumée de sa cigarette autour de lui. Indisposé ou non par la fumée de tabac, notre lecteur lambda et chacune des personnes présentes d'ailleurs dans l'entourage de notre écrivain, ne songeraient à trouver inopportune cette cigarette « qui fait partie du décor et du personnage ».
Exit, donc, les campagnes antitabac, et toutes les interdictions menées « tambour battant » par les autorités régnant sur la santé publique. Exit ce si vilain « péché » qui fait du fumeur un pestiféré, presque un ennemi de la société !
On le dit « provocateur », notre cher Michel Houellebecq. Soit, je veux bien. La provocation, à dire vrai, je la louerais plus que je ne la condamnerais. Si cette image là, de notre écrivain célèbre, a bien été choisie à dessein, je pense tout de même qu'il s'agit avant tout d'une « affaire de gros sous »… Parce que « provoquer », cela fait vendre.
Aussi, bien que ce livre « La possibilité d'une île », fasse la une de l'actualité littéraire et

que 320000 exemplaires déjà vendus, ce soit encore un peu trop court… Je n'achèterai pas ce livre. Je n'ai pas dit que je ne le lirai pas : nous le trouverons bientôt en bibliothèque ou médiathèque.
Et je n'applaudirai pas, non plus, à l'attribution d'un prix Goncourt à l'un de ces « oiseaux de génie », fût-il Michel Houellebecq ou un autre de ses congénères. Pas plus que je n'applaudis d'ailleurs, au lauréat d'un de ces si nombreux prix médiatisés et générateurs de chiffre d'affaire.
Et Christine Angot, en septembre 2003, dans le « monde des livres » du vendredi, avec son visage et dans une pose qui donnaient envie de se jeter sur elle… Qu'en est-il lors de l'automne littéraire 2005 ? Silence radio… Ou quelques entrefilets !
Christine Angot, dont certains courriers de lecteurs sur le forum de discussion de son site, sont à vomir et pleurer d'horreur ?
Christine Angot et tant d'autres !
Dans cette « super branlette des allumeurs de génies », les génies peuvent être de chic et de charme, des pourfendeurs de « vérités », des refondateurs ou des « coffres forts vides » ; les « branlés » peuvent être fétichistes, clairvoyants en dépit de leurs transes et de leurs gesticulations ou tout simplement séduits par le culte du jour ; ce sont toujours les « allumeurs de génies » qui tiennent la Caisse des proprios de « l'Olympia du monde »… Et les « branlés » qui se font sucer le porte monnaie et la cervelle !

ARTHUR ET CATHERINE

Elle se savait très belle et se régalait de son visage, debout devant la glace de la salle de bains, humant ses intimités habillées de ses états d'âme, passées de sa déchirure à ses doigts… Sur ses cheveux, sur ses épaules nues, sur la trace humide de sa joie imprimée sur la glace, elle se gavait de ce qu'elle ressentait du plus intime de son regard. Elle aurait voulu violer son regard, entrer dans son visage, jouir au plus profond de son âme et vibrer comme les ailes d'une mouche posée sur une goutte de sang.
Elle s'évanouit, de ce raid d'elle-même d'une violence inouïe… Il était là, il la soulevait, l'aidait à s'asseoir. Il était son frère adoré, moche comme un pou, avec des bajoues et des poches sous les yeux. Il ne bandait que dans les foulards et les écharpes mais sa sœur ne se ceignait jamais le cou ni les épaules d'une de ces flammes de soie qui le mettait en transes.
--« Qu'as-tu, Catherine ? »
--« Rien, Arthur ».
La mouche, lourde dans la moiteur de la salle de bains, battait la vitre.
--« Tu sens fort, Catherine ! »
--« Ah, tu trouves, Arthur ? Et si ça plaisait à la mouche ? »
Elle regarda son frère. Elle ne connaissait pas de garçon aussi laid que lui. Sa laideur l'émouvait, elle était très gentille avec son frère.
La mouche se posa sur sa main. Elle ne la chassa pas, perçut son cheminement léger, presque électrique, jusqu'à l'extrémité de son index. La mouche s'arrêta, puis, comme assouvie et détendue après une faim prédatrice, elle s'envola et se lova dans un pli sur une chemise de nuit suspendue à la poignée de la fenêtre.
Elle but le regard de son frère comme elle venait de boire, tout à l'heure, le regard de ce vieil homme voûté et sale rencontré sur le trottoir d'en face. Ce regard lui plut : il était ce regard qu'elle inventait de l'autre, ce regard qui ne pouvait que rêver d'elle… Et plus ils

étaient moches, timides, secrets, ces garçons dont elle inventait un regard décrassé, fou de joie, plus elle désirait ce rêve de l'autre qu'elle imaginait assoiffé de son visage et qu'une laideur gluante confinait dans une solitude dont elle souhaitait respirer l'intimité.
Mais Arthur ne rêvait pas de sa sœur. Il l'aimait tout simplement. La bandaison ne venait que dans les flammes de soie, douces et délicates comme des visages de petites filles. Mais la peau des visages de petites filles n'est pas une flamme de soie et Arthur le savait, le sentait jusqu'à la moelle de ses os lorsqu'il en caressait longuement les plis, l'étoffe, s'en pénétrait de cette « essence » dont il était si amoureux : l'essence d'une indéfinissable féminité.
Parce qu'elle inventait le regard d'Arthur, un regard rêvant d'elle, Catherine ne vivait que de ce regard inventé.
Parce qu'elle n'achetait jamais de foulard ou d'écharpe, Arthur se demandait bien, parfois, si le visage de sa sœur n'exploserait pas en lui de toute l'essence de cette indéfinissable féminité en flamme de soie nouée autour de son cou… Le jour où elle ferait cet achat dont il rêvait
Les deux rêves se croiseraient alors, se toucheraient sans s'être déclarés l'un et l'autre.

LE GRAND RUT

Et si mille félins pris d'une faim souveraine dans un formidable rut d'esprit et de cœur se levaient de leurs savanes, énamourés de visages, ivres d' essences et d'intimités d'êtres et de visages ; d'étoffes et de vêtements délicats, d'émotions juvéniles ou vieillissantes, et se mettaient en marche soulevant la poussière des paysages ; rugissant leur faim au-delà de l'horizon, ne poursuivant plus de proies mais fécondant les êtres de ce monde arrêtés dans leur course?
Les chasseurs d'hier n'auraient alors plus de pouvoir et la course deviendrait une danse à ciel ouvert.

LA FETE DE LA NATURE, DE L'HOMME ET DE L'ENVIRONNEMENT

La fête battait son plein à l'intérieur de la Rotonde, bâtiment d'Art Moderne, alors qu'au dehors une bise glaciale sévissait sur les visages.
Chants et musiques, d'un orchestre improvisé, égrenaient notes et paroles répercutées en écho de la galerie circulaire, en haut, jusqu'au cœur de ce qui semblait être une nef d'humanité en voyage, bruissante de conversations dont le rythme soutenu accompagnait la musique.
Fasciné par l'ingéniosité de l'espèce humaine en matière de fabrications artisanales, de cet art de vivre et de mieux communiquer ensemble, qui, de toute évidence, œuvre à l'existence d'un univers où la relation entre les êtres prime sur le profit et la « technologie de croissance » ; je refusai de croire que l'espèce humaine dans son immense majorité et dans la diversité de ses cultures, encore aujourd'hui corps et biens soumise aux « Big Brothers » de la croissance scélérate, puisse se résoudre au pire sans broncher, sans se défendre, comme ces moutons que des bergers devenus fous et regroupés en quadrillas, afin de jouir de leur folie sans se préoccuper de ce que sera demain, conduisent tout droit au précipice…

Dans une salle de conférence où l'on débattait des 38 élixirs floraux selon la méthode originale du docteur Bach, je pris place à côté d'une femme très chic, au visage typé, dont le

regard qu'elle m'adressa lorsque je lui tendis son écharpe tombée, eût à mon sens, dissous l'intégrisme d'un Taliban pur et dur…
Vêtue d'une jupe à volants, d'un chemisier et d'une veste courte d'excellente coupe, je la trouvai sublime dans les nuances sombres et claires des couleurs délicates de ses vêtements. Son visage, que le soleil déclinant dorait, sa silhouette évoquant celle d'un oiseau élégant et racé, ses souliers rose sombre aux talons allumette, tout d'elle m'émerveillait comme un très bel après midi d'automne empli de féminité et de délicatesse. Je passai ainsi auprès de cette femme… Qui n'était plus vraiment jeune, une heure idyllique, une heure tendue dans le bien être que sa présence m'offrait. Cela ne m'empêcha en aucune façon d'écouter presque « religieusement », tout ce que nous expliquait la conférencière sur les vertus des élixirs floraux, précisément dans l'univers du relationnel et des émotions.

Ainsi en fut-il, de cette 21ème fête de la nature, de l'homme et de l'environnement, le dimanche 18 septembre 2005 à Thaon les Vosges.

LES CHOSES DE L'AMOUR

Je dirais de la relation amoureuse qu'elle n'induit pas forcément l'acte d'amour entre deux êtres, ni même ce qui, au-delà de certaines limites imprécises, pourrait évoluer vers des embrassements ou des attouchements.
En une telle relation entre deux êtres, amoureuse ou amicale, il est assurément une situation d'idylle qui, à mon avis, me semble essentielle… Et peut-être même, de la plus émouvante beauté qui soit.
Le charme, l'atmosphère, ainsi que tout ce que la relation idyllique implique entre deux êtres, ne me semble pas du tout comparable avec une quelconque « coucherie » même avec de grands sentiments… D'ailleurs ces « sentiments » ne procèderaient-ils pas plus prosaïquement parlant, d'un échange d'humeurs et de senteurs que les doigts entremêlés des partenaires ont plongés dans les toisons ?
A ce stade là, exit l'idylle et bonjour l'acte d'amour ! Mais je le déclare haut et fort : lorsque l'on s'aime vraiment au point d'envisager de vivre ensemble et de tout partager, il n'y a rien de laid dans l'acte d'amour. Et même lorsque deux personnes qui se sont plu ont fait ensemble les choses de l'amour puis ne se sont plus vues, il n'y a rien de laid. Quelques attouchements délicats en l'occurrence, accomplis dans l'intimité avec beaucoup de gentillesse, ne sont alors plus du domaine de la pornographie et aucune de ces « pratiques » qu'une « morale » obscure réprouve et que la religion condamne, n'est « répréhensible ».
Mais je dis aussi que l'acte d'amour est une idylle qui a perdu sa virginité, et qui, s'il n'est pas qu'une « passade », n'en demeure pas moins, ou devrait demeurer… une idylle, vierge ou non…
Ce qu'il y a de merveilleux et de souverainement beau dans l'idylle qui conserve sa virginité…(enfin, presque !)… C'est cette tension de l'esprit et du cœur, cette dimension émotionnelle, qui transcende les êtres en activant leur imagination et leur énergie créative, et cela dans une sensation de bien être intense.
Le « passage à l'acte », qui sanctifie en quelque sorte cette tension extrême sur l'autel de la « révélation », me semble alors comparable à l'éclatement d'un ballon auparavant gonflé et surgonflé… Et après l'éclatement il ne demeure qu'un bout de fil détendu, un morceau de latex fripé et déchiré… Et peut-être également un certain nombre d'interrogations.
D'où l'absolue nécessité de l'idylle précédant l'acte d'amour… Ou de l'idylle seule.

Une idylle, parfois, c'est une piqûre d'héroïne dans la veine à vif sans les effets secondaires dévastateurs.
Pour conclure, je dirais des choses de l'amour qu'elles seraient plus crédibles et plus émouvantes, plus instructives aussi, sous toutes les formes et pratiques possibles, dans tous les rêves parfois bizarres des humains ; si elles étaient montrées drapées dans un voile de lin délicat, feu et or, ou bleu iris ou vert amande peut importe, par la littérature, la poésie, le théâtre et le cinéma.
Il faut donc pour les choses de l'amour, les meilleurs orfèvres du monde.

LES GENS QUI REUSSISSENT

J'admire et je loue les gens qui réalisent dans leur vie des choses que pour ma part, j'aurais sans doute rêvé d'entreprendre, et cela dans tous les domaines : science, technologie, littérature, arts, recherche, découvertes…
J'admire les gens qui n'hésitent pas à prendre des risques, à investir toute leur énergie, leur imagination et leur talent dans un projet qui leur tient à cœur en dépit des difficultés rencontrées tant sur le plan relationnel que pratique.
Oui, c'est vrai, toute ma vie durant, j'ai rêvé de l'une de ces réalisations qui eût pu changer ma destinée, et il m'est souvent arrivé d'envier les gens qui réussissaient et menaient à bien leur projet, au point de me dire qu'ils avaient eu de la chance et même de contester leur succès par des propos imbéciles.
La nature humaine n'est pas faite que de grandeur d'âme, d'esprit, de cœur et de raison. Elle est aussi complexe, irrationnelle et sujette à bien des travers que nos contemporains d'ailleurs, au sein même de notre propre famille, ne manquent pas de relever. Gérer ses contradictions est une entreprise bien aléatoire…
Il n'en demeure pas moins qu'aujourd'hui je me réjouis très sincèrement des plus belles réalisations de mes semblables en quelque domaine que ce soit.
Ce que je n'ai donc pu faire, ils l'ont fait, au moins, eux !
A quoi bon invoquer des études non entreprises, un certain enracinement dans des habitudes ou un mode d'existence en particulier, des rencontres déterminantes qui n'ont pas eu lieu, une absence de références ou un environnement social ou familial dans lequel on ne se sent pas vraiment soutenu ?
Les gens qui ont réussi n'ont-ils pas été, eux-mêmes, confrontés à tout ce qui les immobilisait et restreignait leur champ d'action, parfois dans des conditions si précaires ou si mauvaises que le rêve, même, semblait exclu ?
C'est la raison pour laquelle, dans ce qui est aujourd'hui le paysage de mon existence avec sa ligne d'horizon, je mesure à sa juste et vraie valeur, l'expérience, le courage, le savoir faire et toute la vie même, de certains de mes semblables qui, dans le domaine des sciences, des technologies, de la recherche, de la littérature et des arts, mais également dans toute entreprise ou réalisation d'ordre pratique, n'ont cessé de se perfectionner et d'aller toujours plus de l'avant.
Oublions un instant les « valeurs du Système » qui sont celles du profit, de la compétition, de la rentabilité, de l'argent roi, du clientélisme de réseau et de l'attachement à des modes.
Je pense que les gens qui réussissent, s'ils sont comme tout un chacun plus ou moins dépendants ou affiliés « par la force des choses », au Système, ils ont tout de même en eux « quelque chose de Tennessee », comme dans la chanson de Johnny Halliday. Et je

considère que c'est bien là ce « quelque chose » bien à eux, d'une incomparable authenticité, qui est le vrai moteur de leur réussite… Dans un Système qui, somme toute, n'est qu'une toile de fond.
Je poursuis toutefois ma réflexion en précisant qu'à mon sens, les gens qui « n'ont pas réussi » n'en sont pas moins dignes et admirables dans ce qu'ils entreprennent le plus modestement du monde. La vie n'est-elle pas faite en vérité, pour la plupart d'entre nous, de ces « petits riens » que l'Histoire ne retient pas, ni la rumeur publique d'ailleurs, mais dont la force émotionnelle, l'impact dans la vie quotidienne et la relation qui s'établit par eux et autour d'eux ; en font tout simplement des choses aussi importantes qu'un grand succès ou une grande découverte.
Quant à ceux qui ont réussi, disons, d'une manière « un peu louche », ou pour être plus précis, en se comportant vis-à-vis des humains et des êtres vivants tels des prédateurs, ils ne sont sans doute pas si nombreux que l'on le croit, quoique certains d'entre eux, en « cartels » regroupés, forment des alliances scélérates afin de dominer le monde. Mais je crois cependant que les livres d'histoire, de littérature, et ce qu'il y a de plus noble dans l'expression culturelle, ne feront jamais de ces personnages là, « ces légendes vivantes traversant les siècles et enchantant des générations d'humains ».

LE FESTIVAL DE GEOGRAPHIE A SAINT DIE DES VOSGES

Le 16ème festival international de géographie s'est tenu à Saint Dié des Vosges du 29 septembre au 2 octobre 2005. L'Italie était cette année le pays invité, avec ses stands, ses expositions et son village aménagé devant la Tour de la Liberté.

Le thème centralisateur de toutes les conférences, tables rondes, expositions, documentaires et films, ainsi que celui du salon du livre et même si l'on peut dire, du salon de la gastronomie occupant l'Espace François Mitterrand, fut cette année 2005 :
« LE MONDE EN RESEAUX. LIEUX VISIBLES, LIENS INVISIBLES »

La première observation que je fais, de ce festival, c'est que les gens du pays Vosgien et des contrées environnantes, et même des gens venus de toutes les régions de France, d'Europe ou d'ailleurs, des gens du « grand public », donc, ont été fort nombreux : plusieurs dizaines de milliers répartis durant les quatre jours entre les salons du livre et de la gastronomie d'une part ; et les débats, conférences et spectacles d'autre part.
A mon avis, les salons du livre et de la gastronomie drainent toujours un assez large public. En l'occurrence, ils ont invité les gens à découvrir ce festival dans la plupart de ses activités d'autant plus que l'organisation, l'accueil et la facilité d'accès aux documents, brochures et bulletins d'information bien présents sur les divers sites, ont contribué à l'intéressement du public. Et de surcroît, tout était gratuit. Aucun droit d'entrée, accès libre aux films, documentaires, spectacles et conférences.

Voici, de toutes les conférences et tables rondes, celles qui ont eu le plus de succès et pour lesquelles d'ailleurs la ville de Saint Dié avait réservé les salles les plus vastes, à l'Espace Georges Sadoul, au grand salon de l'Hôtel de ville, au musée Pierre Noël et à l'amphithéâtre de l'IUT :

--« Liens trop visibles et lieux méconnus : les activités de l'informel, leurs réseaux et leur ancrage urbain ». Par Jean Fabien Stek, géographe, université de Paris X.
… A partir d'un exemple précis : le croisement de deux pistes au Mali, avec le

développement d'une activité économique naissant par des rencontres entre populations au « carrefour géographique », l'établissement d'un marché, les échanges, les voies de communication nouvelles, les liens se renforçant, et, à partir de ce foisonnement d'activités de plus en plus complexes et élaborées, la constitution de réseaux structurés et organisés.

--« On vous observe, on vous suit à la trace : les filets de l'information géographique, mythes et réalités ». Avec Dominique Wolton, directeur de recherche au CNRS, et Sylvain Allemand, journaliste (entre autres).
… Les satellites d'observation, usage civil et militaire. Les limites de la technologie. Les images et leurs interprétations diverses, et comment les médias se servent des images. Quelques fantasmes et idées reçues…

--« La fracture numérique : la marginalisation par les nouveaux réseaux est-elle fatale ? ». Par Gabriel Dupuy, géographe à l'université de Paris I, Dominique Wolton, grand témoin du festival.
… 15% seulement de la population mondiale aujourd'hui, utilise Internet. Disparités entre les régions, les quartiers, les catégories sociales… Mais « maillage » du territoire en espaces publics : médiathèques, ateliers de formation. Information, transmission, apprentissage inter générationnel créant des liens de communication.

--« Les réseaux des firmes transnationales : les délocalisations sont-elles fatales ? » Par François Bost, géographe à l'université de Paris X, Michel Delapierre, économiste CNRS, Philippe Jean Lecas, de l'union Française des industries de l'habillement…
… Emergence d'un ensemble de technologies qui bouleverse l'ordre économique ainsi que les notions d'espace, de territoire, de marchés, d'échanges et de consommation… Face à la rapidité de l'évolution des technologies apparaissent des comportements d'acteurs et de décideurs, des concentrations d'entreprises à l'échelle planétaire, qui se révèlent préjudiciables à une part de plus en plus importante des populations du monde.
Quelqu'un dans la salle a d'ailleurs fait observer que le stade des délocalisations est déjà révolu puisque se développe tout un système de sous-traitances par des sociétés implantées dans des « pays émergents » fabriquant à moindre coût et sur place les produits vendus par les grandes marques Européennes ou Nord Américaines.
Il faut tout de même savoir qu'en Chine, pays « très émergent » et intéressant à plus d'un titre, en dépit d'une élévation croissante du niveau de vie de beaucoup de gens, le revenu moyen par habitant demeure largement inférieur à celui d'un Européen. Mais aussi que les gens prennent conscience de leur situation et expriment des revendications, vont bientôt former des syndicats, s'organiser et lutter contre des inégalités que jusqu'alors ils considéraient fatales. Un pays d'un milliard et demi d'habitants évoluant ainsi aussi rapidement risque fort à court terme, sinon de changer la face du monde, du moins de modifier les rapports de force entre les privilégiés et les décideurs, et l'ensemble d'une population jusque là docile et malléable. Dans la perspective du dynamisme, de l'intelligence et de la capacité à s'investir, mais aussi de l'évolution culturelle et scientifique de ce peuple, il faut y voir là, pour le devenir du monde et de l'humanité en général, une espérance réelle pour un monde « mieux équilibré », plus ouvert, plus communiquant et plus orienté vers des « savoirs » partagés. Bien sûr, ils n'ont pas comme nous, « les droits de l'homme » ni la même culture, et l'on peut à juste titre, s'inquiéter de leur évolution. Mais

que représentent, dans une réalité aussi implacable, aujourd'hui, ces « droits de l'homme » que d'une part on vénère, et que d'autre part on bafoue ?

--« Comment les réseaux d'idées et d'influences forment-ils le monde ? » par Jean Robert Pitte, géographe, président de l'université Paris sorbonne.
… Des liens s'établissent entre des gens de diverses sensibilités, origines et cultures, parfois séparés géographiquement par de grandes distances, autour d'objectifs idéologiques, d'une représentation du monde, de pratiques communes et d'implications définies autour de symboles, de règles et à partir d'un fait historique déterminant, plus ou moins relié à un mouvement religieux ou social. Ou encore, à la suite d'une découverte scientifique ou d'une connaissance nouvelle du monde et de l'univers. D'autre part, certains évènements ou évolutions de l'activité humaine, ayant des répercussions dans la vie des gens, remettant en cause les équilibres naturels, l'avenir de la planète, par les réflexions et les actions qu'ils suscitent, créent des liens de communication entre des gens qui vivent dans un même espace géographique et sont en relation, par Internet ou la téléphonie mobile, avec d'autres personnes confrontées aux mêmes phénomènes.
Ces liens se structurent et se ramifient, se renforcent et se prolongent, formant ainsi des réseaux, exactement comme une toile aux fils entremêlés qui envahirait peu à peu un espace de plus en plus grand. Certains de ces réseaux deviennent internationaux et leurs membres les plus influents s'infiltrent, bénéficiant de reconnaissance et de crédit, dans un corps social et économique déjà hiérarchisé et organisé qu'ils transforment et refondent.
A noter que des solidarités nouvelles et puissantes naissent de l'implantation de quelques uns de ces réseaux et que leur influence dans le monde, alors, du fait de ces solidarités, devient prépondérante, et même parfois, fédératrice.
Si jadis, les réseaux étaient le plus souvent occultes, combattus par le pouvoir en place, frondeurs et conspirateurs ; ils tendent aujourd'hui à s'étendre au grand jour, à se faire reconnaître et participent même à la vie sociale, politique, économique et culturelle. En somme, ils ont quitté l'ombre pour se mouvoir désormais dans la lumière. Mais il faut y voir là autant de raisons d'espérer un monde « meilleur » que de s'inquiéter d'un monde très inégalement partagé entre la domination des uns et la soumission des autres, les richesses et le savoir accaparés par une minorité privilégiée d'une part ; la pauvreté et l'obscurantisme du plus grand nombre des habitants de la planète, d'autre part.

Outre les conférences et tables rondes, il y avait aussi, disséminés dans toute la ville, des « cafés géographiques ». Je n'en dresserai pas ici la liste ni les lieux, mais voici quelques thèmes développés, entre autres, dans ces cafés :
« Le développement durable : une utopie durable »
« Nouveaux citoyens, futurs citoyens ? »
« Quelle place du prof dans les nouveaux environnements numériques de travail ? »
« Le FIG hors les murs, le FIG dans les cafés »
« Les transports en montagne : le bout du tunnel ? »
« La géographie. Je t'aime ! Moi non plus ? »
« L'Iran contemporain : voyage au pays des Mollahs »
« Les quartiers chauds sont-ils forcément enclavés ? »
« Comment le tourisme met le monde en réseaux ? »
Il y eut en tout, de 175 à 180 conférences et cafés géographiques répartis durant ces

quatre jours. D'où la sélection drastique qui malheureusement s'imposait, même pour une personne présente au festival de 9heures du matin jusqu'à 23 heures et ne se nourrissant que de sandwiches.

A noter la cérémonie d'ouverture, de 18 à 20 heures, le jeudi 29 septembre à l'Espace Georges Sadoul, d'une très grande tenue, d'un « haut niveau relationnel », d'une très grande simplicité quoi qu'avec un peu de « solennité conviviale » mais c'était tout à fait normal, et surtout beaucoup d'humour. Il est vrai que le présentateur, dans un habillement Vénitien du temps de la splendeur de la cité des Doges, nous a fait un fameux numéro avec force billevesées et anecdotes amusantes.

Il en fut de même pour la cérémonie de clôture, le dimanche 2 octobre.

Enfin j'évoquerai rapidement quelques uns des documentaires et films auxquels j'ai assisté, toujours en devant opérer une sélection car il y avait bien une trentaine de représentations au moins, réparties sur les quatre jours :

-La bataille des graines, mis à disposition par France 3 Lorraine Champagne Ardenne, où furent évoqués les biotechnologies, les OGM, les conflits, le marché…

-L'agriculture en Europe – Italie : les jardins de l'an 2000. Penser l'intégration – Terre en limite, mis à disposition par le Centre Régional de Documentation Pédagogique de Nancy.

-La vie en otage, mis à disposition par l'institut de recherche pour le développement, où il était question des enlèvements nombreux et quotidiens, par la Guérilla et les Mafias locales en Colombie : enfants, adultes, députés, gens de toutes conditions disparaissent, sont emprisonnés ; foyers brisés, rançons, exécutions, réseaux s'organisant pour retrouver les disparus ou parvenir à communiquer avec eux…

-Nioro du Sahel, une ville sous tension, mis à disposition par l'institut de recherche pour le développement… L'installation de l'électricité et les problèmes quasi insolubles posés : au départ, de riches commerçants utilisent des groupes électrogènes, puis l'ensemble de la population aspire à l'arrivée de l'électricité dans tous les quartiers, mais des difficultés techniques liées aux guerres d'influence et aux inégalités sociales font échouer des projets ou retardent leur mise en place.

Et oui ! Il faut tout de même savoir qu'en 2005, de nombreuses régions de la planète, principalement en Afrique, n'ont pas l'électricité ! Et donc, sans électricité, pas de « nouvelles technologies » ni de développement économique ou industriel.

-Cinéma Art et Essai :

Caterina va en ville, de Paolo Virzi : une jeune fille, poussée par son père un peu marginal, se fait des amies parmi les familles influentes de sa classe, alors qu'elle débarque tout juste d'un village de campagne…

Les clowns, comédie dramatique de Federico Fellini avec Tino Scotti, Ricardo Billi, Fanfulla… Un voyage à la recherche des anciens clowns et de leur mémoire (très émouvant)

Gens de Rome, comédie dramatique de Ettore Scola, avec Giorgio Colangeli, Antonello Fassari, Fabio Ferrari… Ce film rend hommage à Rome dans une profusion d'images, de personnages, de quartiers, d'histoires, de situations drôles ou tragiques, et de dialogues émouvants.

En conclusion je dirai que je note, en particulier par ce festival et le succès qu'il a eu, mais aussi par d'autres manifestations culturelles ou artistiques auxquelles j'ai assisté cette année, un « frémissement » dans le comportement de certains de nos concitoyens, chose encore inimaginable il y a quelques années… De plus en plus de gens sont demandeurs d'informations, deviennent curieux de l'état du monde, s'interrogent et réfléchissent. Les

débats ont été animés, mais conviviaux. Les intervenants ont bien argumenté, posé des questions pertinentes et cela sans aucune violence ou dérive… Certes, il reste encore beaucoup de chemin à parcourir afin de vivre ensemble dans un monde mieux équilibré avec richesses et savoirs partagés, mais il est encourageant d'observer que sur tous ces fils tissés millimètre après millimètre, d'une toile à l'autre, un « courant » commence à passer.

Entre la géographie du monde et la géographie des êtres, une symbiose est possible : nous le savons, nous humains, bien que nous l'ayons oublié et que nous nous débattions encore dans la loi de la jungle.

Je termine par cette question : des « éléments isolés », n'appartenant à aucun réseau, pourraient-ils former un nouveau « tissu », d'une structure inconnue, mais qui « prendrait » comme du levain ?

UN TAG SUR UN BANC

Lu sur un banc public, à Granges sur Vologne, Vosges, en face du café des ouvriers, cette phrase taguée au feutre noir :

« Si un baiser pouvait guérir, je passerais ma vie à t'embrasser afin que tu ne sois jamais malade ».

D'après une autre phrase de la même écriture sur un autre banc, signée, celle là, il semblerait que l'auteur soit une « Mimi ». Une petite Mimi de Granges sur Vologne. Ça c'est un tag ! ça c'est de la littérature ! Merci à toutes les « Mimi » du monde pour autant de capacité d'amour !

Et osons avoir ce rêve : que dès aujourd'hui plus personne ne soit jamais malade, ni dans son ventre, ni dans sa tête ni nulle part ailleurs. Juste quelques petits signaux d'alarme qui nous invitent à « faire quelque chose » avant que ne vienne le mal.

Ah ! la beauté de l'âme humaine… Parfois !

LES CHOSES DE L'ENNEMOUR

Arrêtons le grand hôtel du merdier avec toutes ses maffias petites et grandes qui tiennent le haut du pavé ou les micro labyrinthes interstistiques d'en dessous du pavé et leurs réseaux et leurs liens visibles ou invisibles…

Fracture sociale, fracture numérique, fracture de tout… Conciliabules, cons dans la bulle, vents et marées, débats et colloques, petits fours et pneus qui brûlent, conférences, sommets, révolutionnaires de tout poil et navires poubelles, guerres du coton, du pétrole et de toutes céréales…

Contre toutes les supercheries, les contrefaçons, la malnutrition et toutes les fractures, arrêtons le grand hôtel du merdier avec hypocrisies, condescendances et idées lumineuses à tous les étages y compris la cave…

Dans tous les « festivaux », qu'ils soient géographiques, intello artistiques, gastronomiques ou autres, nous ne sommes ni au G8 ni à Cancun, et, comme ce que font parfois les humains, c'est convivial, instructif, colloquant, bien habillé et fou de visages typés. Assurément, l'on y est crédible, l'on y « forumme », l'on y est sincère et passionné.

Mais pourrait-on par exemple, envisager un festival de théâtre de rue, un Musicalarue ou un sommet de l'écologie à Nioro du Sahel ou au beau milieu des lopins de terre puant la merde d'une banlieue de Pékin ou de Shangaï ?

Grand Hôtel du Merdier ! Allez vous faire foutre… Parfois, j'ai envie de vous claquer la porte au nez, gentils, méchants ou indifférents !

Il ne restera rien de Téterre, pas même le souvenir, dans les neurones du cosmos. Des centaines de millions d'années durant, Téterre, elle a fait sans l'humain ! C'était peut-être la loi de la jungle, mais ça puait pas : ça sentait, tout naturellement. Et les réseaux, les liens, étaient de phéromones, d'odeurs, d'essences, d'échanges…
Allez vous faire foutre ! Baisez dans votre ennemour et bouffez votre merde jusqu'à ce que sous les dentelles, le papier de soie et les fafiots qui crissent entre vos doigts, vous creviez tous sans laisser d'autre trace que les virgules blanches de vos rêves souillés sur les vitres de vos laboratoires en ruines. Et même cette trace là disparaîtra avec les ruines et les carcasses de bagnoles.
Pour une fois, je vais faire semblant de croire en Dieu : il ne presse pas entre ses doigts le petit caillou, il n'utilise pas le pouvoir du « Dragorek »… Il vous laisse à votre destin. Après tout, c'est sa manière à lui de vous aimer… Ne vous a-t-il pas donné le libre arbitre ?

Excusez moi… Mais lorsque j'ai écrit ces lignes, un dimanche matin vers 6heures, je n'avais pas passé une nuit plus mauvaise qu'une autre. Mon état d'esprit ne cesse de balancer entre le noir et le bleu… Pour autant que ces couleurs puissent représenter un état d'esprit !

A PROPOS DES CHOSES DE L'AMOUR…

L'acte d'amour avec tout ce qui le précède, l'accompagne puis le suit, n'est-il pas un moment unique entre deux êtres ?
Et même si on accomplit des milliers de fois l'acte d'amour durant sa vie, avec la même personne, chaque fois n'est-elle pas l'unique ?
Peut-on retrouver la même atmosphère, le même environnement, le même regard, les mêmes expressions ?
Ainsi naît le fantasme : la copie conforme de ce qui fut et qui nous a tant plu, et dont nous rêvons la réapparition, même en des copies différentes.
Il n'y a jamais de copie conforme. Un regard tel qu'il fut, un habillement, une situation, le pli d'un vêtement, un arrangement de coiffure et tout ce qui émanait, de ce moment particulier qui précédait la fusion de deux êtres en un embrassement profond, ne sera jamais identique. L'être que l'on embrasse du même baiser et qui se revêt de ce qui nous a plu de lui en un moment qui nous a ému, n'est pas cet être que nous prétendons aimer : il est une représentation de ce que l'on désire étreindre.
Ce qui sera, ne le sera pas de nouveau. La situation qui se présentera, le regard qui viendra, le rapprochement qui se fera, tout cela sera unique, fût-ce au même endroit, dans le même décor et avec les mêmes arrangements…
Toute représentation de ce que l'on désire étreindre, toute copie de ce qui fut n'est qu'illusion au moment de sa remise en scène ou de sa réapparition.
Rien n'est peut-être aussi beau en amour, que la fusion spontanée de deux êtres qui ne se sont pas déclaré comment ils se désiraient et ne se sont pas, non plus, fixés sur ce qu'ils donneraient à l'autre.

ELLE, ELLE, ELLE…

Elle, mais ce n'est pas elle… Elle, c'était hier. Un hier de plusieurs années déjà…

Elle, c'est une autre elle. Et encore une autre…
Elle n'a plus donné signe de vie. Sans doute parce qu'elle n'envisage pas de me dire ce qu'elle pourrait ou devrait me dire…
Je ne saurai donc jamais si ce qu'elle me pourrait dire est bon ou mauvais à mon égard.
Je suis un tordu, c'est vrai ! Et des pages et des pages d'écriture n'y pourront jamais rien.
Du temps où nous correspondions, où nous échangions quelques mots au téléphone ou par « mail », elle me lisait et me commentait. Oui, je le reconnais, elle me faisait rêver. Mais quelle écriture ou quel personnage féminin ne me ferait rêver ?
Pour avoir sans doute trop écrit, et parfois trop dit, à ma façon, de ces visages, et les avoir démesurément surdimensionnés, j'ai méconnu ce qu'ils étaient. Ils étaient eux, tout simplement, et le sont encore…
Les oublier, ne plus penser à eux, je ne le puis… Leur trace me poursuit, et les mots qu'ils m'ont dit ou écrit…
Je ne les reverrai jamais, à moins qu'un jour proche ou lointain, un « e-mail » ne parvienne… Ou quelque lettre. Mais « Sidi el Factor » n'est qu'un pourvoyeur de factures, du bulletin mensuel de « Facet » ou autre « bintzerie » insipide. Certains jours d'ailleurs, je n'ouvre pas ma boîte aux lettres. Et quelques enveloppes dont à leur en tête je présume le contenu, demeurent sur un rebord de meuble plusieurs jours sans être décachetées. J'ose le dire : j'ai un mépris et une indifférence souveraine pour les « Facet », les « César palace » et autres fanfaronnades publicitaires où l'on vous annonce que vous avez gagné cent mille euro…
Par contre les très rares fois où parait une « certaine écriture », mon cœur s'emballe… Ce fut le cas, du temps d'elle…

Etre compris n'est pas là, à mon avis, l'essentiel. C'est du moins ce que je ressens. Une « elle », l'elle que j'évoque dans la 2ème partie de Quel monde possible, m'avait bien un jour dit que j'étais hermétique. Ce jour là, en plus d'être tordu, j'ai aussi découvert que j'étais hermétique. Nous n'en avions pas moins, elle et moi dans nos promenades sur les « hauts » Vosgiens où tintaient les clarines, des conversations de « cénacle »…
Aimer me parait plus essentiel que d'être compris. D'ailleurs, n'est-on pas parfois compris sans être aimé ?
Mon fils Tanguy ne manque jamais de me reprendre ou de me couper assez lestement lorsqu'à son avis et selon ses repères en matière de communication, je suis trop long et trop « détourné » pour expliquer quelque chose. Aussi j'admire les gens qui, en trois mots, une seule phrase, vont à l'essentiel et en disent ainsi plus long qu'une lettre de dix pages ou un discours oiseux.
Parfois je me dis que si le langage articulé n'existait pas, ni l'écriture, il faudrait bien alors utiliser d'autres moyens de communication pour s'exprimer et échanger. L'on se regarderait et se toucherait sans doute davantage… Sites et blogs, alors, n'auraient que des images et l'on perdrait moins de temps en débats, politiques et autres…

RIMBAUD ET KAFKA

Il n'y a que deux écrivains au monde qui m'impressionnent vraiment… Mais vraiment, alors !... En dépit du plaisir, de la reconnaissance, de l'admiration que je peux avoir pour bien d'autres auteurs…
Rimbaud, parce que très jeune encore, il a décidé de ne plus écrire, ne plus produire d'œuvres.

Kafka, parce qu'il a détruit une partie de ses productions, sans doute la part la plus importante.
Un écrivain qui arrête d'écrire ou qui détruit son œuvre, cela m'interpelle… Il m'est arrivé moi-même d'envisager de brûler mes écrits, du moins une certaine partie… Parce que j'en considérais la vanité. L'inutilité, puisque ce que je pensais et écrivais n' a changé ni ma vie ni celle des gens que j'aimais…Ecrire pour écrire, c'est comme pisser pour pisser. La seule différence entre pisser et écrire, c'est que lorsque la vessie est vide on ne repisse pas de suite, alors qu'après avoir écrit, on peut encore écrire tout de suite.
J'ai beau me dire que je m'acharne à pisser de l'écriture comme un marin qui pisse son âme par-dessus bord au milieu de l'océan, loin de toute « terre promise » ; que je sue sang et eau en des marathons cérébraux qui ne mènent nulle part ; que je devrais fermer ma gueule et arrêter de réfléchir ; c'est plus fort que moi : les « illuminations » et le « terrier » me détruisent avant même la pensée de tout détruire. Et en plus je suis hermétique, fragmentaire et brouillon !
Oh ! Que j'envie les bricoleurs, les jardiniers, les musiciens du « bal à la papa », les baiseurs à la petite semaine, les gosses qui font des pâtés dans le sable, les sportifs, les « bien dans leur peau au boulot », les pragmatiques, les amoureux du fil de l'eau, les conteurs pour enfants et les écrivains de terroir !
Fous moi la paix, vie intérieure ! Chère Bon – Diette adorée, à toi je te dis tout, mais tu vas me faire crever !

Les gens qui lisent vraiment beaucoup, ont-ils aussi le désir et surtout le temps d'écrire ? Peut-on écrire abondamment et lire tout autant ? Sachant que lire, se documenter, observer et apprendre est nécessaire pour bien écrire ? Les gens qui lisent beaucoup et écrivent peu, soit parce qu'ils n'éprouvent pas le besoin d'écrire, ne se sentent pas inspirés, ou pensent qu'ils ne sont pas capables de rédiger autre chose que des lettres ou des notes, dans quelle mesure peuvent-ils vraiment comprendre ce besoin qui est celui de toute personne accomplissant tant bien que mal, œuvre d'écriture ?
Le poète, le prosateur, qu'il soit celui qui écrit dans le « courrier des lecteurs », celui qui s'exprime sur un site personnel ou un blog, ou encore celui qui, page après page relate des anecdotes, des souvenirs d'enfance ou des évènements, conte des histoires… Est le plus souvent perçu dans sa famille ou par les personnes qu'il connaît, comme un individu plus ou moins déconnecté de la réalité, dont ne reconnaît pas ce qui l'anime ou le motive. Généralement peu soutenu et encouragé, il doit « s'exister » lui-même contre l'indifférence et parfois la condescendance dont il fait l'objet.
Il est même tout à fait possible que les personnes les plus proches de lui n'aient pratiquement aucune connaissance de ce qu'il écrit et que même ses livres n'aient pas été lus… Et que tout cela soit finalement découvert après sa mort, si toutefois les documents éparpillés, les brouillons et les carnets, retrouvés au hasard d'un « nettoyage de printemps », ne soient « pieusement » enfouis avec d'autres « papiers », au fond de cartons ficelés… qu'un descendant exhumera peut-être si ces cartons n'ont pas pris le chemin de la déchetterie, ou les livres, d'un vide grenier…
Evidemment si notre « écrivain » de la famille devient un « best seller », et qu'une nuée de journalistes s'abat autour de la maison du nouvel auteur enfin reconnu, alors fini les condescendances et les haussements d'épaule… Putain de notoriété : tu es aussi pourrie que le fric ! La notoriété c'est comme le pognon : plus t'en as, et plus t'es aimé en conséquence ! Excusez moi, les copains et les pas copains, mais pour moi, cet amour là c'est

de la merde !
Assurément une destruction délibérée et pleinement consciente, opérée « de son vivant », est sans doute préférable à des années d'oubli dans des cartons ficelés.
Sur Internet, c'est vrai, le « suicide » est beaucoup plus rapide : un coup de clic suffit pour « sauter dans le néant ». Charrier des cartons dans sa bagnole jusqu'à la déchetterie ou brûler des milliers de pages dans le foyer de sa cheminée est un bien long suicide !
De toute manière, on est toujours tout seul dans sa bulle, quoi que l'on puisse ressentir. L'immensité de l'intérieur de la bulle est insignifiante, infiniment petite… Brassens disait bien : « Il n'y a pas d'amour heureux ».
Ceux qui vivent, tout simplement, bouffent, bricolent et copulent avec ou sans amour, sont dans leur bulle comme le poisson dans l'eau. « Il n'y a pas d'amour heureux »… Cet amour là, justement, celui de la chanson de Brassens, est une magnifique illusion dont on passe sa vie à crever… Et c'est dur de crever pendant aussi longtemps.

LES YEUX FOUS

Ce que je n'ai ni écrit ni exprimé mais qui m'a néanmoins traversé, est encore plus immense que tout ce que l'on peut lire de moi...
Tout cela réuni, le dit et le non - dit, n'est qu'une partie d'un « cosmos » inachevé relié à d'autres univers.

Ainsi sommes nous tous, êtres de tous les mondes : nous disparaissons avec l'immensité de tout ce que nous n'avons jamais exprimé.... C'est la raison pour laquelle le regard que je porte sur les êtres de ce monde est un regard grave et recueilli. Et qu'une interrogation me vient telle celle d'un enfant dont les yeux tournés en direction des étoiles rêveraient de toucher d'inaccessibles lèvres de lumière.
Serait-il possible de transcrire ce regard sur une grande feuille de dessin, de réaliser la fresque de tous ces souvenirs que nous n'avons pas?
Si j'ai embelli ou dimensionné avec tant de déraison c'était pour magnifier une beauté, une « essence des êtres » que je pressentais… Parfois aussi pour conjurer cette laideur du monde qui salit les êtres et viole ce qu'il y a de plus originel et de plus authentique en eux.

De mes yeux fous et de tout ce que je n'ai pas dit ou écrit, de tout ce qui m'a traversé, j'ai rêvé de vous immortaliser, êtres de ce monde émiettés dans les paysages, dilués dans le temps et les modes qui s'écoulent... Ainsi puis- je espérer que tout ce qui a été aimé et perdu sera un jour retrouvé.

NOSTALGIE DE CE QUI UN JOUR SERA

Nous avons tous, plus ou moins, la nostalgie de ce que nous avons vécu… Et qui ne reviendra pas. Mais qu'en est-il de la nostalgie d'un avenir que nous pressentons, de ce que nous pourrions vivre et ne verrons peut-être pas ?
La nostalgie de ce qui sera, après la naissance d'une relation, par exemple, et dont, par une étrange prémonition, nous en percevons l'existence puis l'évolution alors même que la durée à venir de notre propre existence est incertaine ?

EH, GARCON, PRENDS LA BARRE !

Il est de ces forteresses que je bombarderais et de ces tours crénelées que je cisaillerais…
Et j'en brûlerais de feu grégeois, de ces rivages inhospitaliers…
J'en criblerais de grenaille, de ces vitraux aux condescendants reflets…
J'en botterais au cul, de ces princes arrogants qui prédatent le pauvre peuple…
J'en torcherais de kilomètres de tags, ces remparts de cités – prisons…
J'en défriserais les frisures – culte, de ces cathédrales élevées à la gloire de l'Argent – Roi…
Et, sans avoir jamais battu d'aucun pavillon, pas même de ce Grand Noir dans les aubes déchirées aux abords des rivages…
Après avoir couru les océans j'irais mouiller dans ces ports que j'aime, ces ports amis, ces ports d'un autre monde ancrés dans les criques des pays de ce monde…
Dans ces ports, j'y « draguerais » à ciel ouvert ces visages de femme, d'enfants et de vieillards et de braves gens, du feu de mon esprit et de mon cœur…
Je les ferais, tous ces enfants là, reines, rois et princes, milliardaires de regards et de sourires…
Je leur passerais ce flambeau qui me vient de je ne sais d'où et que j'ai tenu d'une main tremblante…
Et, lorsque je quitterais le port pour d'autres traversées d'océan, de nuits polaires ou d'ardeurs tropicales…
Le jour de mon dernier voyage et donc, de mon naufrage…
Je leur dirai : « Je ne veux ni larmes ni stèles ».

LE PRIX ALEXANDRIE

Ce n'est point que je sois résolument contre l'existence et l'attribution de prix, qu'ils soient littéraires ou autres…
En d'autres temps, alors que j'étais âgé de 16 ans, au Lycée Victor Duruy de Mont de Marsan en classe de 3ème en 1964, je suis bien monté sur le podium pour y recevoir un prix d'excellence. Il est vrai que les temps ont changé et qu'aujourd'hui il n'y a plus dans les écoles de distribution des prix.
De quelque nature ou de notoriété qu'ils soient, sans doute de nos jours plus encore que jadis, les prix ont essentiellement le pouvoir de faire bien vendre et acheter. Profusion de prix littéraires, de concours, de distinctions, de coupures de presse le plus souvent réduites à un « entrefilet » de trois lignes… Où sont-elles, les vraies références, celles qui, il n'y a pas si longtemps, outre les portes des banques, ouvraient aussi les portes des cœurs et des esprits ?
Sur le podium, en 1964, le jour de la distribution des prix, j'avais surtout devant moi mes copains que j'adorais et je me souviens que les « Autorité(e)s, en grand appareil vestimentaire et paroles de circonstance, ne m'avaient guère impressionné, moi, le garçon sans doute le plus timide dans l'intimité de l'intimité mais le plus hardi dans les cours de récréation, la contestation et la désobéissance aux règles fixées. Et si ma main trembla lorsque me fut remis « Le monde animal en 1001 photos », c'est à la pensée émue que je devais ce prix à la gentillesse et aux coups de coude de mes chers copains qui, toute l'année durant n'ont jamais cessé de me motiver et de m'inspirer, y compris dans des disciplines où je n'excellais point habituellement .

Mais tous ces prix, voyez vous, que je ne conteste pas, dont je reconnais l'existence

sinon la pertinence et le bien fondé, ne représentent pas dans mon esprit quelque chose de vraiment déterminant au point de les courir et d'essayer de les décrocher…
« L'heureux élu », pour un temps sous les feux des projecteurs, n'en demeure pas moins dans l'environnement relationnel qui est le sien, cet être ordinaire traversant les jours de sa vie qu'un prix littéraire ou autre n'habille qu'en apparence. Or nous sommes tous des êtres ordinaires avec, certes, quelque chose d'exceptionnel en nous, un peu comme l'atmosphère et le paysage d'un monde vivant ne ressemblant à aucun autre. En ce sens, chacun est titulaire de son propre prix, qu'il doit d'ailleurs le plus souvent « porter à bout de bras » afin d'en assurer l'existence.
Je comprends parfaitement que dans le sens du monde où nous vivons, et cela même avec les intentions les plus louables, les plus sincères et les plus conformes à un esprit de compétition loyale, c'est-à-dire sans « arrangements » particuliers, vous puissiez envisager l'existence d'un prix Alexandrie.
Mais je me vois mal participer à une « assemblée de décerneurs », voter pour tel ou tel auteur, et encore moins concourir moi-même.
Avoir fait le choix de verser son œuvre dans la bibliothèque d'Alexandrie et l'y rendre consultable, et donc, accessible, me semble déjà plus important que de prendre rang pour un prix, fût-il même celui d'Alexandrie.

Et que vogue le frêle esquif dans l'immensité des flots, et à la grâce d'Alexandrie !

LA LOUISIERE

Ici, dans cette grande demeure de briques rouges à la toiture d'ardoise et aux volets verts, bâtie vers la fin du 19ème siècle, à Ligny Le Ribault en Sologne, sont les jours heureux… Je veux dire ces jours qui, à l'occasion de réunions familiales, de brefs séjours ou de rendez vous de vacances, ont été ces jours différents des autres jours parce qu'ils s'inscrivaient comme entre parenthèses dans un contexte relationnel « hors de l'autre temps vécu », celui des gris lundis de bureau ou de cours d'école…
La maison, achetée en 1927 par les parents de Martine, entourée de ses sept hectares de bois et de prés aujourd'hui en friche, a tout le caractère de ces maisons de Sologne… Autrement dit, un charme et une atmosphère traversés par les couleurs, les essences, les lumières des jours de toutes les saisons.
Si les bois et les prés ne sont plus entretenus, ils en conservent toutefois les traces indélébiles de ce qui fut leur passé. Un passé habité de ces êtres dont je connais à présent l'histoire et sont entrés dans mon imaginaire tels des personnages de légende…

Lors de mon précédent séjour au début du mois de mai 2005 à Ligny le Ribault, il y avait Annette, la sœur de Martine, Jean Luc, le fils d'Annette et Anne Céline une fille très chic, fiancée de Jean Luc.
Ce sont ces situations relationnelles, telles qu'elles s'établissent et sont vécues en un lieu donné, autour d'une table par exemple au moment du déjeuner familial, à l'apparition de l'un des convives et de ce qui émane de lui au tout premier regard, qu'une mémoire précise et sensible retient, avec tout ce qui en constitue le décor ou le cadre environnemental.
Alors les êtres, comme des routes qui se croisent, sont éclairés par une même lumière, signalés par les mêmes panneaux directionnels à la confluence de leurs histoires mais portant cependant des noms de lieu différents selon leur origine et leur destination.
C'est ainsi que naissent les liens et les relations, si durables ou éphémères soient-ils…

Anne Céline, je la revois encore, bien ceinturée dans son petit imperméable blanc, délicate silhouette de grande jeune fille brune au visage typé, débarquant accompagnée de Jean Luc dans la cuisine de la maison, après avoir franchi la porte donnant sur la véranda… Et je me pris, par je ne sais quel virage de pensée, à la comparer à Marie, qui était encore en ce mois de mai la compagne de mon fils Tanguy : Anne Céline était du même silence et de la même présence que Marie, mais d'un point d'interrogation différemment ciselé…
Je dois avouer que son apparition, ainsi que celle de Jean Luc, d'ailleurs, dans l'îlot que nous formions, Martine, Annette, Irène et moi, fut assurément une porte ouverte avec un certain plaisir et que les jours qui suivirent, ont vraiment été des jours heureux… Comme entre parenthèses.

DU MONDE DE L'EDITION ET DE LA DIFFUSION DES ŒUVRES…

J'ouvre ici un débat qui, aujourd'hui, dans la réalité de l'expression écrite et de la diffusion des œuvres littéraires, artistiques ou autres -- je pense aussi au cinéma, au théâtre, à la musique – me semble essentiel.
Mon propos s'articulera, certes, autour de l'expression écrite, des livres et des auteurs, mais d'une manière générale, j'étends le débat à toute forme d'expression artistique.

Imaginons un « Portable », de format livre 14/21, épaisseur 2cm, comportant 2 volets se refermant l'un sur l'autre, comme un livre qu'on ouvre…
Unité centrale incluse dans l'épaisseur de l'un des 2 volets, avec sur le bord des ports USB et prises de connexion réseau (pour utilisation nécessitant un branchement). Batterie à très grande autonomie incluse à l'intérieur de l'autre volet. Système WI FI hyper performant, supposant une accessibilité permanente et en tout lieu (cela marcherait comme une sorte de transistor haute technologie permettant d'être relié n'importe où à son fournisseur d'accès). Autrement dit, quelque chose de bien plus performant que l'ADSL ou le WI FI actuels.
Ouverture de l'ordinateur – livre :
Les surfaces internes des 2 volets sont lisses et inaltérables. Il y a 2 options essentielles :
-La première est celle de la fonction ordinateur portable : à gauche l'écran et à droite clavier et touches de fonction. Les touches sont de petits carrés sur les quels on appuie avec les doigts ou le bout arrondi d'un crayon.
-La deuxième est celle de la fonction livre.
Deux petites touches sur le côté de l'ordinateur permettent de sélectionner l'une ou l'autre des 2 fonctions.
Et voici les particularités de la fonction livre :
Après avoir choisi le livre sur un moteur de recherche (espèce de Google des livres), et fait le nécessaire pour sa mise en place et donc sa lecture possible, on sélectionne l'option livre : Sur les faces internes apparaissent les 2 premières pages du livre. A la fin de la 2ème page, on appuie sur un petit carré « page suivante ». En dessous de l'une des 2 faces internes, il y a une barre de fonctions. De plus, dans l'option livre, l'ordinateur replié présente sur sa face couverture le titre, l'image du livre avec le nom de l'auteur, et sur la face « 4ème de couverture », le résumé.
Dans la barre de fonctions apparaissent les touches : préface, sommaire, dernière mémorisation. Quand on appuie sur « dernière mémo », on retrouve le texte là où l'on

l'avait laissé. Et si l'on décide de consulter d'autres livres, chaque mémorisation précédente peut être rappelée. Si l'on veut arrêter la lecture complètement, il y a une touche « terminé ».
L'auteur est lui-même son propre éditeur. Il formate le texte de son livre et sa page de couverture à l'aide d'une fonction spécifique du moteur de recherche. L'enregistrement est alors automatique, le livre est référencé, déclaré, déposé légalement, prêt à être appelé et lu.

Voilà donc pour l'édition en ligne, telle que je la conçois. Mais rien n'empêche les lecteurs de continuer à acheter des livres vendus en librairie, édités par des éditeurs, ou auto édités et auto fabriqués.
Les auteurs peuvent vendre eux-mêmes leurs œuvres en ligne en adhérant à un système de paiement sécurisé : dans ce cas, l'œuvre n'est disponible qu'après le paiement. Les auteurs peuvent aussi faire le choix d'une diffusion libre et sans paiement pour les œuvres qu'ils souhaitent verser dans le domaine public.

REPONSE DE « VIEUX RENARD », à ce sujet, sur un forum d'Alexandrie :
« Personnellement, je préfère toucher les pages d'un bouquin, sentir leur contact au bout de mes doigts… Tout ça, l'électronique ne l'apportera jamais. L'idée, cependant, ne manque pas d'intérêt, mais on file tout droit vers le pillage littéraire comme c'est déjà le cas pour les films. Y avais-tu pensé ? »

MA REPONSE :
Oui, j'y ai pensé ! C'est pourquoi, hormis les systèmes de protection et de déclaration pour la propriété intellectuelle, qui existent déjà, il reste à concevoir ou à définir des règles, des « barrières », des modes de diffusion qui protègent encore plus les auteurs… Ceci bien sûr en ce qui concerne l'authenticité des œuvres et leur non exploitation à des fins que l'auteur n'a pas choisies…
Toutefois, dans le cadre de l'exploitation commerciale, je reconnais que mon idée est révolutionnaire et difficilement réalisable dans le monde où nous vivons : la plupart des auteurs vendent, d'une manière ou d'une autre, leurs œuvres, souvent par l'intermédiaire d'un éditeur classique ou en ligne. D'autre part, le livre a un prix, un prix de base, déjà, puisqu'il faut du papier et de l'encre pour le fabriquer.
Je proposerai donc deux choix, dans mon idée, en pleine connaissance de cause :
-Soit l'auteur décide de verser ses œuvres ou une partie de ses œuvres, dans le domaine public, c'est-à-dire libre et gratuit, consultable par tous les lecteurs potentiels : dans ce cas il ne perçoit aucun bénéfice. Mais il est protégé, authentifié, déclaré, et personne ne peut exploiter son œuvre sans son consentement.
Dans le cas d'une proposition émanant d'un éditeur ou d'un organisme ou d'une société d'exploitation (cinéma, théâtre ou autre) qui vise à l'adaptation ou à la production d'une œuvre de l'auteur, une telle proposition pourrait alors faire l'objet d'un contrat en bonne et due forme selon, et c'est là la nouveauté : la seule volonté de l'auteur dans les conditions qu'il souhaite pour autant que la volonté de l'auteur soit cependant compatible avec des règles équitables.
Voilà, en gros, ce que je souhaite.
Personnellement, en tant qu'auteur, je fais le choix de diffuser mon œuvre sans contrepartie financière, c'est-à-dire demander d'autre à mes lecteurs que le temps mis à me lire. C'est la raison pour laquelle sur Alexandrie, mes ouvrages seront activés et que leur texte intégral

sera totalement accessible.
Bien sûr, je demeure ouvert à toute forme de proposition et à tout débat en la matière. Ayant clairement défini ce que je veux et ce que je ne veux pas, il est évident que tout ce que l'on me proposerait qui conviendrait à mes vues et à mon esprit, serait, disons, envisageable.
Je conçois très bien que les uns et les autres, dans les différentes parties, puissent y trouver leur compte, mais cela doit à mon avis être l'objet de nouvelles règles.
Quoi qu'il en soit, c'est là un débat que j'ouvre ! Et sur lequel je souhaite que beaucoup d'entre vous s'expriment : aussi faites moi part de votre propre expérience, de votre « ressenti », votre vécu, et comment vous voyez les choses à votre façon selon vos repères, vos aspirations, vos intérêts, fussent-ils très différents ou opposés au miens…
S'il en est parmi vous, qui ont fait un choix similaire au mien, du moins pour quelques unes de leurs œuvres, je serai très heureux de le savoir, de les lire et d'envisager avec eux une action déterminante et organisée. Je pense que la non marchandisation des œuvres de l'esprit et de la culture en général peut très bien coexister avec le Système qui aujourd'hui domine. Même au prix de durs conflits. Dans une telle coexistence, à long terme, disons, quelques décennies, nous verrions bien si la non marchandisation de la culture ne prévaudrait pas finalement sur les intérêts et le pouvoir de l'argent, sur toutes ces courses aux prix, à l'audience, sur tous ces conditionnements aux modes et tendances, à la gloire des uns et l'effacement des autres…

LE VER

Scrutatix était un tout petit ver blanc… Qui se tortillait de régal dans la pulpe de fruits tendres et savoureux… Fruits qu'il choisissait au hasard de ses « explorations »… Ou qui se présentaient à lui, ouverts de lèvres douces, hôtes bienveillants ou curieux de la substance dont il allait enduire leurs fibres… Des fibres qui se laisseraient doucement mordre et embrasser par ses petites dents…

Scrutatix entra un jour dans un gros, un très gros fruit… Dont les habitants blancs, verts, rouges, noirs et roux, autres petits vers comme lui, disaient : « le fruit est pourri ».

Scrutatix dans le gros fruit, jouit et souffrit… Et se demanda en dépit de ce qu'il y souffrit, de quelle nature était la pourriture du fruit…
Il se tortilla, de régal et de douleur ; se lova en des alvéoles qui lui plurent… Il but, il saliva, il se nourrit, il se gonfla car il n'évacuait point, puis il devint chrysalide, et papillon… Lorsqu'il eut en plein ciel, le souvenir du fruit et de sa pulpe, il vit que la « pourriture » ne venait pas des fibres… Mais des excréments et parfois de la semence que les habitants du fruit avaient répandus entre les fibres…
Il est vrai que ce très gros fruit à l'écorce craquelée n'était pas particulièrement tendre ni savoureux… Dans son ensemble.

L'ŒIL

Si je croyais en Dieu comme je crois en chacun d'entre vous qui m'existez et m'émerveillez… Et qui êtes légions… Alors je déclarerais ce Dieu, non responsable du malheur des hommes, puisque je suis intimement persuadé que l'on ne peut vous imputer, à chacun d'entre vous, l'état du monde… Même si ce monde tel qu'il est, nous l'avons fait.
N'est-ce pas plutôt cette part inconnue et immaîtrisée de nous-mêmes qui est responsable

des malheurs du monde, de tant d'accidents relationnels et d'inégalités non naturelles ?
Et si ce Dieu auquel croient tant d'humains n'était pas au fond, un « œil » auquel personne ne croit ? Un « œil » dont le regard ne serait pas encore allé jusqu'au fond des vallons les plus reculés du monde ?

DE QUELLE BAISE ES TU ?

C'était un mec qui baisait pas comme les autres mecs.
Et quand on baise comme les autres mecs, c'est au meilleur qui baise, à celui qui a la plus grosse cote auprès des nanas.
Le mec, lui, celui qui baisait pas comme les autres, il avait pas les nanas « lambda » à sa botte.
Les nanas « lambda », elles, voulaient du « cliquant », avec des portables au ceinturon et des assiettes en carton pleines de salades composées sur les genoux assis sur le canapé avant ou après la baise...
Ou des beaux gosses déhanchés en slip basse taille le verre à la paluche...
Ou de l'artiste branché qui laboure des toiles de lin tendues entre 4 clous à coups de couteau – pinceau...
Ou du « lambdamoiseau » en tenue de plage à 3plombes du mat' sur l'asphalte inondé de lune d'une cité balnéaire un soir de juillet, qui se dandine le cul au rythme d'un cœur de pieuvre orchestral...
Ou de l'universitaire peu ou prou friqué qui refait le monde au « Bordeaux » en face d'un « perroquet » bien tassé et trois cacahuètes sucrées.
Et pour toutes ces nanas « lambda », y'en a, des « pi » et des « mu » ensuqués dans les modes et les contrefaçons, les « embrouillaminis » et les « emberlificotements » ; fans de textos et de SMS et du dernier Harry Potter, du langage « té – té yaka cékoul » ; acrobates de formules éculées, de franglais, d'onomatopées et de syllabes miaulées…
Et ça baise et ça baise…
A qui baisera mieux qu'à la mode et plus haut que le vent.
Voilà ! On n'a jamais autant baisé comme les autres… En baisant différent !
Mais… Pour le mec qui baisait pas comme les autres mecs, y'avait tout de même - et oui qui l'eût cru - des nanas « alpha » et des nanas « oméga » !

IL EST DE CES OISEAUX…

Il est de ces oiseaux dont on regarde passer le vol parce que les dieux en ont peuplé le ciel… Il en est d'autres qui vont à la rencontre des enfants de la Terre et se posent sur les rebords de fenêtres et même parfois, mais plus rarement, dans le creux des mains… Ils ne cessent d'émettre le premier chant, espérant ainsi que la voix des enfants de la Terre suivra. Mais la voix ne vient pas.
Ainsi en est-il de ces oiseaux que les dieux n'ont pas élu : s'ils ne vont pas au devant des voix, sur le rebord des fenêtres, s'ils n'émettent pas et gardent leur chant en eux, il ne sera jamais personne pour lever les yeux sur leur vol ou écouter leur chant.
La relation avec l'autre ne s'établit généralement que par la démarche qui consiste à tenter de joindre cet autre. Et lorsque la relation s'établit, elle ne dure vraiment que le temps de son existence. Chaque renouvellement de la relation demeure très souvent dépendant de la

même démarche à sens unique.
J'ai peu connu en ma vie de ces êtres qui, inlassablement, tentaient de joindre l'autre sans attendre que l'autre fasse le premier pas.
J'ai peu vécu en ma vie de ces relations qui n'aient point été subordonnées à cette même démarche mille fois renouvelée, à sens unique…
Cela tient, je crois, au fait que la plupart des humains sont comme les oiseaux d'une même espèce, d'une même contrée, d'un même habitat, d'un même chant, d'un même vol : ils se regroupent entre eux, forment des communautés ou des clans, et n'ont donc pas besoin de « cet autre venu d'ailleurs ».
Or chacun de nous, en ce qui le singularise, est « cet autre venu d'ailleurs ». Et le clan, c'est-à-dire le « noyau relationnel », occulte en partie cette singularité qui est en nous.
Il n'est donc pas aisé d'extérioriser de la manière la mieux appropriée, ce qui nous singularise. Mais il n'y a pas d'autre choix que de prendre le risque de le porter en avant, puisqu'il n'est que très rarement découvert.
Les oiseaux dont on regarde passer le vol parce que les dieux en ont peuplé le ciel, n'ont en fait, jamais été « bénis » des dieux : les dieux les ont « hissé » dans le ciel pour l'éclat dont ils pouvaient jouir auprès des enfants de la Terre. On ne perçoit presque jamais le chant de l'oiseau dans ses nuances les plus subtiles. Il semble que l'essentiel soit que le chant plaise au plus grand nombre. Les dieux ne cessent de peupler le ciel d'oiseaux dont le vol n'a pas besoin d'être cherché pour être vu.

Dans une relation qui demeure dépendante d'un courant à sens unique, il arrive un moment durant la traversée de la vie, où s'installe une lassitude, où vient une interrogation sur le sens de la relation… Alors l'approche de l'autre, à force d'être répétée, cesse de contenir cette part de rêve, d'aspiration et d'imagination qui la chargeait de sens et de force…
L'on peut bien passer sa vie à toujours faire le premier pas, ou à extérioriser ce qui nous singularise, l'on ne reçoit que rarement en retour cette reconnaissance dont nous avons besoin, tout simplement, pour exister… Cela est tragiquement vrai en particulier dans les relations qui nous sont les plus essentielles : celles de l'environnement familial. Etre tenu par exemple, pour la « 5ème roue de la charrette » par un gendre, une belle fille, le compagnon de sa fille ou la compagne de son fils, n'est pas une situation « confortable » relationnellement parlant. Il en est de même pour un garçon ou une fille mal reconnu par la famille dans laquelle il entre et qui, de surcroît, est un « étranger » dans sa propre famille.
Ce sentiment de « ne pas compter », d'être perçu comme un « meuble faisant partie du décor », et parfois l'expression d'une contestation systématique intervenant à tout propos… Tout cela finit par retenir le moindre élan vers cet autre dont on aurait tant souhaité être aimé, effacer toute espérance, contribuer à la formation d'un « glacis »…
Toute extériorisation, alors, du plus vrai de soi-même, devient un grand saut dans le vide… Comme un « saut à l'élastique du pont de Luc Saint Sauveur sans élastique »…
Est-ce un « mal en soi », d'attacher une certaine importance à ce que l'autre perçoit ? Et de chercher à le savoir ?

Avez-vous jamais rêvé, dans votre vie, de faire le grand saut à l'élastique, depuis le parapet du plus haut pont du monde ?... Avec l'élastique, bien sûr ! Et quelles personnes auriez vous aimé avoir auprès de vous, le jour du grand saut ?
Auriez vous souhaité sauter jusqu'au fond de la vallée, un jour de printemps, d'été,

d'automne ou d'hiver ?

Patriotisme, identité nationale et immigration

Le débat actuel, sur ces thèmes de patriotisme, d'identité nationale et d'immigration durant la campagne pour l'élection du président de la république, me « chauffe un peu les oreilles »…

Le patriotisme et l'identité nationale sont des notions qui me semblent un peu dépassées, dans un contexte de mondialisation sociale et culturelle. Je m'interroge sur le regard que les peuples d'Europe et du monde portent sur la manière dont nous cherchons, nous les Français, à promouvoir notre culture, notre identité, notre position dans le rang des différents pays de la planète…

D'autre part, notre pays est-il réellement menacé d'invasion, d'occupation étrangère, de destructions massives, et avons-nous besoin de « sauver la mère patrie » en face d'un danger imminent ? Si tel devait être le cas, je pense que notre pays ne serait pas le seul menacé et qu'il faudrait en quelque sorte « élargir » ou reformuler cette notion de « patriotisme »…

N'oublions pas que des milliards de gens sur notre planète, non seulement ne parlent pas Français mais sans doute ne le parleront jamais de leur vie. Et que dans ces milliards de gens, il en est un certain nombre qui font dans leur vie de très belles et de très grandes choses, vivent et communiquent fort bien entre eux, sans avoir aucunement besoin de ce que nous pouvons leur apporter.

Nos dizaines de millions de livres, nos milliers d'écrivains, le nombre vertigineux de blogs et de sites en langue Française sur le Web, ne sont que du « pipi de chat », dans cet incommensurable univers intellectuel, culturel, relationnel, qui est celui de la Terre entière !

L'immigration est une réalité historique. Depuis des temps immémoriaux, en fait depuis l'apparition des premières civilisations et sociétés, des flots humains allant de quelques groupes à des populations entières, se sont déplacés d'une région à l'autre, d'un pays vers un autre pays, ou même entre des continents en traversant mers et océans… Et cela par nécessité, pour assurer leur existence, survivre parfois…

Ce ne sont ni les murs, ni les clôtures, ne les « barrages filtrants », ni les lois, ni les dispositions prises dans les différents pays qui vont empêcher ou réduire les flux migratoires : il s'agit bien là d'un mouvement naturel et perpétuel, entièrement dépendant de conditions géographiques, environnementales, sociales et économiques telles que des changements climatiques, des catastrophes naturelles, la disparition ou la raréfaction de ressources du sol, les guerres, les épidémies, les famines, la misère et la pauvreté.

L'Histoire tout entière sur toute la Terre est faite de ces mélanges de peuples d'origines diverses ; de peuples qui, durant des siècles ou des millénaires parfois, sont demeurés éloignés les uns des autres avant de se rencontrer, puis se sont trouvés devant la nécessité de cohabiter ensemble. Il y eut toutes sortes de conflits, des acclimatations difficiles, de graves crises sociales, assez souvent … Mais c'est ainsi que les générations d'humains traversent l'Histoire et que poussent les peuples sur la Terre, comme tout ce qui vit, plantes et animaux.

Les gens qui se déplacent et s'installent en autre lieu, les peuples qui migrent, qui fuient, qui transitent… C'est comme les nuages qui se font et se défont dans le ciel, c'est comme le vent, le soleil, la pluie, le froid, le chaud, l'été, l'hiver, le flux et le reflux des marées, la

nuit, le jour… C'est ainsi que l'on vit, que d'autres que nous vivrons demain…

Habillement de femme… Et écriture

Entre la manière dont une femme s'habille et la manière dont un écrivain « tourne un livre », je sens qu'il peut exister une ressemblance… Ou une analogie.
Il est de ces élégances, de ces mises et de ces arrangements qui « vitrifient » de bien être et vous arrachent un cri, un râle, un rêve fou d'étreinte attendue et inespérée…
Il est, comme ces ravissantes silhouettes, de ces écritures en lesquelles l'on se jetterait d'un seul coup, d'un seul cri, d'un seul jet, de tout son visage et de tout son être…
Entre un habillement de femme et une écriture de poète ou de romancier, il y a bien là une « possibilité orgasmique » d'essence souveraine… Et sans effet dévastateur puisque c'est le rêve à l'état pur qui, par la magie de la rencontre d'une femme bien parée, d'une amitié littéraire féminine sans équivoque, ou la lecture d'un livre bien écrit ; étreint et révèle, tout en éveillant l'imaginaire.

PERIODE 2005 et 2006

LA BIBLIOTHEQUE OCEANE

C'était une bibliothèque pas comme les autres.
La bibliothèque océane.
La dernière bibliothèque avant l'Amérique.
La bibliothèque de Molis les Bains.
Tino et Girlie étaient les bibliothécaires.
Des bibliothécaires pas comme les autres.
Rien n'était « comme les autres », d'ailleurs, dans cette bibliothèque.
Ni les livres ni les amis des livres ni Clepsie la jolie barmaid – secrétaire…
Car il y avait un bar, un « caf'conc » dans cette bibliothèque océane.
Un bar et un écritoire.
Un écritoire pour les visiteurs inspirés.
A la bibliothèque de Molis les Bains si tu « rates ta vie intérieure » et que tu cherches à savoir s'il existe d'autres bibliothèques où l'on peut réussir sa vie intérieure, alors rends toi sur la plage et jette ta pensée au-delà de l'horizon, imagine les seules bibliothèques possibles après la dernière bibliothèque avant l'Amérique…
Ces bibliothèques ne peuvent être que des escadrilles de bouteilles à la mer, de bouteilles contenant un message.
Une telle escadrille de bouteilles contenant des messages, peut-elle vraiment exister ?
Peut-être… Si d'un bateau en plein océan, un passager à l'âme messagère jette des bouteilles en assez grand nombre... Des bouteilles contenant des lettres écrites à la main par exemple.
Mais les flots dispersent l'escadrille et de l'escadrille ne reste que l'image de l'escadrille dans de l'imaginaire.
Et même l'idée du passager sur le bateau, jetant les bouteilles dans l'océan, n'habite que dans une bulle d'imaginaire.
En général une bouteille à la mer contenant un message n'atteint jamais un destinataire…
Sauf dans des histoires émouvantes et drôles de bouteilles à la mer.
Plus à l'ouest que la bibliothèque océane de Molis les Bains il n'y a donc pas de « bibliothèque escadrille » aux rayons flots de bouteilles messagères…
Mais cela fait du bien d'imaginer une « bibliothèque escadrille » même si l'on ne réussit pas sa vie intérieure…

Sur l'écritoire de la bibliothèque océane de Molis les Bains trônait un Livre d'Or.
Et sur un Livre d'Or on peut écrire des petites bouteilles, signer les bouteilles…
Des buveurs de bouteilles qui n'ont pas vraiment soif boiront le contenu de ces petites bouteilles.
Et rien de ce qui avait été rêvé par celui ou celle qui a écrit la petite bouteille, ne se passera dans le ventre du buveur.
Mais c'était empli d'espérance d'écrire une petite bouteille dans le Livre d'Or de Tino et de Girlie.
Clepsie derrière le bar décapsulait les bouteilles à boire, Tino rangeait les livres sur les rayons et tous les jours changeait les livres de place selon un programme établi en fonction de l'arrivée de nouveaux livres... Des livres qui avaient plu et replu…

Girlie racontait en quelques mots l'histoire de l'auteur du livre du jour et expliquait pourquoi l'auteur avait écrit ce livre.
L'on s'asseyait autour de Girlie et de Tino et, entre plusieurs amis ou visiteurs de la bibliothèque océane l'on faisait une lecture à haute voix de quelques pages du livre.

Cette bibliothèque « pas comme les autres » était devenue le « quartier général » de la petite Mimi, une fille un peu simplette du village voisin, Saint Justin les Mésanges.
Ce soir d'hiver où Mimi vint pour la première fois à Molis les Bains juchée sur son vieux vélo sans autre éclairage qu'un ruban phosphorescent acheté au « Lézard Lumineux » à la dernière fête du village, Mimi se rendit à la bibliothèque océane où l'on devait lire des contes…
Lorsque la petite Mimi prit place dans le hall d'accueil où l'on avait disposé des chaises de jardin, Girlie retraçait en quelques phrases le parcours difficile de l'auteur des contes. Et l'on eût cru, à l'écouter ainsi, Girlie, qu'elle était entrée dans la vie même de l'auteur.
La petite Mimi fut très émue, avisa l'écritoire avec son livre d'or ouvert... Et ce crayon qui invitait à parler en dessinant des mots…
Mimi dessinait les mots plus qu'elle ne les écrivait. Et lorsque le dernier conte fut lu, Mimi se dirigea vers l'écritoire.
Mimi avait imaginé une histoire de fourmis géantes très intelligentes qui s'étaient perdues le long de la plage et qui venaient d'un pays lointain dans le ciel… Les fourmis géantes étaient entrées dans la bibliothèque océane et avaient regardé les livres sans dire bonjour à Girlie et à Tino ni aux visiteurs de la bibliothèque.
Puis les fourmis s'étaient assises sur les chaises de jardin, émettant de petits chuintements bizarres, croisant leurs pattes comme d'élégantes jeunes femmes.
Alors Mimi dessina dans le livre d'or une dizaine de fourmis géantes, puis la tête de Girlie : une boule ressemblant à un globe terrestre avec deux mers bleues ovales, une grande montagne au milieu et une fracture de l'écorce terrestre en bas de la montagne. Tout autour de la boule Mimi fit un ciel roux tout bouclé de nuages de feu.
Pour Tino, Mimi eut moins d'imagination : elle fit un grand lézard vert debout sur une pile de livres. Et elle signa Mimi.
Ce qui plut tant à Mimi ce soir d'hiver où pour la première fois elle vint à la bibliothèque océane, fut cette atmosphère de convivialité et d'accueil. Les gens qui venaient là semblaient se connaître. Aussi Mimi n'avait-elle pas hésité à exprimer ce qu'elle venait de ressentir en particulier durant la lecture du conte du Chien Jaune, un chien qui suivait des personnes seules sur le quai d'un port et dont le poil jaunissait à chaque appel de corne.
Mimi disait que l'appel jaunissait d'une lumière pâle le silence sombre tombé dans la vie de la personne et que le chien s'habillait aussitôt de jaune et suivait la personne…
En réalité dans le conte, le chien jaunissait parce que l'appel de la corne évoquait pour lui ce naufrage dans lequel son maître, un homme seul passant son temps à peindre des ports et des bateaux sous un ciel jaune et qui vivait en ermite sur un vieux rafiot de pêcheur, avait disparu.
Un jour l'homme était parti avec le bateau sans son compagnon à quatre pattes afin de se rendre dans une crique connue de lui seul, dissimulée par une muraille de rochers et dont l'entrée n'était qu'une anfractuosité en forme de long insecte, située à l'extrémité de la muraille.
L'homme qui avait déjà exploré la crique, avait trouvé au fond une pierre ronde et lisse, brûlante au toucher, émettant une lumière pâle par intermittence : bleue durant quelques

secondes puis jaune en un temps deux fois plus long… Très curieusement durant le temps de l'illumination, l'esprit de l'homme s'était ouvert et par le regard qui lui était venu, avait aperçu des paysages, un ciel, des animaux, de petits personnages, d'étranges habitations, des routes, des villes et toutes sortes de constructions lui paraissant totalement étrangères.
C'est durant le trajet du retour vers le port, alors que le bateau n'était pas encore très éloigné de la crique, qu'il y eut une voie d'eau et qu'en moins d'une minute le bateau sombra comme pris dans un tourbillon… L'homme disparut dans les flots et l'on ne retrouva jamais ni son corps ni le bateau…
Lorsque l'esprit de l'homme s'était ouvert, le chien demeuré sur le quai, attendant le retour de son maître, avait perçu nettement le son d'une corne de brume. Le maître n'étant pas revenu, le chien s'était éloigné, trottinant le long du quai, s'arrêtant parfois, la truffe tendue et ses flancs battant comme la toile d'une voile sous le vent. Mais la truffe sans l'odeur du maître et les flancs battant sans la cadence des pas du maître, devinrent un silence sombre de chien errant…
Et le même silence sombre, tombé sur l'un de ces passants le long du quai à chaque appel de corne, jaunissait comme s'il venait d'être traversé de lumière pâle. Le chien devenait jaune et suivait le passant…

Les amis de la bibliothèque océane, Girlie et Tino, les visiteurs venus ce soir là furent impressionnés par la réflexion de la petite Mimi.
Et la petite Mimi revint à la bibliothèque océane, le lendemain puis les jours suivants. Elle y passa désormais une grande partie de ses journées, y projeta sa vie intérieure, ses rêves, ses espérances ; s'imagina actrice, comédienne, marionnettiste, troubadour, conteuse d'histoires... Tout cela dans le sillage de Girlie et de Tino en compagnie de ses si chers amis de la bibliothèque océane. Mais elle ne savait rien Mimi, de ses amis, pas même leur nom…
A la bibliothèque océane l'on se rencontrait au hasard de soirées organisées. Les gens qui venaient là n'étaient pas forcément les mêmes personnes déjà aperçues…
En fait les discussions, les contacts n'étaient que des instants vécus sans lendemain… Comme des chemins ou des routes qui se croisent à l'orée d'une forêt ou en bordure de paysages, les gens se croisaient ici, dans ce hall de bibliothèque mais ne poursuivaient pas ensemble leur route.
L'on sentait bien que la petite Mimi était un peu simplette en dépit de l'immensité de ses rêves et de la beauté de ses émotions. Un jour elle proposa une soirée de présentation de ses dessins, offrit gâteaux et boissons… Il ne vint que trois visiteurs. Tino et Girlie avaient complètement oublié la date de la soirée, ne s'étaient même pas dérangés de leur salon en arrière de la bibliothèque où ils semblaient absorbés dans des consultations de revues… Il est vrai qu'ils préparaient leur prochain grand voyage : en Amérique selon des « branchés » de la bibliothèque. Tino et Girlie devaient rencontrer un très grand auteur de romans d'aventures qui les introduirait dans le monde des Créateurs et des artistes en vogue…
Clepsie, la secrétaire – barmaid, servit d'hôtesse pour une si petite réunion à laquelle furent conviés quelques visiteurs de passage qui ne regardèrent même pas les dessins de Mimi mais engloutirent les gâteaux…

Mimi revint alors moins souvent à la bibliothèque océane et ne dessina plus dans le Livre d'Or.
Mimi écrivit une lettre à Girlie et à Tino, une lettre émouvante, simple et drôle qui n'eut jamais de réponse…
Mais dans un petit journal illustré, de fabrication artisanale, intitulé « Crayon Libre » et qui

était distribué tous les mois dans le pays de Saint Justin les Mésanges il y avait à chaque numéro, un dessin de Mimi.
« Crayon Libre » déposé à la bibliothèque océane au milieu de toutes les revues de nouveaux livres, était parfois feuilleté distraitement mais l'on ne se souvenait pas vraiment de Mimi qui, depuis bientôt deux ans ne venait plus du tout à la bibliothèque océane…

Et c'est vrai que la petite Mimi « faisait un peu simplette » ! Juchée sur son vieux vélo de mémé, avec son ruban lumineux sous la selle, on l'aurait presque imaginée chargée de peaux de lapin devant le guidon… Ou de chiffons et de papiers.
Mais elle n'accrochait sur son porte bagage que des cartons à dessin.

LES LAPINS

Une fée tapa de sa baguette ma caisse de carnets et tous mes écrits de toute ma vie se muèrent en lapins…
Par chance je me trouvais à ce moment là dans ma maison des Vosges et, vu l'étendue des champs et des prés tout autour, les quelques… vingt mille lapins gambadèrent à perte de vue…
Il y en avait des blancs, des noirs, des pelés, des tondus, des albinos, des bleus, des roses, des courts, des longs, des fuselés, des barriqués…
Il y en avait qui criaient comme si leur dernière heure venait, pris par la peau du cou ou du dos ; d'autres qui copulaient, tressautant à perdre haleine ; d'autres encore qui creusaient des terriers sous les pommes de terre du jardin ; certains même fumaient comme des pétards mouillés ou pétaient comme des noisettes vertes écrasées entre les dents…
Il y en avait partout ! Dans la maison sous les lits, sous les meubles, sur les marches de l'escalier de la cave, au grenier, et même jusque dans la poubelle. Trois se dandinaient sur la Télé, un autre crottait sur l'ordinateur, et des centaines galopaient par toute la maison, et des milliers, des milliers, grouillaient comme de grosses sauterelles par les prés les champs au milieu des herbes folles et des orties.
Le moindre petit message, la lettre la plus ordinaire, le brouillon le plus illisible ou le plus inachevé… tout ce qui avait été écrit était devenu lapin !
Je ne fus pas désespéré cependant…
Avec mes lapins, plutôt qu'avec mes écrits, j'étais devenu un bon reproducteur et l'on m'inscrivit dans le Grand Livre des Origines, avec cette mention : « Grand Géant des Yugcibiandres ».

UNE COMETE ARGENTEE

Toujours d'actualité en dépit de la chute des jours et de la montée des nuits, la rencontre d'Arbois traverse l'été 2006 comme une comète argentée dans un ciel qui ne finit pas…
Aussi les nuits Bayonnaises, les nuits Dacquoises, les nuits de fêtes Landaises, les costumes des Matadores, et tous ces « festiveaux » d'été avec leurs estanquets et leurs brocantes-mechoui, tout cela me passe au dessus de la tête, je n'en perçois pas même les flonflons, je n'en hume pas les relents, en vérité je m'en « tamponne »… Et je me prépare en cette seconde quinzaine d'Août, à rejoindre bientôt ces Vosges où je ne suis pas né, ces Vosges pays de ma femme, ces Vosges pluvieuses où flambent de petits feux dans les cheminées en

septembre, où sifflent les petits poêles dans les maisons quand viennent les premières gelées…
Et cette bonne ville de Bruyères… sans doute truffée de bons bourgeois à coquets livrets de caisse d'épargne, mais qui néanmoins me disent bonjour et me reconnaissent dans la rue.
Soit dit en passant, à Tartas dans les Landes, c'est pas écrit « guy sembic » au dessus de mes sourcils… et encore moins « yugcib »…
Jamais je ne me suis senti aussi éloigné des festivités Landaises qu'après ces jours d'Arbois et leur souvenir si vivant !
Aux saisons passées je croyais en toute innocence, comme l'idiot du village tout heureux de « faire le pitre » sur la place publique, que les confettis jetés en nuages au milieu des visages ne se décoloraient pas !
Mais les confettis se volatilisent dans l'air de la fête au moment même où ils sont lancés…
A Arbois, les confettis devenaient des ballons aux jolies couleurs et s'envolaient.
Autour de l'orchestre Jack Star à Saint Girons Plage ou à Contis, ils sont aussi prolifiques que les fesses et les ventres se tortillant, s'ils ne se volatilisent pas tout de suite !

16 DEGRES A MIDI

Fini les grandes chaleurs ! A celles et ceux d'entre vous qui sont ou vont aller en vacances, je conseille « un coin de ciel bleu » et « quelques ardeurs » à rechercher dans leur cœur…
Même dans le Sud de la France il fait seize degrés à midi !
En ces jours venteux, gris, froids et ponctués d'averses, et où je vois passer dans les rues de nos cités balnéaires de jolies dames et demoiselles en petits imperméables « chic et classe », j'ai l'âme vagabonde et je « travaille dur » du crayon…
Oh, qu'il est malaisé… et déraisonnable, de « galoper » derrière plusieurs lapins à la fois, de n'en arrêter aucun !
Aussi dans mon 28ème carnet (celui là est un petit de cent pages) dois-je multiplier les signes de renvoi pour m'y retrouver dans les suites, et les lapins se croisent, se rattrapent et courent comme des lézards…
Et « Cassiopée » reste allumé toute la journée… Un petit coup de portail des auteurs, un chouia d'alexandrie, une visite sur passion des mots, une bise à Masques de Venise sur Nota Bene, un salut à Rotko sur Grain de Sel… et quelques mails par ci par là !
Ah, ces chers amis du Web littéraire ! (15 Août 2006)

A L'ECOLE DU BONHEUR

A l'école de Passion des Mots, les récrés sont nombreuses, les jeux intelligents et sensibles, les filles hyper sympa, les maîtres ne donnent jamais de coups de règle sur les doigts, il y a de la musique, des spectacles de marionnettes, on y lit des poèmes et des contes, l'on y sert du gâteau à tous les desserts, Uniforme l'ingénieur informatique est géniale et donne de bons conseils, on y retrouve des copains venus d'autres écoles, il y a du biftek avec des frites à presque chaque repas de midi… Et les nouveaux ne sont jamais laissés sur le carreau !
Bienvenue à Passion des Mots, mon cher ami « Becdanlo » !

APRES LA REVOLTE DES PLOUQUES

La Cheftaine, réélue de justesse d'ailleurs, ne l'oublions pas… Et son parti des Bontins encore tout puissant, tenta de récupérer à son compte le mouvement de l'été qui suivit les « Scènes Plurielles et Atypiques », insufflé par les Plouques, à Marmagne.
Mais le mouvement, vers la fin de l'été, devint incontrôlable.
Les Grands Ténors du Parti des Bontins y perdirent leur « branchelingue », se dispersant en conjectures, ébauches de projets et élaboration de programmes.
Les Plouques, inorganisés certes, formaient entre eux des réseaux enchevêtrés qui ne se ralliaient plus comme jadis du temps des modes, des magazines People et de la Téléréalité, aux Branchelus, aux Bontins ou aux Queues Bleues.
Et, parce que le mouvement de l'été contestataire des Plouques devenait incontrôlable, la Cheftaine fit une dernière tentative : elle instaura une Taxe sur les Réseaux, dont le montant dépendait du rayonnement du réseau.
Ainsi les « petits réseaux », très nombreux et fédérant des sensibilités aussi marginales que diverses, durent pour s'acquitter de la Taxe sur les Réseaux (TSR), demander à leurs adhérents une cotisation annuelle relativement élevée, de l'ordre de cent euro.
Par contre, les « plus grands réseaux », moins nombreux mais fédérant des sensibilités d'un ordre plus commun, purent s'acquitter d'une TSR de base, et par conséquent, demandèrent à leurs adhérents une cotisation annuelle assez modeste, de l'ordre de 10 à 20 euro.
Mais les réseaux se défirent, ou périclitèrent par dispersions massives de leurs adhérents ou par l'absence de nouvelles inscriptions.
D'autres réseaux se formèrent, qui ne purent être contrôlés.
Et vint une nouvelle génération de « hackers » parmi les Plouques…
Contrairement aux premiers « hackers », qui étaient pour la plupart d'entre eux des perturbateurs et des salisseurs ; les nouveaux « hackers » formés aux techniques informatiques et aux subtilités de plus en plus complexes du Web, répandirent dans tout le pays, le « Web catacombique », catalyseur de mouvements et de sensibilités culturelles, artistiques… ou de vie pratique, sans aucun « péage » et d'une liberté d'accès sans limites…
C'est donc sur ce « Web catacombique », véritable réseau parallèle et totalement incontrôlé, que les Plouques s'exprimèrent, communiquèrent entre eux, constituèrent des « bourses » d'échanges, créèrent de nouveaux « marchés informels »… Et le « Web catacombique » se développa au détriment du Web des réseaux formels ; les Grands Marchés Mondialistes et leurs castes de financiers propriétaires gestionnaires actionnaires furent peu à peu « court-circuités » et essayèrent de se recycler en organisant un « Web Anti Catacombique » mais les Plouques s'étaient « hackérisés » en si grand nombre, que le « Web Anti Catacombique » ne put prospérer durablement.
C'est ainsi que les Plouques prirent le pouvoir, se le partagèrent et se le transmirent entre eux… Tant que subsista le « Web catacombique »…

Le remplaçant

Cela se passe dans une classe de collège, en 2077, à Bobignolles-le-trou-de-bale, en Franconie du Nord…
Séverin Platoniko, le professeur de Français est malade. Il n'est pas remplacé car son absence n'est que d'une semaine… Une très petite semaine avec deux jours de fête et un

jour de grève.
Ségolin Hurtiquaire, le professeur de mathématiques, a été réquisitionné pour effectuer le remplacement de Séverin Platoniko, en plus de ses cours. Mais Ségolin n'a jamais enseigné que des mathématiques… Il était nul en Français dans sa jeunesse.
C'est une classe de troisième.
Ségolin pose sa première question à toute la classe : « De quoi votre professeur vous a-t-il parlé hier ? »
« De Voltaire », répondit Isabelle, la fille la mieux notée de la classe.
« Ah, Voltaire ? Mais qui c'est celui là ? Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ? » s'exclama Ségolin…

Festivaux

Un festival, des festivaux…
Un festival, des festiveaux…
Il y a aussi des veaux festifs…
Ah, le veau, le petit de la vache !
On dit encore « ce sont des veaux »…
A propos des gens…
Et le veau d'or ?
Et une troupe de veaux dans l'arène…
Un ruban de fleurettes entre les cornelettes ?
Un festival, des festivaux…
Pardon ! Un festival, des festivals…
Allez ! A dada et en fête !
Au menu tête de veau sauce festive…

Pour information à propos de mon livre Grand Hôtel du Merdier…

Pour acheter ce torchon de 190 pages format de poche, totalement inculturel et d'un surréalisme hasardeux, rendez vous à http://www.lulu.com/content/695023 si le cœur vous en dit…
Il vous en coûtera dans les 9 Euro…
A mon avis, rien que l'image de la couverture les vaut, les 9 Euro.
Bon nombre de « bimbeloteries » de plage ou de boutiques à touristes sont vendues autour de 10 Euro tout l'été… et même toute l'année après tout !
Soit dit en passant, pour rigoler, je balancerais bien ce Grand Hôtel du Merdier sur la tête de Ségolène Royal dans un défilé de mode en dépit du fait que j'ai, je l'avoue, un « petit faible » pour Ségolène Royal…
Dans la « Sarkomania » cependant, un tel livre me vaudrait peut-être un an de taule, et je vois en outre Doc Gynéco, le rappeur invité récemment à « On est pas couché », m'incendiant en beauté avec une certaine condescendance… Mais bon, Doc Gynéco est dans le paysage, et que son succès dure !
Grand Hôtel du Merdier est peut-être un horrible torchon surréaliste, une diatribe incendiaire truffée de néologismes barbares même s'il y en a qui disent que je fais pousser des roses sur un tas de fumier… Il n'en demeure pas moins que je pardonne aux gens et aux

organismes auxquels dans le temps j'ai écrit et qui ne m'ont jamais répondu.
Je n'aime pas le monde dans lequel je vis, tout cela on le sent bien dans ce Grand Hôtel du Merdier, mais j'ai toujours été sensible, parfois très ému et émerveillé, par ce « meilleur de soi même » existant en chacun de nous.
Il y a une chose qui me révolte c'est quand je vois des gens qui en ont bavé, qui sont partis de rien avec une valise en carton, qui se disent au départ avoir été les victimes d'un système injuste et hypocrite…et qui, lorsqu'ils ont réussi, gagné de l'argent, obtenu la faveur des Médias, etc ; se sont montrés vengeurs, arrogants, méprisants, amers…
Je pense qu'à un certain niveau de réflexion, de pensée, de travail, d'investissement personnel, avec le regard que l'on finit par porter en soi sur le monde et les gens, l'on ne peut que se sentir de plus en plus responsable dans la relation que l'on établit avec ses semblables.

Pourquoi ce sens là, du monde ?

Je comprends pourquoi le sens du monde est ce qu'il est, ce qu'il a toujours été dans le mouvement giratoire de tous ses rouages…
Il est comme le sens de l'Humain, je veux dire par là, comme le sens dans lequel fonctionne l'Humain…
Et aussi pour l'essentiel de tout ce qui détermine l'existence, la survie et l'évolution de chaque créature, comme le sens de la vie même.
Tout le sens de la révolte que j'ai en moi depuis mon enfance, tourne autour de cette question :
« Un sens différent pourrait-il être possible » ?
Il y a en effet, entre le sens du monde et le sens de l'Humain, une très grande similitude.
Et, entre le sens du monde et le sens de toute autre vie qu'humaine, la même similitude mais articulée et régie selon des règles naturelles et sans doute universelles…
Mais l'Humain fait bien plus le sens du monde que ne le fait toute autre créature…
Et cela m'interpelle.
Je me dis que l'Humain, par le sens du monde qu'il fait ou tente de modifier, mais uniquement selon le sens dont il fonctionne, va peut-être contre le sens naturel du monde…
En somme, ma question prend un tout autre sens :
« Un sens différent pourrait-il être possible… ***dans le sens naturel du monde*** ? »
L'être révolté ne peut, à mon sens, se désolidariser de l'ensemble des autres êtres du monde, pas plus qu'il ne peut, par quelque pouvoir que ce soit, faire que les êtres de ce monde changent selon la vision ou même le regard qui lui vient…
Je crois que l'être révolté est une forme embryonnaire d'être différent… S'il n'est pas cette forme embryonnaire, il n'est qu'un révolté dans le sens du monde…
Toute forme embryonnaire d'existence a un destin, un destin qui commence par la maturité qu'elle acquiert, et donc la faculté qu'elle aura de se reproduire. C'est ainsi qu'elle participera à l'évolution du sens…

Le monde du Net, le monde de l'édition classique…

…Sont deux mondes vraiment différents l'un de l'autre.
Et à l'heure actuelle, l'on peut se poser la question de savoir si, entre ces deux mondes, il

pourrait exister comme un « trou dans le grillage entre les deux territoires »…
Le monde de l'édition classique obéit à des lois qui sont celles que nous connaissons. On peut récuser ces lois, penser que le « Système » est injuste ou aléatoire mais c'est ainsi : c'est ce monde là, que l'on le veuille ou non.
Le monde du Net n'a pas vraiment de lois : il est lui aussi, aléatoire… Mais il est le monde où l'on n'a pas à compter sur un intermédiaire (en l'occurrence un éditeur) pour être publié. Sur le Net, on SE publie, sans demander aucune autorisation, sans se préoccuper de savoir si l'on va obtenir la faveur d'un comité de lecture, sans se soucier d'une sélection possible…
Sans doute dans l'avenir, il n'en sera pas toujours de même : un jour viendra où les mêmes règles régissant le monde de l'édition classique, prévaudront aussi.
Viendront des verrous, des arbitrages, des sélections, des exclusions, des censures plus draconiennes que les actuelles chartes de bienséance, un ménage, un grand ménage se fera… Cela ne voudra pas dire pour autant que le ménage sera juste, équitable ou pertinent…
En somme, le monde du Net est encore aujourd'hui un monde d'aventure, un monde de pionniers, une sorte de « passage du Cap Horn » par des milliers de navigateurs de tous bords en une courte période d'accalmie de convergence Antarctique…
Et de l'autre côté, il y a le Pacifique… Et les évolutions climatiques.
Les milliers de navigateurs ne savent pas les terres qui s'y trouvent, dans cet immense Pacifique : ils n'ont que l'espoir d'être quelque part des rois, des meneurs ou des héros…
Il y aura beaucoup d'errances…

Etre laïque ou être athée…

Quelle est la différence entre être laïque et être athée ? J'avoue ne jamais encore m'être posé la question et cela mérite d'être analysé ou précisé : sans doute doit-il y avoir une différence…
Est-ce que être laïque, c'est n'être d'aucune religion et bien séparer ce qui relève du religieux d'une part ; et de la vie civile et citoyenne d'autre part ?
Est-ce conciliable d'être laïque et athée ?
Est-ce que être athée ou prétendre l'être, peut dans un certain sens, être considéré comme un dogme ou comme une idéologie ?
Si tel était le cas, je me sentirais beaucoup plus laïque qu'athée… Pour autant qu'être laïque serait aussi être indépendant par rapport aux idéologies dans la mesure où les idéologies ne s'ingèrent pas autoritairement dans la vie civile et citoyenne ?

Dans un fil de discussion sur alexandrie, au sujet du Prix Blogauteurs Plon…

Ainsi donc la maison PLON s'intéresserait aux auteurs produisant leurs œuvres sur le Web ?
A mon avis le problème auquel sont confrontées les maisons d'édition dans l'éventualité d'une prise en compte des productions en ligne ; est bien celui de la recherche d'œuvres susceptibles d'intéresser un public, et cela par la consultation d'un nombre toujours plus important de sites et de blogs… Ce qui représente un investissement non négligeable, sans rentabilité immédiate, soit un travail d'exploration effectué par des gens engagés à cette fin…

Je verrais bien d'un très bon œil si j'ose dire, quelques personnalités, journalistes ou

critiques littéraires, s'intéressant au site d'alexandrie par exemple, et rédigeant un article sur les ouvrages publiés sur ce site, dans des journaux ou magazines tels que Le Monde, Le Magazine Littéraire, Lire… ou même pourquoi pas, des revues hebdomadaires « Grand Public » : après tout les gens ne sont pas si indifférents, si insensibles ou si « anesthésiés » que l'on le croit ou nous le fait croire…

La parole, l'écriture

La parole est brute, l'écriture est signe…
Ce qui manque à la parole, c'est de se faire écriture…
Mais l'écriture d'aujourd'hui, telle que l'on la lit parce qu'elle s'est répandue dans la parole, n'a plus le signe…
Il faut que l'écriture retrouve le signe, pour qu'elle puisse tout dire…
Et que la parole l'imite, et perde sa brutalité.

Autoportrait en huit ans et une page

Deux mille Huns : « C'est l'invasion des mots hirsutes et armés dans les colonnes des Courriers de la Presse »…
Deux mille d'eux : « C'est Tayguète et Eridan héros des Guignols Gris »…
Deux mille crois : « Tu vas y arriver »…
Deux mille quête : « Tu catapultes les casquettes mais point ne viennent les piécettes »…
Deux mille seins : « Y'a de la féminité dans l'air et ton âme s'en régale »…
Deux mille suce : « C'est si bon que tu te pâmes et te mouilles »…
Deux mille sèches : « Même avec la trame de la moquette tu te fais des joints »…
Deux mille cuites : « Peut-être… Si tu gagnes le yoyo »…
Deux mil' pour finir : « Le cosmonaute dans sa chrysalide »…
[Autoportrait, par Hememene, le pourfendeur sosie mauvais génie de Yugcib]

Ecrire…

Ecrire est peut-être plus fort… Que l'acte d'amour. Et pourtant, pourtant… Comme il est fort, l'acte d'amour !
Ecrire n'implique-t-il pas que l'on soit amoureux de la langue de son pays, la langue que l'on parle, en l'occurrence le Français pour un citoyen du monde de langue Française ?
Et quand on est amoureux, ne devient-on pas fort dans les fleurs que l'on offre ?
Ne se fait-on pas, aussi, un atelier doté des meilleurs outils ?
Et ne se hasarde-t-on pas à quelque alchimie secrète dont le destin est de s'extravertir ; à quelque pirouette d'écolier parce qu'on est amoureux fou de la maîtresse, et cela au risque qu'il n'y ait ce sourire ou ce regard, en réponse, dont on a tant rêvé ?
Ecrire c'est « forcer le passage »… En faisant en sorte que le « passage » s'ouvre de lui-même…

Note au sujet de mon billet « Ecrire »…

Après réflexion je m'excuse presque auprès de mes lecteurs (et lectrices) d'avoir présenté dans mon billet « Ecrire », une vision aussi personnelle de « l'acte d'écrire »…

…Bien que certain(e)s d'entre vous je n'en doute point, me rejoignent dans ce que j'exprime ainsi.

J'ai parfaitement conscience de la diversité avec laquelle l'on peut s'exprimer sur « l'acte d'écrire ». Mon propos n'engage que moi.

Chacun, chacune d'entre vous tous, est un être unique, ne pouvant à mon sens être reconnu et aimé si possible, que tel qu'il est lui ou elle en particulier.

Et non pas comme l'être que l'on imaginerait ou décrypterait en fonction de repères, d'émotions ou de valeurs personnelles…

Que les « atomes » soient « crochus » ou non, ne confondons jamais l'amour avec « l'ennemour ».

« Tu me plais/je te plais », c'est peut-être seulement de « l'ennemour ». Et c'est vrai que « l'ennemour » ressemble bien souvent à s'y méprendre, à l'amour.

L'amour est peut-être plus un regard qu'une inclination du cœur… Ou même de l'esprit. Quoi qu'il y ait, effectivement, du cœur et de l'esprit, dans l'amour…

Cette « alchimie secrète », qui serait d'une autre école que celle dont on sort avec les diplômes requis, et par laquelle la personne qui écrit, produirait ou tenterait de produire une œuvre ; n'a peut-être pas pour destin, de s'extravertir… Et s'il y a « pirouette d'écolier », c'est peut-être aussi dans un cahier que la maîtresse ne voit jamais.

Et en ce sens, il n'y aurait « nul passage à forcer »…

Il m'est arrivé en des lieux de recueillement ou de souvenir, de parcourir des pages de « livre d'or »… J'y ai lu des mots très simples mais d'une grande beauté. Sans nom et sans signature. Et, parce que ces écrits là ne « postulent » jamais, l'on est sûr de leur sincérité…

La chèvre et le chou…

…Ou histoire sans fin…

Le problème entre la chèvre et le chou, c'est que si tu veux du chou à midi pour accompagner tes saucisses, il te faudra attacher ta chèvre afin qu'elle ne broute pas le chou…

Tu me diras : « Oui, mais avec mes saucisses, je peux faire des pâtes »… Et dans ce cas-tu laisses la chèvre brouter le chou.

Ce qui est sûr, c'est que si le chou avait des yeux ; la chèvre et le chou ne passeraient pas trois heures à se regarder dans le blanc de l'œil…

Tu peux aussi, si vraiment tu veux du chou à midi, et ne pas attacher ta chèvre afin qu'elle puisse cavaler à sa guise dans ton jardin (et oui, toi qui est pour la liberté) placer un grillage sur les choux… Mais ta chèvre broutera tes épinards et tes salades.

De toute manière, quand tu auras cueilli le chou, il te faudra replacer tout de suite le grillage sur le plan de choux, ou sur le plan d'épinards ou sur tous les autres plans, selon ce que tu veux, toi, manger à midi ou selon ce que tu conçois que ta chèvre broute (le chou, les épinards, les salades ou rien)… Ou te résoudre à attacher la chèvre si tu veux encore bouffer du chou ou des épinards.(Mais dans ce cas, la chèvre perd sa liberté)…

Au bout du compte viendra un jour où tu auras tout bouffé. Et tu devras alors refaire des plans.

Quant à la chèvre, comme tout être de ce monde, elle mourra… Et si tu es romantique c'est de vieillesse (ou de maladie) qu'elle mourra, parce que jamais tu n'en feras un méchoui.

Tu devras quand même en plus de renouveler tes plans, racheter un jour une chèvre si tu veux

toujours avoir une chèvre.
Bien sûr, si tu es à la fois romantique et pragmatique, tu peux traire la chèvre chaque jour pour en boire le lait ou faire des fromages…
On le voit bien : cette histoire de chèvre et de chou n'a pas de fin…
Et sur le « plancher des vaches », par les temps qui courent ça commence à sentir le roussi…L'on se demande bien si la chèvre, le chou et l'humain pourront encore longtemps, vivre de ce qui vient du « plancher des vaches »…

PAR LE PETIT PORTAIL…

Avant propos

J'ouvre cette rubrique à destination de « quelques visages » réels ou virtuels, connus ou inconnus, qui, par les messages qu'ils m'ont adressé ou par l'accueil qu'ils m'ont fait, entrent dans mon « cénacle »…
Ainsi seront-ils par cette rubrique ces interlocuteurs privilégiés, ces êtres dont je suis fou, qui ont bu à mes rêves et dont je ne puis me passer de la présence réelle ou virtuelle…
Virtuelle ? Elle ne l'est pas vraiment : les mots qui viennent du cœur ne sont jamais virtuels.
Et l'éloignement, par la distance nous séparant ou par les contraintes d'un environnement particulier, n'est pas une fatalité.
Comme dans la très belle chanson de Mouloudji : « Un jour tu verras, on se rencontrera »…

Plutôt que d'écrire une lettre à un seul être aimé, à un être « mythique », ou faire dans le silence et dans la solitude une prière à Dieu, j'ai préféré cette forme d'expression, de prière ou de lettre… C'est en quelque sorte un « petit jardin intime » en plein milieu du Grand Village des Hommes. A l'abri des regards parce qu'il faut l'aller chercher dans l'immensité de tous les jardins de ce Grand Village des Hommes.
Imaginons une simple haie, à la hauteur d'un enfant, et un petit portail qui jamais ne ferme à clef. Entre qui veut. Mais qui y entre, buvant à mes rêves et y revenant si le cœur lui en dit, sera pour moi ce visage dont je serai fou…et qui bien sûr, aura toute ma faveur.

Dans « Quel monde possible », paru aux éditions du manuscrit en avril 2004, je développe quelques sujets d'actualité dans une période située entre septembre 2001 et octobre 2003 ; puis dans la seconde partie du livre, j'ai sélectionné après les avoir arrangés, un certain nombre de notes, de réflexions, de textes ou de petites nouvelles rédigés entre 1997 et 2004.
Annie Quillon, écrivain et correspondante de presse locale à Tartas pour le journal Sud Ouest, a lu mon livre. Son idée est que dans la première partie du livre, je fais « de la philosophie insipide et sans intérêt »…
Dans la mesure où je développe ces sujets d'actualité comme le feraient les clients d'un bar presse tabac par exemple, devant le comptoir en buvant leur café du matin ; je veux bien admettre alors la banalité relative de ces sujets, leur peu de pertinence dans un univers quotidien qui est celui, somme toute, du « commun des mortels »…
Mais tout de même ! Je trouve la réflexion d'Annie Quillon sur cette première partie de mon livre, un peu sévère ! A ce sujet d'ailleurs, j'aurais aimé avoir d'autres avis, connaître d'autres appréciations… Pour voir…
Par contre, Annie Quillon semble avoir un jugement beaucoup plus favorable sur la seconde partie du livre qu'elle dit être plus personnelle, plus intime, plus « travaillée », avec des « portraits bien campés », des évocations émouvantes… A son sens, c'est dans le style et

dans l'écriture de cette seconde partie que je devrais plutôt verser…

Je te convie donc, cher visiteur, à entrer dans mon jardin par le petit portail…
C'est là que je suis, assis sur un banc, avec un carnet et un crayon… et de la vie, des gens, des évènements, des rêves, des paysages, des pensées, des anecdotes, des histoires, du ressenti…dans ma tête. Tout ce que j'aimerais te dire, à toi seul, comme à Dieu, comme à cet être aimé…
Il faut que tu sois pour moi « ces visages que j'aime » Car sans toi je ne suis rien et il n'y a que des murs ou un désert de pierres ou un ciel sans étoiles ou un infini silence incolore…
Si tu n'es pas ce visage que j'espère rencontrer, j'aime encore mieux recevoir de toi en pleine gueule tes foudres, tes coups, tes moqueries, ta défaveur, ta violence, ta haine, ta brutalité, ta vulgarité…et même ton silence et ton indifférence, plutôt que d'avoir tout autour de moi assis mon banc, ces murs absolus !

Il y a bien longtemps, bien avant le Web, les forums, les sites et les blogs…Et encore maintenant, il y a la rue, les cafés, les places de village, les fêtes, les gares, les abris de bus, les salles d'attente, la queue à la caisse du super marché… et tant de lieux où l'on n'est jamais seul.
Pour moi, la solitude tout seul, c'est davantage la solitude que la solitude au milieu des autres.

Voici pour commencer, l'histoire de l'homme enfermé dans une bulle de roche…

BULLE DE ROCHE

C'était une sphère creuse… Une sphère rocheuse. A l'intérieur un homme y était enfermé, qui pouvait s'y tenir debout car sa taille était égale au diamètre intérieur de la sphère, ou couché courbé puisqu'il pouvait s'y étendre dedans.
Curieusement, à l'intérieur de cette bulle de roche, il ne faisait pas noir mais l'on y voyait comme en plein jour. La paroi était rugueuse et d'une épaisseur qui semblait sans limite. En quelque endroit où l'homme posât sa main à plat sur la paroi, il sentait toute la dureté et l'aspérité de la roche : une surface constituée de petits cailloux collés les uns aux autres, déchirant la peau au moindre frottement un peu appuyé.
Plus curieusement encore, en deux points opposés de l'intérieur de la bulle, situés au niveau de la tête de l'homme se tenant debout, il y avait un petit robinet d'eau et un trou de deux centimètres de diamètre.
L'homme s'approcha tout d'abord du petit robinet qu'il ouvrit : un mince filet d'une eau très claire coula. L'homme referma le robinet.
Puis l'homme s'approcha du trou, y colla l'un de ses yeux et regarda : une lumière pâle et diffuse éclairait un « tunnel » ressemblant à l'intérieur d'un boyau ou d'une grosse artère que le faisceau d'une sonde lumineuse aurait parcouru le plus loin possible. Mais le « tunnel » semblait très long et sans issue.
Depuis combien de temps déjà, l'homme se trouvait-il enfermé à l'intérieur de la bulle rocheuse ?
Et comment s'y trouvait-il enfermé ?
L'homme réfléchit, pensa qu'il allait mourir et se dit que le plus tôt possible serait le

mieux : il lui suffisait de ne pas ouvrir le robinet, et donc, de ne pas boire l'eau…
Mais l'instinct de conservation fut plus fort que le désir de mourir au plus vite. Alors l'homme ouvrit le robinet et but l'eau qui coulait.
Comme il n'y avait plus ni de jour ni de nuit, mais seulement l'affaiblissement de son corps par manque de nourriture ; et toujours par le trou éclairé ce « boyau » sans issue ; et encore cette surface dure et rugueuse… Et aussi cette angoisse tantôt croissante et vertigineuse, tantôt diffuse et presque respirable à force de rêve et d'espoir fous… L'homme ne sut quel espace de temps le séparait du moment de son enfermement à celui de sa délivrance.
Et du temps s'écoula, effectivement…
Et de l'eau…
Et des rêves, et de l'espoir…
Et de l'angoisse
Et cette peur viscérale, absolue, vertigineuse…

Enfin, comme si venait un étrange matin de lumière noire et brillante, il y eut ce moment là : celui d'une nuit soudaine, douce comme le printemps d'un pays de soleil, jaillie du petit trou.
Et le trou s'élargit
Un visage parut…
Et le visage dit à l'homme : « Tu n'es plus seul. Je viens boire à tes rêves. Il n'y a plus de bulle de roche. Moi aussi j'ai des rêves et de l'eau ! Et en plus, je ne viens pas seul te voir et te toucher de mes doigts, d'autres visages viennent avec moi… »

JE NE COMPRENDS PAS…

Je ne comprends pas la vie telle qu'elle nous est enseignée, avec le nuisible, le dangereux, le mauvais, le laid, voire l'inutile d'un côté ; et le bon, l'utile, le joli, le sent bon, de l'autre…
Je ne comprends pas la mort telle que la nature humaine nous la fait sentir avec la conscience aigue de sa réalité et de son irrémédiabilité.
Je ne comprends pas la haine.
Je ne comprends pas l'amour mélangé avec le culinaire, les courses et les toilettes.
Je ne comprends pas pourquoi il faut BAC plus 5.
Je ne comprends pas tout ce qui se dit ou s'écrit et qui ne change rien ni dans notre vie ni dans la vie des gens qu'on aime.
Je ne comprends pas la politique, ni pourquoi les races, les religions, la nostalgie, le passé, l'avenir, les grandes idées…
Je ne comprends pas ce que l'on nous fait croire ni ce que l'on ne nous fait pas croire.
Je ne comprends pas les mots qui trompent.
Je ne comprends pas l'argent.
Je ne comprends pas être ou ne pas être.
Je ne comprends pas « je t'aime » à répétition comme quatre bises vives sur les joues à chaque bonjour…
Pour qui ? Pourquoi, comment, « je t'aime » ?
Je ne comprends pas ce ciel et ces rêves à ras de terre sans savoir ou sentir qu'on a des ailes…

Je ne comprends pas de vivre et de mourir, de jouir et de souffrir, d'aimer ou de ne pas aimer, tout cela dans un mouvement de soufflet de forge qui n'en finit pas de s'épuiser après avoir agité braises et cendres…
Je ne comprends pas ce monde.
Je ne comprends pas ce que je vois ni ce que je ne vois pas.
Je ne comprends pas l'enfer d'un « ici bas » ou d'un « au-delà »… Ni le paradis, d'ailleurs.
Je ne comprends pas les femmes voilées et sans droits en terre d'Islam.
Je ne comprends pas pourquoi les élus et les pas élus, les bons et les mauvais, les beaux et les pas beaux…
Je n'ai rien compris !
Pourquoi les cons et les pas cons ?
Pourquoi BAC plus 5 plus je ne sais combien d'années encore ?
Pourquoi le cancer, le sida, l'hôpital, la maison de retraite, les banlieues pourries, le cimetière des toutous en plus de celui des humains, les œuvres d'artistes disparus valant la peau de cent mille fesses, Tchernobyl et la grippe aviaire…
Pourquoi tout ça ?
Pourquoi une belle maison, une belle bagnole, 250 mètres carré de surface habitable pour un tout seul avec piscine en plus ?
Pourquoi un loyer de mille euro alors qu'on gagne moins de mille euro par mois ?
Pourquoi 20 ans pour payer une baraque ?
Je n'ai rien compris !
Je suis fatigué.
Merde à la Thune !
Merde au succès !
Merde à l'inégalité de l'homme et de la femme !
Merde à l'Islam, merde à Jésus-de-Nazar-des-Mecs-qui-puent-bien !
Merde à BAC plus 5 !
Merde au pinard à 100 euro la bouteille !
Merde aux piscines privées plus grosses que des piscines municipales !
Merde à trois semaines en bateau – palace autour de l'Antarctique à 35000 euro !
Merde aux ventres ronds nombril en plein milieu entre maillot ultra court et pantalon moulant taille basse !
Merde à la Télé !
Merde au foot – fric !
Merde à la beauté pas de l'âme !
Et merde aux Ames Vénérées !
Merde à « tu m'emmerdes » !
Merde à « je t'aime » rien que pour te baiser !
Merde aux Gros Culs dont on hume la pète comme on humerait une haleine d'orchidée !
Le 9 juin 2006 j'aurai passé sur Terre autant de jours que mon père.
Je n'ai encore rien pompé à ce merdier Humanusculaire… Où l'on dit pourtant qu'il y a des choses très belles…

Mercredi 3 Mai 2006…

A MA GRANDE SURPRISE…

A ma grande surprise j'ai reçu ces derniers jours un certain nombre de messages qui, par leur contenu, m'invitaient à dépasser les limites d'une simple relation amicale…
En un mot je n'avais qu'un seul mot à dire pour qu'une rencontre se concrétise. Ces messages venaient de meguriai-max.net ; 00-love6.com ; gyakuten6.net ; et deai-style.net entre autres…
L'on m'écrit aussi en Japonais, Arabe et je ne sais quelle autre langue, avec système de traduction automatique !
Cette « messagerie relationnelle » vient en général de sites ou forums de discussion qui se « prévalent » si je puis dire, d'un certain nombre de règles de « bienséance »…d'après ce que j'ai pu constater.
Tout de même ! Ces propos de jeunes femmes, et aussi de quelques mecs, n'étaient pas « piqués des hannetons » ! Certes l'on ne « versait »point dans la pornographie de bas étage ni dans la pédophilie ; l'écriture même était presque « littéraire », l'orthographe peu désastreuse, il y avait même un brin de poésie et de sensibilité… Mais c'était franc et net : au bout de tout cela il y avait bien en perspective une « décrasse absolue » entre deux êtres fous de s'être plu, d'avoir échangé quelques messages privés et de s'être vu !
Dans un certain sens, je dirais que les « nouvelles technologies » de communication du 21ème siècle offrent parfois aux esseulés, aux rêveurs de relations « approfondies » et aux aventuriers de tous les fantasmes, un immense champ de possibilités de rencontres et échanges… Encore faut-il y mettre un minimum de « décence intellectuelle », d'authenticité, d'imagination, d'émotion et de « style »…
Ah ! Ces choses de l'amour ! Avec de l'habillement, un peu de délicatesse et d'âme, l'on s'y jetterait tout droit dedans, le cœur en croix avec la bénédiction de son esprit !
Mais comment donc ces jeunes femmes, ou ces dames ou ces mecs, ont-ils « pêché » mon adresse électronique ? Je ne vais que sur des forums « sérieux » cependant ! Des forums littéraires pour l'essentiel !
Oui c'est vrai : il m'est tout de même arrivé de m'inscrire à Giga Presse, au Meilleur du Web, à Univarts, à Forum.fr, à France2.fr… Mais comment diable et par quel type de recherche en particulier, des membres ou visiteurs de sites de contacts ont-ils pu s'arrêter sur Yugcib ou mon adresse électronique ? Quand on sait combien sont référencés dans les moteurs de recherche autant de milliers de sites et de blogs ? D'autant plus que mon site est présenté en catégorie « Arts Culture Loisirs », « littérature », « Divers » ou « Sites perso » ? Et jamais en « contacts » ou « rencontres » ?
Y aurait-il cependant une ambiguïté qui m'échappe, concernant la page de présentation de mon site ?
Ainsi la semaine dernière, n'ayant pas consulté ma boîte mail durant trois jours, ai –je eu la surprise de voir apparaître deux écrans entiers de messages qui pour la plupart d'entre eux, m'invitaient à me rendre sur les sites indiqués en lien direct pour y lire de « forts sympathiques petits mots » ou y voir de jolis petits visages… Au bout d'environ cinq lignes, après avoir cliqué et consulté, je trouvais que « ça n'en finissait pas », et comme à ce moment là j'étais connecté depuis l'Office du Tourisme à Tartas (à 2 euro de l'heure) j'ai du éluder, mettre en corbeille, puis vider la corbeille…
Mon adresse électronique est inscrite depuis environ 6mois sur un annuaire mondial du Web mais répertoriée cependant en des catégories bien précises… Une adresse donc, parmi des millions d'autres !
J'ai essayé d'effectuer quelques recherches de statistiques de visites en particulier sur les forums et sites dans les départements des Landes et des Vosges où je suis référencé mais d'après ce que j'ai constaté, le nombre de consultations ne me paît guère suffisamment significatif ou éloquent.
En conclusion je dirais que si ces messages m'ont surpris, ils ne m'ont pas choqué outre mesure puisque j'ai perçu à travers leur écriture une certaine sincérité, voire une certaine émotion, dans une simplicité sans détours.

Alors je me dis qu'après tout la vie est belle et qu'il suffit de tendre son regard et son sourire à ce qui s'offre à nous, de ne pas se poser trop de questions philosophiques sur ce que l'on doit faire ou ne pas faire…
Le monde est bien ce qu'il est : il l'a toujours été d'ailleurs… C'est donc par tout ce que ce monde est, que nous sommes, en particulier… Et c'est aussi par tout ce que nous sommes chacun d'entre nous en particulier, que le monde est.
Je n'aime et je ne considère vraiment que ce qu'il y a de meilleur, de plus vrai, de plus authentique, de plus sincère en un être en particulier… Même si je ne puis, par choix ou par inclination différente, partager avec cet Autre la même émotion, vivre avec lui ou elle le même moment dans la même aspiration ou le même rêve… De toute manière, il existe toujours un « point de contact »… par lequel existe, durablement ou temporairement, un lien.

Samedi 7 mai 2006 : « Sur un air de javanaise… »

Il y en a qui pensent – même s'ils ne le disent pas ou l'expriment à leur manière – que je suis un « pedzouille »… Une espèce de « clodo littératoque », en somme. Un être confus, brouillon, dispersé… Un vrai bazar, quoi ! Un bazar où l'on n'y fait son marché que sur les mêmes sujets !
Je les emmerde, ceux là ! Et je le crie haut et fort, de toute mon insolence, et presque avec brutalité !
Mais je leur dis aussi :
« Quoi qu'il m'arrive, jamais n'aurez rien à craindre de moi. Je ne vous méprise pas. Je veux bien vous écouter et vous lire.
Mais je vous emmerde ! Je n'aime pas la Madame ou le Monsieur que vous êtes dans le monde, je me sens étranger à vos analyses et à vos argumentations… Je vous comprends bien un peu… et même beaucoup parfois, mais je n'adhère pas à vos thèses, à votre formation universitaire, à vos romans, à vos essais, à votre « vision du monde », à vos valeurs et à vos repères…
Sachez tout de même que je ne vous rejette pas et que souvent je feuillette vos livres… sur les étals des maisons de la presse ou des grandes librairies, lisant quelques pages de ci de là…
Les pires ouvrages qui soient à mes yeux, oui, même ceux là, je ne les mets pas au feu !
Mais je vous emmerde !
Et vive la gentillesse des autres… De ceux et celles par qui je ne serais rien s'ils n'étaient point !
De vous à moi, je vous emmerde… Sur un air de javanaise !

NOTE : en général, sur Alexandrie ou ailleurs, dans mes « univers privilégiés » et chers à mon cœur et à mon esprit, j'ai fort, fort peu de monde « à emmerder » ! ça serait plutôt des « merci » et des « je vous adore » !

UNE IDEE Le 12 mai 2006

Il me vient une idée.
Voilà :
A vous lire de ci de là, les uns et les autres dans les forums, au hasard de mes « investigations », il me vient quelques « petits chocs »…
Il m'arrive de noter sur l'un de mes carnets, un mot, une phrase, une réflexion, un commentaire de vous. Mais le temps passe, les jours caracolent, d'autres mots, d'autres propos viennent, et, cliquant pour retrouver ce mot là, ce petit regard là, cette phrase, ce cri… Où est-il donc passé, de qui était-il, comment le retrouver dans cette « pluie d'étoiles » ? Etoiles que j'aimerais bien toutes cueillir, dont je boirais la lumière jusqu'à plus soif ?
D'autre part, dans le fatras de mes carnets, feuilletant des pages et des pages de brouillons et de ratures, j'ai du mal à retrouver certaines notes…

Quant à mes fichiers informatiques, j'en ai actuellement 56 sur la clé USB, sans compter les disquettes.

L'idée serait de constituer à ma façon une sorte d'anthologie de vos mots, de vos phrases « légendaires », de tout ce qui de vous, a une « atmosphère », un sens profond à mon avis. Quelques notes d'humour, de vraie gentillesse, de grande « sagesse » où, au-delà d'une certaine gravité parfois, transparaît la beauté d'une âme…

Ainsi vivrais-je en moi ce rêve de vous immortaliser, de « sculpter » dans la virtualité de la Toile cette réalité de vous, si belle, devenant accessible, crédible, messagère…

J'y joindrais quelques petites réflexions « à la moi », de mon ressenti et de ma conviction.

Je vais réfléchir à cela…

J'ai pensé par exemple, créer sur mon site une nouvelle catégorie intitulée : « Au fil des mots et des visages ».

Et oui ! Encore « visages », ce mot qui m'est le plus cher de la langue Française. Comme si un visage pouvait être le reflet de l'âme !

Dans cette nouvelle catégorie, j'y insèrerai des rubriques telles que : Passion des Mots, Alexandrie, Portail des Auteurs, Rue des Auteurs, Café Babel, Grain de Sel, Nota Bene… et encore d'autres « univers »…

Ce serait en quelque sorte, le « Bagdad Café littéraire » de Yugcib, le « livre d'or » de vos musiques ignorées des grands « festiveaux » à la mode !

« Calling you »… Comme dans cette très belle chanson de Bagdad Café, vous vous rappelez ? C'était un « tube », l'été du bicentenaire de la Révolution Française.

Alors je vous appelle… parce que j'ai soif de vos rêves autant que de vos visages. Mais vivrais-je assez longtemps pour graver ce rêve sur le fronton de la porte des étoiles afin que les « dieux » du futur s'en inspirent et soient crus ?

Cependant je vous vois venir : vous me direz avec juste raison « Tu ne pourras cueillir de chacun de nous, vraiment tout ! Tu ne pourras tous nous citer ! »

C'est vrai : j'ai tant d'histoires d'amour, tant de « piqûres d'héroïne sans les effets secondaires dévastateurs », que, pour réaliser une telle anthologie, il faudrait que je batte la Bible, le Coran et la Torah !

Mais, comme je dis et comme j'ai écrit quelque part dans « Au pays des guignols gris », « Rien de ce qui a été exprimé ou même seulement pensé, et qui n'a pas été connu, a été oublié ou méconnu, ne sera jamais perdu. Tout sera un jour retrouvé. »

Avant de me lancer dans cette anthologie, j'attends de vous quelques « réactions à chaud »… Ah quelle aventure ! Quelle expérience, que cette si petite vie !

JE DETESTE/J'ADORE

J'adore m'envoyer en l'air dans le cœur, l'esprit, l'affection et la convivialité, avec des gens « chic et classe ».

Je déteste dans les réunions amicales, familiales ou autres, ces « joyeux drilles » forts en gueule et adulés qui monopolisent de toute leur présence et de leur charisme l'espace d'expression.

J'adore confier de vive voix des choses émouvantes et drôles dans une atmosphère de gentillesse et d'accueil, à un petit nombre de personnes réunies entre elles et m'ayant invité.

Je déteste monter sur une estrade, un podium ou en tout autre endroit surélevé et devoir m'exprimer en face de plusieurs dizaines de personnes : je ne puis alors aligner trois mots sans le support de quelque « pompe » de potache dissimulée dans le creux de ma main.

Par contre… Lire mes textes à haute voix dans le grand salon d'accueil de la maison d'Edmond Rostand à Cambo, depuis le balcon au dessus de la pièce, un soir d'animation poétique et littéraire… Pourquoi pas ? Cela me conviendrait très bien. C'est « après », que je « ne saurais plus où me mettre » : il me faudrait alors, assurément, deux ou trois « visages refuges »…

Et oui ! Lorsque je visitai avec ma femme la maison d'Edmond Rostand à Cambo, le 10mai 2006, je fus très impressionné par la grande salle de réception de la villa Arnaga, avec son énorme piano, ses balcons au dessus et cette atmosphère conviviale ! D'autant plus que la charmante jeune femme qui était notre guide, évoquait ces soirées littéraires où l'on lisait des poèmes…
Et j'ai osé imaginer que je lisais mes textes en ce lieu.

10 Juin 2006

Hier le 9 juin était le jour où selon mes calculs, j'ai atteint au moins la même durée de vie que mon père né le 31 juillet 1925 et décédé le 3 janvier 1984…
Chaque jour de ma vie que je vivrai au-delà du 9 juin 2006, sera donc un jour de plus !
Un jour de juin de l'année 1982, alors que nous traversions en vélo, avec mon père, le village d'Aumontzey dans les Vosges afin de rejoindre ma maison située non loin de ce village, nous fûmes pris sous un orage « apocalyptique » : de grands éclairs sillonnaient le ciel d'un bout à l'autre de l'horizon, de fracassants coups de tonnerre nous assourdissaient et des trombes d'eau et de grêle s'abattaient sur nos dos… Alors mon père me déclara tout de go « je m'en fous de mourir, de toute manière je suis prévenu : ma vie s'arrêtera d'un seul coup ».
En octobre 1983, mon père fut pris d'un malaise sérieux en plein Paris sur un trottoir, conduit à l'hôpital le plus proche et relâché le jour même après quelques examens qui révélèrent l'urgence d'une opération de « pontage »… Mon père ne se fit pas opérer et il mourut effectivement le 3 janvier 1984 vers 19 h.
Aux dires de ma mère, mon père était « beau comme un Dieu »… J'ajouterai pour l'essentiel que c'était un artiste, un dessinateur, un bricoleur, un « je sais tout faire » et qu'il avait « de l'or dans les mains », surtout en menuiserie et restauration de meubles anciens. En plus, il avait son regard sur le monde, les gens, les choses, et quoiqu'il ait peu écrit dans sa vie et que ses silences parfois, pesaient assez lourd, c'était un homme profond, idéaliste à l'excès et passionné…
Le jour de Noël 1983, soit quelques jours avant sa mort, je fis encore avec lui dans les Vosges, une virée en vélo d'une cinquantaine de km… En dépit de ses 58 ans et demi, il avait un visage et une allure… et un esprit de jeune homme… Du jeune homme qu'il était, du temps où il « courtisait » ma mère en 1947… Ma mère, une femme très belle et qui s'habillait à ravir… et qui appelait mon père « Mon I », parce qu'en ce temps là, les jeunes gens peu fortunés et encore soumis aux tickets de rationnement, avaient comme on dit « la taille de guêpe ».
Mon père, comme ma mère d'ailleurs (puisqu'ils disparurent tous deux en 1984), ne connurent donc pas cette vieillesse qu'à dire vrai, ils n'envisageaient ni ne préparaient… Ma mère franchit son soixantième anniversaire, le 10 Aôut, et mourut seize jours plus tard, le 26, à Perpignan, par un jour d'été frais et venteux où la méditerranée s'était mise en colère…

CE 9 SEPTEMBRE… Une nuit de l'écriture

Je me souviens de ce jour, le 9 septembre 2000, où la FALEP, un organisme culturel dans le département des Landes, organisait « la nuit de l'écriture »… Au « moulin de Carremonge » à Lesperon.
Aujourd'hui dans les Vosges, ce 9 septembre est aussi beau, aussi bleu et aussi chaud que ce samedi 9septembre 2000 dans les Landes. Et la nuit qui s'annonce, si elle ne sera pas celle de l'écriture, aura la même lune, la même douceur, un ciel aussi étoilé, et elle ressemblera, comme celle qui enveloppait le moulin de Carremonge, à ces nuits d'Algérie que j'ai connues dans mon enfance.
La commune de Lesperon eut un grand mérite, à mon avis, cette année là, de recevoir sur son territoire et avec le soutien de sa municipalité, les responsables de cette manifestation littéraire. Le

comité des Fêtes se mit « en grands frais », tant pour la publicité que pour l'intendance, l'organisation, la buvette, le buffet…
Lorsque l'on sait que la commune de Lesperon mise tous ses espoirs sur l'équipe locale de Rugby (qui fut champion de France en 1999)… et mobilise l'essentiel de son activité autour du rugby, on peut dire que le mérite d'avoir accueilli cette manifestation littéraire est d'autant plus grand.
Contre toute attente, cette « nuit de l'écriture » eut encore plus de succès que les années précédentes en d'autres communes des Landes…
Il est vrai que la nuit était fort belle et tiède comme une nuit de juillet quand souffle le vent d'Afrique.
Un énorme « 4X4 » pleins phares allumés, au carrefour de la route de Linxe et du chemin menant au moulin, arrosait de la lumière de ses yeux de géant, l'entrée du chemin chaotique entre des buissons épineux.
Le moulin, transformé en quartier général, et dont les pièces habitables étaient occupées par des tables, des ordinateurs et des machines à écrire ; faisait également office de lieu d'accueil. De jeunes et jolies demoiselles, des femmes très bien habillées au visage typé, recevaient les participants et les spectateurs avec gentillesse et émotion…
Tout autour du moulin avaient été aménagés des ateliers d'écriture : une table ronde recouverte de papier blanc, quelques chaises de jardin, un grand pot à résine empli de sable avec des bougies plantées dedans, et des crayons et du papier…
Nous fûmes conviés, à chacune des tables de participants, à lire les sujets proposés, et nous pouvions, individuellement ou en groupe, écrire sur le sujet choisi, un texte d'environ deux grandes pages.
Puis nous attachions nos feuilles enroulées autour d'une branche à proximité…
Les œuvres, une fois rassemblées, étaient examinées par un « comité de lecture », puis, pour certaines d'entre elles, enregistrées sur des fichiers informatiques. A cet effet « pianotaient » sur des claviers d'ordinateurs, de jeunes bénévoles.
Le destin de ces textes était de servir un jour à des artistes ou à des comédiens qui s'en inspiraient pour créer des spectacles, des pièces ou des sketches. Ces artistes et ces comédiens étant ceux de « Chantons sous les Pins » ou de troupes sous l'égide de la FALEP.
Et le « clou de la soirée », après l'épreuve de rédaction, c'était la lecture des meilleurs textes sélectionnés par le comité de lecture.
L'on s'asseyait alors, en cercle, autour de la personne chargée de lire les textes à haute et intelligible voix
Je vous fais grâce des applaudissements…

En cet été là, je demeurais dans le logement de fonction de la Poste, à Lesperon, depuis le 1er février 1999 date à laquelle je suis arrivé dans le département des Landes pour y vivre les six dernières années de ma « carrière » professionnelle…
Lors de ces jours de septembre particulièrement beaux et chauds, je recevais Roger Darmon, l'homme qui fut durant 23 ans le compagnon de ma mère décédée le 26 Août 1984.
Roger, à ce moment là, venait de terminer une cure à Dax, et avant de regagner Perpignan où il demeurait, il a donc passé quelques jours chez moi.
Et ce soir du 9 septembre, je lui ai proposé de m'accompagner à la « nuit de l'écriture ».
Je dois préciser que mon invitation pouvait lui paraître totalement inintéressante : en effet Roger n'a jamais été de sa vie un « littéraire » ! Il est né le 7 janvier 1919 à Berrouhaguia en Algérie, et quand il a passé sa 3ème partie de BTS, il avait obtenu 20/20 en dictée, 20/20 en maths, 20/20 en Sciences… mais 1/20 en composition française ! Le sujet ne l'avait pas du tout inspiré (c'était sur la mode). Champion en orthographe et en grammaire, il détestait cependant développer des idées, réfléchir sur des sujets de philo… C'était un homme d'action, de communication (de « tchatche ») … Il ne fallait pas le « bassiner » avec des « grandes idées » et des discours !

Sa voix, avec son accent d'Algérie, résonne encore dans ma tête, trois ans après sa disparition, le 8 février 2003 à l'âge de 84 ans.
A sa façon, je peux dire que Roger fut un « monument » ! Il avait une manière de s'exprimer, tout en images, en anecdotes, et très humoristique ! Et c'est vrai qu'avec un tel personnage, l'on n'avait pas besoin de s'appesantir sur des états d'âme : il avait tout compris par le regard et par la voix, par le geste, par la tête que t'avais… avant même que tu aies commencé d'expliquer ! Et avec cela, toujours le mot pour rire ! Avec lui, on ne s'ennuyait jamais !
Avant notre départ d'Algérie le 22 mai 1962 (j'avais 14 ans), Roger exerçait le métier de directeur d'école d'un groupe scolaire à Baraki (banlieue d'Alger).
Je fus donc très étonné qu'il accepte de m'accompagner à la nuit de l'écriture !
En fait, il s'est inscrit comme moi, en tant que participant, on lui a remis des feuillets, nous avons pris place à une table ronde sous la lueur de la bougie, et, chacun de notre côté nous avons « joué le jeu »…
Je n'étais pas particulièrement inspiré par l'un ou l'autre des sujets proposés (je n'en ai d'ailleurs plus le souvenir)… Je venais de passer tout l'été 2000, depuis juin, à rédiger « VISAGES » sur 600 pages de carnets, d'une écriture serrée et tout petite… J'étais encore très imprégné de tous mes souvenirs, de tous ces personnages que j'évoquais dans « VISAGES ». Aussi, m'étais-je rendu à cette nuit de l'écriture davantage en spectateur qu'en acteur.
Je revois encore Roger, en « bon écolier » qu'il était redevenu, docile, presque humble, mais néanmoins de très bonne humour et enjoué comme à son habitude, attacher son « papier » d'une seule page, à une branche, après l'avoir enroulé…
Au « Grand Moment », celui où « plus un moustique ne volait », où les auteurs de textes, émus et emplis d'espérance, se trouvaient assis en cercle autour de la belle demoiselle tenant dans ses mains les textes sélectionnés, nous prîmes donc place, Roger et moi… Et nous écoutâmes…
Outre la voix de la charmante demoiselle lisant, l'on pouvait ouïr quelques propos de participants… et le lointain « cricri » d'un grillon ; suivre le vol d'un papillon, ou regarder un « ver luisant » entre les herbes d'un talus tout proche…

Effleurement de lèvres…

L'affection, l'intimité, le bien être sont tels, dans un effleurement de lèvres, dans cet embrassement si doux et si enivrant, qu'il s'y dilue en un instant d'éternité, tous nos souvenirs de solitude. Comme si ces solitudes en nous, inexprimées, prisonnières de tout ce que le monde nous a fait, partaient en voyage inorganisé et se libéraient enfin des peurs qu'elles avaient eues en elles… Des peurs qui reviendront peut-être mais seront effacées dans la brûlance d'une tendresse inouïe… Libérées, ces solitudes deviennent des paysages heureux que nous osons inventer.

Genèse d'une écriture

J'étais, avant même de savoir lire et écrire, un enfant qui déjà, réfléchissait et observait sans cesse...
L'on disait de moi que j'étais un enfant solitaire, renfermé. Et c'est vrai que je parlais peu, m'exprimant essentiellement par des regards, des gestes, des comportements. Cependant j'avais parfois de brèves réflexions, réponses ou réparties qui surprenaient toujours, parce que inattendues, très franches et spontanées.
Je n'aimais guère les jeux bruyants, les jeux où l'on joue à plusieurs, où il faut suivre des règles précises, se conformer à un « principe », prouver que l'on peut être le meilleur, où il y a inévitablement un gagnant, un ou des perdants...

Je préférais la compagnie des petites filles que celle des garçons de mon âge.
J'adorais ma mère, je vénérais et craignais mon père ; à l'âge de trois ans j'étais amoureux de ma cousine... Sans doute parce que je n'avais pas de petite soeur : j'étais tout ravi, tout ému de son petit visage, de l'élégance de sa frêle silhouette serrée dans une robe blanche à volants qui lui seyait à merveille, de son regard affectueux et profond ; nous nous reconnaissions comme venus tous deux de la chevelure d'une étoile...
Et j'ai appris à lire et à écrire à l'âge de six ans, en classe de 12ème (l'équivalent du Cours Préparatoire) au Lycée Gambetta à Cahors. (En ce temps là, en 1954, il y avait au Lycée Gambetta, le « Petit Lycée », celui des classes primaires, et le « Grand Lycée », celui de la 6ème au Baccalauréat).
Je n'ai pas été lors de cette toute première année scolaire, un élève particulièrement doué. Combien de fois ai-je ânonné, hésité, avant de pouvoir lire d'un trait, une phrase entière d'un livre de lecture ; et combien de fois ai-je pleuré en essayant de former des « f » ou des « g » le long des lignes espacées du cahier d'écriture. Ma maman s'impatientait, mon papa tempêtait, je recommençais inlassablement et déraillait encore en dépit de mes effforts désespérés. La boucle du «f » était un rond informe, et le « g » un six à l'envers...
Enfin je sus, vers la fin de l'année. Et, très lisiblement, d'une écriture appliquée, avec ma plume « sergent major », à l'encre violette, avec « bien les pleins et les déliés », j'écrivis « hanneton » en dessous de la petite bête que je venais de faire courir sur une feuille de cerisier (j'étais bien plus fort et bien plus rapide en dessin)...
C'est seulement vers l'âge de 15 ans, que j'ai eu l'idée de composer » dans un cahier de 192 pages à petits carreaux, mon premier « grand récit »... Après avoir lu durant tout un été, trois livres de la Comtesse de Ségur, et « L'île Mystérieuse » de Jules Verne. Je donnai pour titre à cette « oeuvre » : Les Sentiers de l'Espoir ».
Bien des années plus tard, à dire vrai vers la fin du tout dernier siècle ; ayant retrouvé au fond d'un vieux carton dans le grenier de ma maison des Vosges, ce cahier, je l'ai relu... Et bien ri!
C'était si enfantin, et d'un romantisme si « petite fille » d'une écriture si embrouillée et si ampoulée, que je l'ai déchiré puis brûlé, ce cahier!
Mais c'est bien le seul écrit que dans ma vie j'ai détruit...
Je n'ai jamais aimé les rédactions que nous donnaient à faire nos maîtres de l'époque... Enfin je précise : les maîtres que j'ai eus à Cahors, puis à Tunis et enfin à Blida en Algérie.
Axées essentiellement sur des descriptions de marchés, de basse cour ou de rues commerçantes, de parties de pêche, de construction de cabanes, ou encore de Noëls ou d'étrennes ; proposant des sujets de morale mettant en valeur des émotions et des sentiments qui me semblaient certes louables mais quelque peu communs voire parfois tout à fait superficiels ou artificiels à mon sens, je ne « brillais » donc pas, en ces exercices de composition française.
En outre, lorsque ma chère maman me faisait écrire une lettre à Papy et Mamy à Rion des Landes, c'était une vraie corvée et je n'avais alors pas beaucoup d'imagination... Je « séchais » et attendait que maman « souffle »...
J'étais bien plus enclin à m'émerveiller du visage de maman, de sa gentillesse et de sa délicatesse à mon égard, de son absence totale de sévérité, de ses paroles tendres, de sa gaîté, de ses mots pour rire, de ses si ravissantes toilettes... Et du pain de pâte à modeler qu'elle ne manquait jamais de m'acheter et de placer tout au fond de son filet à provisions...
Je suis donc resté, de six à quinze ans, un enfant parlant peu, ne jouant jamais à des jeux d'équipe, n'écrivant pas encore, mais réfléchissant et observant de plus en plus...
Les très rares fois où je n'avais rien à penser, à rêver, à méditer... Par exemple dans ces affreux cabinets du fond du jardin (qui sentaient si mauvais et que Monsieur Pouzergues, l'horticulteur, venait vider tous les deux mois avec sa « pompe à merde ») je m'ennuyais à mourir... Je ne pouvais jamais demeurer cinq minutes, du matin jusqu'au soir, où même lorsque je m'éveillais dans la nuit après un rêve... ou une indigestion, sans « penser à quelque chose »...

Je sentais bien dans toutes ces rédactions que l'on nous donnait à faire en classe, que seule, la surface de la réalité des choses, des êtres, des émotions, des idées, des rêves... transparaisait. C'était comme si cette surface ou cette apparence avait, seule, « droit de cité »... Mais je percevais cependant une infinité de nuances, de couleurs, de tons... Un peu comme dans le visage et dans le regard de ma mère, de mon père, de nos amis, de mes camarades d'école au gré de leurs comportements, de leurs émotions, de leurs silences ou de leur exubérance...
Mais alors je n'avais pas les mots pour dire et encore moins écrire tout cela. Les mots n'étaient pas encore nés... Mais ils existaient : confusément en moi je le sentais.
Je m'exprimais essentiellement par des jeux de mime, des pitreries devant ou en compagnie de mes camarades d'école, en particulier lors de fêtes, de kermesses, d'anniversaires ou de ces journées du jeudi à « l'Ermitage » (une sorte de colonie de vacances où nous allions, les enfants des écoles, près de Cahors)...
Et surtout, mon activité principale était la confection de petits sujets en pâte à modeler, de personnages féminins, d'animaux, plus rarement des objets et parfois de drôles de compositions de pure fiction.
Je n'aimais guère les jeux où il fallait sans cesse courir, taper, montrer qu'on est le plus fort ; ou encore ces jeux de construction genre établi ou mécano, ou ces jeux de cartes que je trouvais assommants, ces formes à colorier, le jeu de l'oie, les jeux de dés ou de ballon, et d'une manière générale, aucun jeu où il n'y avait rien à créer soi même ou à imaginer. Dans les jeux de construction par exemple, je ne suivais jamais le modèle proposé...
Je n'ai donc vraiment écrit, dans un cahier, pour la première fois, qu'à l'âge de quinze ans, avec ces « Sentiers de l'Espoir ». Puis ce furent très vite, au Lycée en classe de 3ème, de seconde et de première, de « mémorables » et surprenantes compositions françaises... qui étaient lues en classe et parfois même présentées comme des modèles... J'en étais gêné, mais très ému et heureux. Il me semblait alors que « je faisais l'amour aux filles (et par extension à mes amis) avec mon écriture... C'est du moins ce que j'ai ressenti, surtout lorsque je lisais moi même mon texte... (J'ose faire cette confidence).
Suivirent au tout début de ma vie professionnelle, après avoir quitté le lycée, quelques années sans écriture à l'exception de l'année où je parcourus toute la France en bicyclette...
J'ai déjà dit que mes périodes sans écriture furent pour l'essentiel des périodes en lesquelles je sentais que le « vécu », dans toute son intensité émotionnelle et relationnelle, pouvait remplacer l'écriture... Que ce « vécu » était en fait, l'écriture même.
Mais aujourd'hui assurément, il y a bien une confusion, une collusion même, entre le vécu et l'écriture.
Alors je ne cesse d'écrire...

Sept révélations...

1/ J'aime à ressentir, dans le relationnel, ce que l'autre ressent, surtout si cet « autre » est une femme.

2/ L'enveloppe (transparente) de ma « bulle » m'est comme un mur contre lequel je frappe, espérant la « fissure ».

3/ Certains de mes émerveillements dans la dimension en laquelle ils s'épanouissent, explosent, se perpétuent et se renouvellent, me font tant aimer être moi, que j'en remercie le ciel d'être venu au monde et de les avoir ainsi connus à ce point là.

4/ J'éprouve une très grande joie, une très grande émotion, et une espérance magnifique, quasi « orgasmique », à verser mon visage sans lunettes de soleil et sans casquette, mon regard et mon sourire, dans les yeux des gens, et en particulier les yeux des femmes.

5/ J'ose imaginer que je « fais l'amour » aux filles, aux femmes, et, par extension à mes amis, avec mon écriture (celle qui n'est pas un « foutoir » de rébellion et de missiles incontrôlés). Mais

alors, mon écriture, je la veux sans cesse plus belle, plus décrassante, plus « orgasmique ».

6/ Je suis heureux d'être né homme en aimant les femmes de la manière dont je les aime : je me sens tellement bien, dans cette manière que j'ai, de les aimer.

7/ Je ne veux pas dans ma vie, de certitudes autres que celles de l'instant heureux vécu, profondément ressenties... et bues avec délices jusqu'à la dernière goutte. Je ne veux que de l'espérance à m'en tordre le coeur et l'esprit, d'émoi et de régal...

MISE AU POINT DE MA PART…

J'ai toujours dit que je souhaitais diffuser mes œuvres de manière à les rendre accessibles et donc, en libre consultation pour tout lecteur, tous publics, toute personne intéressée par mes écrits.
Toutefois, si je devais diffuser mes œuvres sous la forme de livres imprimés, de CD, d'enregistrements audibles ou de toute autre forme de document audio ou vidéo, j'envisagerais alors de fixer un prix incluant le coût de production ainsi que les frais de livraison.

En outre, je souhaite également présenter et lire mes textes en public, mais de préférence d'une manière plutôt informelle, c'est-à-dire uniquement sur invitation dans des soirées privées, familiales, associatives ; des cafés, cabarets, restaurants, salons, foires et marchés, fêtes, manifestations publiques, files d'attentes lors de spectacles… Ou même dans des communes de petite ou moyenne importance en n'importe quelle région ou pays, en un lieu public de ces communes (place ou rue) et avec l'autorisation préalable de la municipalité.
Dans une telle perspective si cela s'avère réalisable, je ne demande aucune rétribution, aucune somme d'argent de la part des personnes devant lesquelles je me produirais.
Bien sûr, si l'association ou l'organisme qui m'invite désire fixer un prix de participation afin de financer par exemple une œuvre ou un projet d'ordre humanitaire, une action de solidarité envers des gens en difficulté, je souscris pleinement à une telle initiative.
Toujours dans le cadre de cette « mise au point » de ma part, je me réserve la liberté de me rendre ou non à une invitation et de préciser mes aspirations, mes raisons personnelles motivant ma décision de répondre présent ou de ne pas répondre présent…

Enfin, voici une dernière mise au point :
Si d'aventure, un réalisateur de films ou de pièces de théâtre, ayant eu connaissance de mes textes, envisageait une adaptation, je veux bien participer, auteur de mon œuvre écrite, à l'élaboration du scénario, de la mise en scène de quelques situations, ou même me produire dans le film ou dans la pièce… A condition bien sûr que cela fasse l'objet d'un contrat en bonne et due forme.

En règle générale, je demeure ouvert à toute proposition mais je me réserve la liberté de mes décisions et je réaffirme ma fidélité à mes aspirations profondes et originelles.

A La Chapelle devant Bruyères dans les Vosges, ce mercredi 6 septembre 2006…

Note au sujet de cette « mise au point »

Au stade où j'en suis actuellement, de mes relations « virtuelles » sur le Net, dans tous ces forums où je m'exprime assez régulièrement (et d'une manière, j'en conviens, un peu trop envahissante par moments), je souhaite dépasser le cadre encore virtuel de

rapport relationnel avec les gens qui me lisent et auxquels je réponds, multipliant les messages…
C'est la raison pour laquelle j'ai rédigé ce jour, mercredi 6 septembre 2006, ce texte de « mise au point ».

Ayant vécu du 5 au 10 juillet 2006 à Arbois cette mémorable rencontre littéraire lors du déroulement des Petites Fêtes de Dionysos, avec des membres de Passion des Mots et d'Alexandrie Online, j'ai pris conscience que la réalité vécue et partagée entre amis, dans toute son émotion, son intensité et sa sensibilité, pouvait être encore plus belle que le rêve… Ce rêve immense, et presque démesuré, déraisonnable même tant le monde où nous vivons nous le fait paraître fou, était en moi depuis mon enfance. Je savais déjà que « ça pouvait exister »… J'y croyais tellement, envers et contre tout, que j'ai exprimé mon rêve dans des livres… Et j'affirme aujourd'hui que ce rêve là peut devenir réalité.
Certes, la réalité vécue en ces jours d'Arbois, n'a réuni que six personnes… Comme on dit, « il faut un début à tout » !
Alors, cette réalité vécue ne demande qu'à grandir, à s'étendre… Et, aussi loin qu'elle aille, elle ne sera jamais « envahissante ». S'il est une conquête à réaliser en ce monde, une conquête qui ne soit pas l'œuvre de « conquérants » au sens guerrier ou colonisateur, c'est bien de cette conquête par l'esprit et par le cœur dont je parle, et qui à mon avis, est la plus belle conquête du monde…
La réalité vécue en ces jours d'Arbois ouvre dans mon esprit d'autres perspectives…

DROIT DE REPONSE

Dans cette rubrique « Droit de réponse », figureront à la suite de commentaires sur mes œuvres, quelques unes de mes réponses.
Bien sûr je ne reproduirai pas ici, tous les commentaires mais seulement ceux qui, favorables ou non, me semblent les plus intéressants…

Voici l'appréciation de Pierre Bruder « Becdanlo » , du forum d' alexandrie online, sur « Grand Hôtel du Merdier » :

Bon, il ne fallait pas s'attendre à de l'eau de rose… mais tout de même il y va fort l'ami Sembic
Ce qui est surprenant c'est qu'il arrive à faire éclore des roses sur des monceaux de fumier !
Exemple, cette rencontre dans les transports en commun :
Il écrit : « Nos regards se croisent. Son sourire est crispé. Ses yeux sont noirs. Son visage soudain délivré dans la lumière vive de cette nuit d'après midi. Je sens ces épluchures d'elle, comme éclaboussées de ses doigts meurtris, cette intimité à nulle autre pareille et dont je perçois les transes, qui emplit cet espace de silence entre nous. »
Quel moment ! (page 28)
Quel beau passage !
Pas de doute qu'il a la verve d'un Céline ! Par moments, mais très rarement, il y a pourtant des évocations qui rendent mal à l'aise… heureusement que c'est sur le mode de la dérision : « Alors les mecs, on y va, oui ou merde, à cette brocante ? Tâter les abats jours en peau de cul d'youpin, touiller dans les fume cigarettes en os de romanichel, mirer les bagues, les solitaires et les colliers en or de fausses dents ? » (page 9)
On est souvent dans le scatologique de haut vol… jusqu'à la nausée mais avec toujours un fond d'humour. Pour moi, il s'agit là d'un fabuleux exercice de style. On n'ignore pas que Guy Sembic sait jouer sur d'autres registres ! Bien heureusement.
« On te l'affirme, lecteur du Grand Hôtel du Merdier : y'a pas un pet d'amour sur cette putain de Terre ! » (page 49)

Bien sûr que si, qu'il y a de l'amour sur cette putain de Terre, puisque nous en sommes nés et qu'à force de ne plus le chercher nous allons même le retrouver (sourire)
C'est bien écrit mais à lire vite ! Très vite même ! Tant le mal de mer nous guette. Ames sensibles s'abstenir !

Ma réponse à Becdanlo :
Imaginons Céline, né en 1970… Et « Voyage au bout de la nuit » écrit en 2005… Version « de notre temps », cependant. Le même livre, avec les personnages d'aujourd'hui, les décors, etc… Quel éditeur en aurait accepté le manuscrit, combien d'exemplaires vendus, quel « retentissement », quel effet sur le public actuel ?
Céline aurait-il été reconnu ? Aurait-il « percé » ? Qui l'aurait lu ? Serait-il parvenu à faire éditer ses livres ? Quelles eussent pu être ses rencontres ? Qui l'aurait « lancé » ? Se serait-il « imposé » tout seul ? Et après combien d'années de « galère », ou de « non reconnaissance » ?
Imaginons Céline, crapahutant de « courriels » et courriers, de manifestations littéraires, de salons du livre, d'articles dans le « courrier des lecteurs », de visites auprès d' « ambassadeurs de la Culture », débarqué au « pays des Auteurs » comme sur un quai de New York au plus fort des grandes vagues d'émigration, vers ces Grands Marchés » de l'Edition en tout genre !
Céline, aurait-il été en 2005, ce mec là ? Aurait-il fait un site ? Un blog ? Serait-il sur alexandrie online ou sur le Portail des Auteurs… Lyno ou Celo ? Imaginez son langage dans les forums du Web ! … Et le ou les « échos », immédiats ou à retardement… Ou les « pas d'écho du tout »…

&&&&&&&&&

Plus bref, maintenant, ce commentaire de « Dener », sur alexandrie online :

Notation : 7/10
A relire… Moi j'aime bien ce chaos qui mène à un ordre différent… Cette confusion qui apporte la clarté, même si elle est parfois scatologique. Ce n'est pas dérangeant.

Ma réponse à Dener :
A relire, oui certes ! Mais la 3ème partie de ce « Grand Hôtel du Merdier », que faut-il en penser ? Je n'en sais rien moi-même ! Après coup, je me dis que c'est peut-être une imposture : cette « idée » d'une « œuvre commune » réalisée par nos trois lascars, est en fait « couchée sur le papier » par un certain « yugcib », en tout cas par le même « élucubrateur » ! L'on n'y reconnaît pas trois écritures différentes dans ce texte fou !
Et puis, « singer du Dali » en écriture, c'est peut-être pas un scoop !

&&&&&&&&&

De « Woland », sur alexandrie online, à présent, au sujet de « Au pays des guignols gris » Livre 1 Le monde désuni…

Convenu par moments, terrifiant à d'autres, certaines questions d'actualité ! Mondialisation en filigrane mais intéressant bien qu'un peu trop manichéen par moments. Deux points permettraient selon moi de perfectionner ce roman qui ne me semble pas vraiment relever du roman, d'ailleurs : 1/ créer des personnages beaucoup plus riches, beaucoup plus épais. Ceux que nous croisons ont l'air de clichés. 2/ ajouter des dialogues. Car le ton général me semble un peu didactique et, partant, cela alourdit l'intrigue. Comme les personnages ne parviennent pas à décoller, ça devient vite pesant pour un lecteur qui n'est pas motivé.
Notation : 5/10

Ma réponse à Woland sur Le monde désuni :

Je ne suis pas romancier… Ce livre à l'origine, n'était qu'un recueil de nouvelles, d'environ une centaine de pages… En 1989.

Il est devenu en 2002, après neuf mois d'écriture, un livre de 450 pages.

Je le représente aujourd'hui en une structure différente, avec peu de modifications… A peine quelques suppressions de paragraphes…

Le livre 1 Le monde désuni, retrace deux épisodes historiques, éloignés dans le temps, de cette « Terre du futur »… Il est évident que les personnages, très nombreux, et surtout appartenant à deux époques fort différentes, ne peuvent, pour aucun d'entre eux, tenir un rôle « principal »… Aussi sont-ils des « types » de personnages, et défilent-ils comme les figurants d'un film. Mais, tout de même, certains d'entre eux sont « inoubliables », oserais-je dire !

« Manichéen », c'est ce qui définit d'une manière rigide et peut-être simpliste, cette opposition de toujours entre le Bien et le Mal…

« Didactique », c'est ici, dans mon livre, pour « avertir » en prenant l'explication pour support. Je décris des faits, des évènements, j'explique, avec un luxe de détails, je le reconnais, ce qui « va se passer »… Et que sans doute on devine.

Pour le Bien et le Mal, je pense qu'on fait encore plus « manichéen » dans « Harry Potter » et dans le « Seigneur des Anneaux »… Moi, je « verse » pas dans la sorcellerie, les démons, les lutins et autres petits êtres bizzaroïdes… Quoique, vous le verrez dans les livres 2 et 3, avec les « hommes primitifs » du « Continent Austral », on est dans une civilisation plus ou moins originale ou la musique « vocale » remplace le langage et où certaines perceptions sont différentes des nôtres…

Chère « Woland »… Et autres lecteurs de ce « Monde désuni », je vous invite d'ici quelques semaines, à la découverte de : La Traversée (livre 2), Après la traversée (livre 3), et pour finir, Les Contes du Pays des Guignols Gris (livre 4)…

Je ne suis pas romancier, mais tu verras, Woland, dans le livre 2, c'est, oui, du roman ! Il y aura UN personnage « principal », et d'autres que l'on va connaître, retrouver, suivre… Il y aura aussi, des dialogues !

C'est avec plaisir que j'attendrai alors ton commentaire pour ce 2ème livre.

Voici ce que dit « JPP » le 6 février 2006, après avoir lu « Grand Hôtel du merdier » :

« Impressionnera qui n'a pas ou peu de culture littéraire. Pour le reste c'est ce que ça a l'air d'être : une régurgitation dont il reste à savoir à quel point elle est ruse ou inconscience ».

A noter que ce « JPP » n'a pas laissé son adresse électronique…

Alors voici ma réponse :

« Tu dis que ce texte ne peut impressionner que des gens qui n'ont pas de culture littéraire… Mais la culture littéraire est-elle un élément essentiel de la culture ? Nous ne sommes pas, je crois, sur la même « longueur d'onde » dans cette idée de culture qui semble faire référence dans le monde de la littérature… Et du monde en général.

Ceci dit, j'ai des amis et des personnes dans mon entourage , qui ont réellement comme tu dis, une culture littéraire… Et ces gens là, après avoir lu mon texte, l'ont cependant accueilli autrement que par les commentaires qu'ils eussent du générer étant donné ce que j'évoque avec une « complaisance » provocatrice à la limite de la délinquance…

Ruse ou inconscience, dis tu encore ! Au sens d'une certaine forme d'intelligence, il est sûr que je « ne fais guère le poids ». Et qu'en conséquence je ne puis être bien rusé ! Quant à l'inconscience, mon regard sur le monde et les gens est trop épris de lucidité ; mon langage s'efforce d'être si sincère au risque de déplaire ou de déranger, que je ne puis en avoir, précisément, d'inconscience.

D'autant plus que je ne me suis jamais senti aussi responsable de ce que j'écrivais… que dans une lucidité tour à tour douloureusement tragique ou emplie d'une immense espérance… »

Réponse au commentaire de Woland (alexandrie) sur les contes du pays des guignols gris…

A l'origine, ces contes n'étaient pas encore inclus dans la 1ère version du pays des guignols gris… Version qui n'était d'ailleurs qu'un recueil de nouvelles.

Ils ont été écrits bien avant l'idée initiale de ce « pays des guignols gris ». Bien sûr, je les adaptés par la suite, notamment lorsque j'ai conçu le projet d'un « grand livre » (seconde version réalisée entre mai 2001 et janvier 2002, éditée par Bénévent en octobre 2002.)

A la lecture de ton commentaire, Woland, je découvre que mon écriture de l'époque, celle de ces années 80 durant lesquelles je « noircissais » des carnets au stylo à bille, pouvait par moments être « relativement élaborée »…

Le premier conte « L'enfant en haillons », d'ailleurs, fut rédigé en 1971, à une époque durant laquelle je gérais avec un ami, Michel Mas (hélas décédé le 10 mars 2005) une association littéraire qui s'appelait « Compositions poétiques ». Nous diffusions tous les mois, dans des conditions assez artisanales il faut dire, une revue intitulée « Floréal », en quelques centaines d'exemplaires destinés aux membres de l'association (qui étaient pour la plupart des fans de Françoise Hardy). « L'enfant en haillons », alors, avait paru dans Floréal, ainsi que d'autres textes. Ce texte n'a fait l'objet d'aucune modification autre que celle destinée à une adaptation pour « Au pays des guignols gris »…

J'ai toujours pensé qu'au fil des ans… Et au gré de ces « retours de l'écriture » après quelques années d'interruption, se dessinait une « évolution ». Je trouvais par exemple que mes écrits anciens, ceux de ma jeunesse, ceux de 1983 à 1986, étaient « enfantins et brouillons », voire confus et hermétiques…

Ton commentaire sur ces contes, Woland, me fait dire aujourd'hui : « qu'il n' y eut jadis que de très belles vagues dans une mer brouillonne ». Je pense que ma « mer » est toujours aussi brouillonne… Les idées se bousculent, les images s'entremêlent, les émotions « cascadent »… Et dans ma « forge » je « tape les éclats » sur l'enclume, j'assemble ces éclats pour les faire entrer dans une sorte de kaléïdoscope géant. Autant dire qu'une œuvre aussi disparate, dans laquelle dominent finalement en permanence les mêmes couleurs (certes nuancées mais tout de même !) ne peut être assimilée dans le contexte qui est celui de la littérature actuelle, contexte caractérisée par des repères bien précis, des règles qu'on dit bouleversées mais n'en étant pas moins « bien cadrantes »…

J'ai donc essayé, avec « Le pays des guignols gris », de faire du roman… Et avec Quel monde possible, de faire de l'essai…

Le Conte, la Nouvelle… Voila bien un genre « universel », un genre qui traverse toutes les époques… Et puis, de nos jours, où tout le monde est pressé, sollicité de partout, quand c'est court, « ça passe mieux » !

Comme les idées sont nombreuses, ça fait beaucoup de contes, de « tableaux », d'histoires et autres écrits…

C'est vrai : je me vois mal demeurer des mois sur un seul sujet, une seule histoire, avec les mêmes personnages… durant trois ou quatre cent pages. Ou alors il faudrait que j'invente un autre type de roman… Pourquoi pas, après tout ? Mon idée est que « tout se tiendrait », par un lien très fort qui ne serait pas ressenti comme un nécessaire fil conducteur auquel on serait « doucement et agréablement enchaîné » ; mais que l'on pourrait en toute liberté « sauter » d'une partie à une autre partie, revenir en arrière, aller plus avant, sans se sentir coupé de ce qu'on a déjà lu…

Réponse à Woland sur Grand Hôtel du Merdier…

Te connaissant telle que je te connais, ça m'émeut beaucoup que la femme que tu es ait pu apprécier ce livre !

J'en suis confondu de remerciements… Et, à dire vrai, ça me fait comme un « orgasme » de l'esprit ! Que j'ai un peu honte d'avouer (dans la mesure où ça s'apparente à un orgasme)… mais que j'avoue tout de même !

Je reconnais qu'il y a dans ce texte, quelque chose d'ambigu de ma part… Que j'ai voulu « exorciser » sans doute… J'ai l'heureuse certitude d'y être parvenu, et ça me fait un bien fou !

Réponse à Woland sur les petits contes yugcibiens…

Connaissant ta rigueur, ton exigence de qualité littéraire, ta culture, ta sensibilité et ton absence de complaisance pour la médiocrité ambiante caractéristique de notre époque, ton commentaire « fait référence » dans mon esprit.

J'ai tout de même la tentation de me demander si ta note n'est pas « un peu surévaluée »… Par rapport à ce que tu as déjà lu de moi, par rapport à que tu as lu d'autres auteurs ?

Je n'oublie pas que tu es romancière, de nette préférence et de prédilection…

Quoi qu'il en soit, une telle appréciation de ta part sur ces « contes yugcibiens » m'interpelle et soulève un certain nombre d'interrogations… auxquelles je me prépare avec sérénité, « les yeux bien dans les yeux de mon prochain » c'est-à-dire « pas dans mes godaces » ni non plus pour faire baisser les yeux du dit prochain…

En quelque sorte, tu contribues à « affiner » mon regard, ce regard auquel je crois comme un croyant, ce regard auquel j'aspire de toutes mes forces… Et je t'en remercie à l'infini !

Commentaire de Ishtar sur Grand Hôtel du Merdier…

Ca y est ! On a trouvé le remplaçant de Frédéric Dard.... il se cachait sur Alexandrie Online ! Cher Yugcib... que dire de ton Grand Hôtel du Merdier... sinon que tu t'es certainement laissé partir dans un de tes délires, dans une énumération burlesque d'une histoire abracadabrante sortie de ton imagination fertile (il faut arrêter de fumer la moquette Guy) (sourire) Je suis en mesure d'avouer que tu es un fameux obsédé textuel, une sorte de fécondeur de mots et... il ne faut certainement pas être puriste pour lire ton ouvrage car tu pisses sur l'évier du conformisme (cfr. "l'amour des humbles, on y pète dessus, la gentillesse et la bonté, on y chie sur le visage mais l'indifférence générale bat le pet et le caca à plate couture). Yugcib n'aime pas la société dans laquelle il vit (cfr. "ce milliard là, c'est celui des gens qui vivent généralement une vie de merde genre métro, boulot, dodo, pipi, caca, toutou, baraque à payer, vacances en bungalows et j'en passe de quoi faire un roman de Zola"). Yugcib a le scato distingué (cfr. "je m'écarte les fesses en tirant sur la couenne pour que ça louffe mieux"). Yugcib déteste le conformisme (cfr. "je n'aime pas les salamalecs des garçons en livrée du resto à 80 euros le menu service compris, vin en sus avec sommelier cauteleux, toute ces voletaille et ce cérémonial, ces courbettes à la con, ces "monsieur", long comme le bras"). Yugcib est un homme de pleures (cfr. "ça souquait le foutre, la solitude des vieux et des chomdus"). Yugcib est un homme de tendresse (cfr. le mot "visage", c'est mon mot préféré de la langue française"). Bref, l'on pourrait croire que cette histoire traînerait des tonnes de cafards mais à la lecture de celle-ci, je reste persuadée qu'en admettant que le sexe reste en bonne place dans cet ouvrage, Yugcib amène d'autres idées; il préfère chier sur les valeurs sacrées et éructer sa prose de merde avec pleurs de mots crevards en dérapant comme un petit toutou cagneux sur les pistes balisées. Merci Yugcib. En tant que belge, mes premiers mots d'argots parisiens, je les ai apprit avec Zazie dans le Métro de Queneau puis avec San-Antonio et ensuite avec un journaliste parisien à Bruxelles et maintenant avec toi. J'adore....

Sa note : 8/10 (Remarquable)

Commentaire de Atelecrit sur Grand Hôtel du Merdier
Yougcib a écrit un essai de pure géométrie viscérale et en quatre dimensions! La quatrième étant bien-sûr l'odeur qui accompagne tout ce qui jute, saigne, morphe, pète et rote!! Un merdier! ..oui mais pas merdeux! Ca baigne dans des odeurs corporelles, mais pas de nausée! Ca vit quoi! Ca gicle de partout mais ça ne salit pas! ...du Dali mais en mots!c'est "musclé"!! (comprendre, ça a l'odeur du musc, c'est pas du muscat, du muscadet, ça ne fleure pas bon le muscari mais ça ramone, là où ça passe! comme un alcool fort!) J'aime beaucoup le portrait du réveil matinal, chacun s'y retrouve, l'excès en moins! quoique!! C'est un grand merdier, donc (quelle planète!) débordant,inondant,submergeant de généreux fluides en mouvement recevant et diffusant de la chaleur véhémente! Sous une écriture qui semble automatique et chimique, apparaît une maîtrise magistrale d'exception! Ca fermente, ça baigne en constante éruption! Un style coloré et odoriférant (ex: petite musique des mots en mutation = "s'épient, s'empilent, sépilent" ou couleur "coquelicot violet pape!" Voilà un tas de fumier, un flot d'humeurs vagabondes qui fleurent bon l'intelligence même dans ses éructations les plus poétiquement graveleuses! Je serais hypocrite de nier que cet essai m'a procurer des moments de pur plaisir! Bravo Guy! A te lire encore et encore! Jean-Luc Flines alias ATELECRIT

Sa note : 8/10 (Remarquable)

Lecteur : Woland **Notation : 8/10 (Remarquable)** 13/10/2006

Commentaire sur Grand Hôtel du Merdier…
Il y a ici une jouissance des mots et des assonances qui évoquent à la fois Rabelais et les Surréalistes, le tout saupoudré de Selby, voire de Burroughs. C'est le côté noir de l'auteur qui s'exprime, crûment, parfois très grossièrement, parfois aussi avec une tendresse étrange. Les chats sont appelés des chats et un rat reste un rat. Un ouvrage dont le ton, sous sa liberté apparente, est en fait très travaillé. Une espèce d'Ovni non utopiste dans l'oeuvre de l'auteur. ;o)

Commentaire de Woland , sur Les Contes du Pays des Guignols Gris…
J'évalue au plus haut bien que je sache que ces contes sont reliés à la trilogie des "Guignols gris" et ont donc peu de chance d'être publiés sans cette dernière. Ici encore, je reste stupéfaite devant la facilité et le talent avec lesquels Guy Sembic gère les histoires courtes. Certes, ces contes du Pays des Guignols gris sont moins drôles que les "Petits contes yugibiens" mais ils n'en demeurent pas moins maîtrisés et même poignants pour certains d'entre eux. Je le répète - et n'hésiterai pas à le répéter : l'auteur est "fait" pour les textes courts où il peut donner la mesure de son talent sans tomber dans les lourdeurs et les inégalités qui font à mon avis de sa trilogie un ouvrage beaucoup plus chaotique. Bravo encore ! ;o)

Sa note : 10/10 (Indispensable en librairie)

Commentaire de MIM sur Les Petits Contes Yugcibiens…
Etranges, ces "Petits contes yugcibiens! Tantôt très jolis, tantôt d'une laideur désespérante, visions oniriques et surréalistes alternant avec des descriptions d'un monde pourri et de personnages abjects, en termes parfois grossiers, avec des phrases qui partent dans tous les sens, s'allongent, s'allongent tout en restant trop courtes pour contenir tout ce que veut exprimer l'auteur. Mais est-ce vraiment contradictoire? Plus le réel nous répugne plus l'imaginaire brille de vives couleurs. Je crois que Guy Sembic nous invite à le suivre dans sa recherche d'un ailleurs.

Sa note : 8/10 (Remarquable)

Commentaire de debernet sur Les Petits Contes Yugcibiens…
je suis heureux car aujourd'hui j'ai découvert un bien joli mot de la langue francaise que je ne peux pas noter car il ne figure pas sur les larousses remy robert et dictionnaire des synoymes a ma disposition yugcibien, j'avoue mon ignorance et je ne demande qu'a ma corriger. belle ectriture mr sambic, la mechancete et l'imperfection de l'humanité est un vaste orogramme qui permet tous les fantasmes les plus positifs comme les plus apocalyptiques comme le reve terrifiant de st jean tout est possible en ce domaine. un caillou dans une menotte de gosse est chose possible meme dans le desert du petit prince, mais s'il est triste et trop réaliste pour un enfant il ne met pas le feu à l'univers et c'est tant mieux merci mr sambic envers et contre tout continuez quant a moi je n'oublie pasz que si l'homme esr demon il sait aussi etre genie c'est un grand paradoxe debernet

Sa note : 5/10 (Honorable)

Commentaire de Woland sur Les Petits Contes Yugcibiens…
Mais l'auteur est fait pour le "court" et je ne le savais pas ! Ces petits contes se moquent allègrement de tout mais savent pratiquer également l'autodérision, preuve suprême du sens de l'humour chez un auteur. Joyeux et amers, ironiques et tendres, ils constituent un vrai petit régal qui nous révèle une face inattendue de l'auteur. Tout cela est sans doute moins utopiste et moins généreux que "Les Guignols gris" (par exemple) mais ça pince et ça accroche très profondément. Pour le style, il est plus souple et plus fluide que dans la trilogie mais la patte de Guy Sembic s'y retrouve tout de même. ;o)

Sa note : 10/10 (Indispensable en librairie)

Commentaire de Woland sur La Traversée…
J'ai accroché plus facilement à ce deuxième tome du "Pays des Guignols Gris." A la fin de ma lecture, je constate que, en dépit des imperfections inhérentes à toute construction, fût-ce la meilleure, Guy Sembic gagne ici le pari, des plus difficiles, d'affirmer un univers qui lui est propre, dans un style dense qu'on ne peut survoler faute de perdre une multitude de signaux et de détails essentiels. J'ai trouvé d'ailleurs le style beaucoup plus fluide que dans le 1er tome et aussi plus assuré. Il y a ici une réelle originalité, un désir évident de ne pas se conformer aux règles des ateliers d'écriture (merci, merci, Guy ! si tu savais combien ça me fait plaisir dans ce monde formaté !) et un amour de la narration ample et poétique. Non une poésie qui se gargarise de mots aussi longs qu'ils sont creux mais une poésie qui cherche à saisir ce qu'il y a de meilleur dans l'être, les idées et aussi les mots. Evidemment, ça ne peut pas plaire à tout le monde. Si cependant l'aventure vous tente, un conseil : plongez dans ces flots étranges, futuristes, utopistes souvent mais toujours généreux qu'a créés pour vous cet auteur et laissez-vous doucement immerger. Certains y trouveront trop de descriptions. D'autres trop de détails. D'autres une intrigue qui se relâche par endroits. Mais qu'importe dans le fond puisque la magie est là ? Et puis, ce qui fait la force de cet auteur, c'est surtout sa capacité à représenter les sentiments, le fond des personnages. C'est une chose qu'on ne doit pas perdre de vue.

Sa note : 7/10 (A découvrir)

Sa note : 6/10 (Plutôt bien)

Commentaire de Philipum (alexandrie online) sur Les Contes du Pays des Guignols Gris

Non, pour moi, un conte doit être léger, lumineux, toucher au rêve certes, mais certainement pas si…gris ! A mon avis, dans ce recueil, on ne trouve pas vraiment des contes, mais plutôt une suite de tableaux : des ambiances ou situations dépeintes certes, on le sent, avec beaucoup de conviction et d'authenticité ; mais, malheureusement, plus macabres et déprimantes les unes que les autres. J'ai le sentiment que cela manque de couleurs ; même si on voyait cela en noir et blanc, cela manquerait de nuances.

Ma réponse

Je tiens vivement à remercier Philipum pour son commentaire de mon livre. Pour une raison essentielle : ce commentaire me fait vraiment prendre conscience de la nature même de mes écrits, et donc, d'un « entendement » qui fonctionne d'une drôle manière… Je ne passe pas, si l'on peut dire, par le plus court chemin.
Philipum souligne à très juste titre qu'un conte se doit d'être léger, lumineux, toucher au rêve…
Sans doute me suis-je toute ma vie durant, mépris sur la signification du terme de conte… J'appelle « conte » en fait, quelque chose qui ressemble plus à un tableau, une ambiance, une situation, comme le dit Philipum.
D'ailleurs dans la terminologie « identificatrice » des œuvres d'écriture, entre roman, conte, nouvelle, récit… je ne m'y retrouve pas !
Ces contes sont noirs, je le concède… Mais ils sont la traduction (pas forcément par un « court chemin ») d'un ressenti.
Je pense que la vie n'est pas, loin s'en faut, un conte de fée. Nous voyons au quotidien, dans notre environnement immédiat ou plus lointain, dans l'expérience traversée par les gens, dans les situations sans cesse renouvelées de confrontation, d'indifférence, de violence, de non reconnaissance, d'exclusion, de solitude, beaucoup plus un drame sur la scène, ou une comédie dramatique, plutôt que de la gaîté, de « bons et heureux » dénouements.
D'où la gravité de mes propos, de mes textes le plus souvent.
Il m'arrive cependant de dévier de la gravité par la dérision ou d'une manière quelque peu « surréaliste ». En d'autres écrits je reconnais que « je ne fais pas dans la dentelle ». C'est mon regard, mon ressenti, et je n'ai plus guère d'illusion avec les années qui passent. Peut-être malgré tout, comme un feu encore qui ne peut mourir dans le froid de la nuit finissante, une « certaine espérance »…

Commentaire d'Antoine, sur Alexandrie, du Livre 1 « Le Monde Désuni »

Je suis toujours admiratif de voir comment certains écrivains sont capables d'imaginer minutieusement, dans les moindres détails, tout un univers ; c'est ce que réalise ici Guy Sembic, avec cette chronique de l'espèce humaine dans un lointain futur.
Si la structure de l'écorce terrestre a beaucoup évolué durant toutes ces années (il n'y a plus que

trois grands continents, par exemple), en revanche nous constatons que l'histoire de l'homme a plutôt tendance à n'être qu'un éternel recommencement (Nietsche parlerait d'éternel retour).
D'où le titre de l'ouvrage, et la formule : « Le pays des guignols gris, c'est le pays de toujours et de partout, le pays où l'on a vécu, hier, le pays où l'on vit aujourd'hui, le pays de demain… Même si la Terre devait changer de visage ». Voilà selon moi la première idée intéressante du texte, comme un certain effet de miroir avec notre époque.
Ensuite cela m'a rappelé, avec cette description méthodique, détaillée, de la société envisagée par l'auteur, « l'Utopie » de Thomas More ; sauf qu'il s'agirait ici d'une utopie à l'envers, puisque le monde n'est pas présenté comme idéal, loin de là. Sauf surtout, que si le livre de More n'est qu'une sorte de traité politique, celui de Sembic est beaucoup plus humain, avec les apparitions ici et là de personnages attachants qui donnent des couleurs à l'ensemble (je pense notamment à Azimaïna et sa fille).
Je pense que l'une des réussites du livre tient dans ce subtil mélange de matérialité précise et d'émotions furtives et fortes.
Je reste (comme beaucoup de lecteurs apparemment), un peu dubitatif sur la fin, et en même temps peut-être que la rencontre d'extraterrestres ferait aux hommes prendre conscience de la relativité des choses et leur permettrait de changer en arrêtant de donner autant d'importance à leur nombril.
Mais de toute manière l'intérêt n'est pas là, mais d'être persuadé d'avoir envie de lire la suite. Ce qui est mon cas.

Voici ma réponse au commentaire d'Antoine, pour ce 1er livre « Le monde désuni »…

Nietzsche parlait effectivement d'éternel retour… Comment l'Humain pourrait-il changer puisqu'il n'est pas autre chose que ce qu'il est persuadé d'être, et de représenter ?
Et que son existence dans n'importe quel environnement, le plus primitif ou le plus évolué, est finalement, un beau gâchis ?
Le gâchis vient du fait que nous n'apportons à notre prochain que ce qu'il n'attend pas vraiment de nous, ou qu'au contraire, nous ne lui apportons jamais ce dont il a besoin, de nous.
D'où les confrontations, les déconvenues, la solitude…
Le gâchis est encore accentué dans la mesure où, à force de se vouloir sincère et « bien disposé » on en arrive à rendre le mensonge crédible comme la vérité…
Bien souvent, nos amis, nos proches (famille entre autre), nos connaissances, dans le relationnel qui nous lie plus ou moins, n'osent pas nous dire « qu'on les bassine » et font sincèrement semblant (tellement semblant que ça paraît plus semblant) de s'intéresser à ce qu'on veut leur dire ou faire pour eux…
L'épisode de la révolution culturelle dans mon livre, est assez significatif puisque je conclue en disant que cet évènement historique (si exceptionnel et si beau) n'a été qu'un « palier », une « heureuse récréation » (qui laissera quelques traces cependant). L'évènement se dilue dans le temps, et tout redevient ensuite « comme avant » (avec les guerres en moins mais pas les conflits entre personnes).
En somme, l'on passe sa vie à croire qu'on donne aux autres un « meilleur de soi » avec lequel on vit de toute sa force et qui ne sert à rien, à l'autre… Et l'on ne lui donne presque jamais, à cet autre, ce qu'il faudrait ou que nous devrions lui donner. Aussi dans la traversée de l'existence, vient un moment où l'on atteint dans la relation ce « point de non retour » à partir duquel il n'y a plus de dialogue, d'échange ou de communication possible puisque les positions de chacun sont figées en des ressentis ou des « visions du monde » devenus inconciliables… à force de s'être fourvoyé et

d'avoir persisté…
Peut-être que si l'Homme retrouvait son « animalité originelle » (même avec cette brutalité de l'animalité) il n'y aurait plus ce dramatique quiproquo.
Dans le million d'années de « ER-2 », je ne le dis pas dans le livre mais on pourrait le penser, il y avait cette « animalité de l'Homme ».

Réponse au commentaire d'Antoine (alexandrie.org) sur « La Traversée » :

A dire vrai, si le personnage d'Eridan selon mon aveu, me ressemble, je tiens à préciser qu'il est en réalité, ce personnage d'Eridan, ***idéalisé***.
Eridan est l'image même de l'être que j'aspire à devenir, réalisant ce voyage que j'aurais tant aimé faire…
Je me suis inspiré de mes randonnées effectuées en vélo durant les années de ma jeunesse à travers la France, et, accessoirement, dans des pays limitrophes…
Mais dans mon livre j'ai imaginé un voyage d'une tout autre envergure si je puis dire… La traversée de tout un continent, et cela dans un contexte géographique particulier, celui de la Terre dans un million d'années (d'où ces paysages que je décris, ces lieux, ces villes…)
Dans ce voyage (qui me paraissait fabuleux) j'ai imaginé aussi un contexte relationnel, avec des rencontres, une atmosphère, des personnages effectivement atypiques…
Les lieux « mythiques » que je décris (La porte de l'Ouest, la Grande Fracture, le Désert Absolu…) sont en quelque sorte des lieux qui nous renvoient à des évènements historiques, au passé de cette Terre ayant subi durant ce que j'appelle ER-2 ou « la nuit des temps », de profonds bouleversements.
Ce que je peux dire, aussi, de ce livre, du temps durant lequel je l'ai écrit, (du 5 Mai 2001 au 26 janvier 2002 dans sa première version en un seul livre de 450 pages), c'est que j'ai vraiment vu dans mon esprit, (comme avec de vrais yeux) tous ces paysages, ces villes, ces pays ; et que j'ai « vu » aussi les personnages dont je parle, que j'ai approché ces personnages et que j'ai vécu avec eux, que j'ai ressenti ce qu'ils ressentaient, qu'ils m'ont ému et émerveillé, étonné parfois…
Je reconnais avoir, disons, « quelques connaissances » en matière de géographie, d'astronomie, de « sciences de la vie et de la Terre », et un peu d'Histoire (Monde et Civilisations)… Il m'a paru bon, pour illustrer ces « visions géographiques », d'établir 3 cartes détaillées en couleurs (qui ne sont pas présentes dans le PDF)… J'ai même le projet de réaliser un « Globe Terrestre » assez conséquent et assez détaillé, avec le positionnement adéquat des pays, des villes, des régions géographiques, des chaînes de montagne, des déserts, des côtes, par rapport aux lignes de latitude ; et de faire ressortir en outre le relief des paysages, avec les cours d'eau, les forêts, ces grands espaces continentaux et l'ancien bassin méditerranéen devenu le « Grand Bassin Dépressionnaire », les laves solidifiées et le désert vitrifié entre l' « Ibérie » et « la chaîne du Kalaharidji » (plus hautes montagnes de la Terre dans la partie Equatoriale du Grand Continent)…

COURRIERS

Mardi 17 mai 2005,

Ça y est ! J'ai internet dans les Vosges. Mais le bas débit seulement. C'est un petit bled, ils ont pas ADSL comme à Bruyères. J'ai pris un forfait de 35 heures pour 10 euro par mois à Télé 2.
C'est la raison pour laquelle, avant de balancer les mails et les textes sur alexandrie et sur mon site, j'ai intérêt à tout écrire d'abord sur la disquette puis de faire des « copier/coller », ce qui sera d'ailleurs bien plus pratique et surtout moins onéreux car je resterai sur internet

que le temps du transfert. Néanmoins, en consultation, le forfait sera vite bouffé.

J'aurais environ 25 feuilles de A4 45 lignes depuis début mai à te transmettre , tellement j'ai « usiné » ces derniers temps.

Demain je vois mes copains de la poste à Bruyères Yannick Lenoir, le conseiller financier qui m'a remplacé quand je suis parti dans les Landes, va me tirer les feuilles sur sa bécane. Ils sont balaises, les ordinateurs de la poste, avec des imprimantes qui carburent 300 feuilles à l'heure.
Je vais t'envoyer l'histoire de Matoune et quelques autres bricoles. Mais pas tout, y'en a trop. J'arrive plus à suivre, ni à gérer tout ce que je produis et reçois. Je ne sais parfois plus à qui j'ai déjà envoyé quoi.
Est-ce que entre début mai et aujourd'hui tu m'as envoyé un Roue Libre ? La dernier que j'ai, il me semble qu'il est d'avril. Y' a eu un cafouillage dans la réexpédition de mon courrier, j'ai pas tout reçu de ce que j'attendais à coup sûr.
A tout hasard, je te donne mon adresse dans les Vosges :
Guy SEMBIC, 606 le pré Gallé, 88600 LA CHAPELLE DEVANT BRUYERES.
J'y suis jusqu'au 27 mai dernier jour.
Si j'avais su, j'aurais fait suivre mon imprimante. Mais j'ai amené un tel fourbis !
En attendant tu peux envoyer des mails.

Aux écrivains en herbe ou pas, dont le regard se pose sur ces petits carrés – annonces insérés dans les journaux, et ainsi libellés : « Les Editions xxx recherchent de nouveaux auteurs ».

« Piège à gogos », dis-je ! A la limite de l'arnaque ! En France, une personne sur cinq écrit : journal, notes, souvenirs, et parfois contes, nouvelles, essai ou roman.
Bon an mal an, les grands éditeurs tels que Le Seuil, Gallimard, Albin Michel… reçoivent 4000 si n'est plus, manuscrits dactylographiés ou tapés en traitement de texte ou même parfois écrits au stylo !
Et depuis deux ans, monte en flèche l'édition en ligne, avec Manuscrit, Editel et autres…
Alors, parce que les grands éditeurs d'une part, retournent 95 pour cent des manuscrits et que l'édition en ligne d'autre part, proposant des téléchargements en PDF ou des tirages en livre imprimé contre commande, avance et frais d'envoi uniquement, ont en général de longs délais de livraison pour les tirages papier… Il reste pour le « nouvel auteur » l'attrait du petit carré – annonce « Les Editions xxx recherchent de nouveaux auteurs ».
Cela se passe toujours ainsi : vous envoyez votre manuscrit, trois semaines plus tard vous recevez une belle lettre qui vous annonce qu'un comité de lecture a émis un avis favorable. On vous propose alors un contrat d'édition en vous précisant que les frais de composition de la maquette et quelques autres réalisations sont à votre charge pour, disons, entre 2500 et 4000 euros. Le nombre d'exemplaires annoncé varie entre 300 et 500 exemplaires pour un « 1er tirage ». Ne rêvez pas, il n'y a jamais de 2ème tirage !
Quant à la promotion de votre livre, parlons en : elle consiste en l'expédition de quelques exemplaires à des journalistes littéraires et au référencement sur des bases télématiques.
Quand on sait le nombre de livres expédiés en « service de presse » qui sont archivés puis détruits sans jamais avoir été ouverts et feuilletés, quand on sait le peu d'impact qu'ont ces

bases télématiques, c'est là que l'on réalise que ce livre qu'on rêvait de faire n'est qu'un gros pipi dans un violon.

Sans vous décourager, écrivains en herbe ou pas, sachez qu'il n'y pas de solution meilleure qu'une autre pour « faire un livre ». Pour résumer, c'est très simple : les grands éditeurs, pour un second ou troisième envoi de manuscrit, vous répondront que votre ouvrage n'entre pas dans le programme de leurs prochaines publications. L'édition en ligne, c'est du pipeau parce que, de toute façon, il vous faudra payer d'avance les livres commandés et que déjà dans cet « univers »là, les auteurs sont légion puisqu'il suffit de mettre l'ouvrage en ligne et c'est simple et rapide. Enfin les éditions Untel qui recherchent de nouveaux auteurs, c'est un piège à gogos.

Ce qui est inacceptable et qu'il faut dénoncer haut et fort, c'est que les grands éditeurs publient n'importe qui et n'importe quoi. Pour une question de mode, de tendance et pour « faire du fric ». Les médias, certains journalistes et intellectuels sont complices. Aussi combien de livres sont publiés, dans une langue Française massacrée et d'une médiocrité scandaleuse ! Qui sont même sélectionnés pour des prix !

Mais par bonheur tout de même, les vrais talents sont nombreux, et tant mieux puisqu'ainsi avancent les idées et l'esprit humain.

Pour conclure, je vous dirais, écrivains en herbe ou pas, que si votre livre n'est pas choisi, c'est qu'il y a trop de livres « patahouète » qui se vendent comme des cosmétiques, des melons ou des fromages.

Alors, de grâce, si ce livre doit être une tomate, au moins ne vous faites pas arnaquer !

LES ORGUES DU SYSTEME

Nous sommes beaucoup plus enclins à dénoncer les défauts, les travers, les comportements et les propos des gens, qu'à exprimer ce qui est beau, vrai, authentique…

L'on fustige donc plus qu'on ne loue. C'est normal c'est dans la nature humaine. Il est vrai que dans le monde où nous vivons, il y a plus à fustiger qu'à louer.

Lorsque nous sommes confrontés à tant d'horreurs, de violence, de bêtise et d'hypocrisie, embellir envers et contre tout peut paraître déraisonnable et taxé d'inconscience. Mais qu'y a-t-il à embellir précisément ? Peut-être ce que tant d'horreurs, de violence, de bêtise et d'hypocrisie ont occulté : cette réalité crue et nue des êtres, ce monde de l'Autre tel qu'il serait s'il n'était corrompu par le monde que nous avons fait. Faut-il embellir cette réalité là, ce monde de l'Autre ?

Embellir n'est peut-être pas ce qui conviendrait le mieux, comme un artiste peintre pourrait l'exprimer par des tons plus vifs ou des formes plus épurées. Je dirais donc : « redimensionner », c'est-à-dire représenter mais avec des repères différents, sous un autre angle et sur un plan qui n'avait pas encore été envisagé.

Ce qui nous manque le plus, de nos jours, ce sont ces voix qui s'élèvent contre le sens commun, ce « sens du monde » qui fait de la plupart d'entre nous des moutons ou des veaux.

Certes, ces voix existent. Mais elles sont muselées, interdites d'affiche, combattues, écrasées par des tonnes de condescendance et de mépris.

Sans doute jugées trop dangereuses par les médias, elles peuvent cependant se disperser tant qu'elles ne relient pas les gens entre eux. Et le « Système » a tout orchestré pour que le lien ne s'établisse pas : « Du pain et des jeux ». En ce sens, la Télé, c'est bien le cirque des

Romains.
Pourquoi ces voix qui s'expriment contre le « sens du monde » se sont-elles réunies en si nombreuses chorales ? Ne faudrait-il pas sortir de la chorale et aller au devant de tous ces gens qu'on dit être des veaux… Et qui en sont parce qu'on les a fait devenir des veaux ?

Ce qui nous manque le plus, ce sont ces voix qui, au lieu de fédérer ou d'entraîner une meute, s'élèvent, tendent la main et parfois le poing… pour leur « secouer le cocotier » aux gens !
Elles existent, ces voix ! Elles peuvent se propager, telles des virus dans la totalité d'un organisme. Savez vous que la meilleure publicité, c'est encore le bouche à oreille, ou… ce bon vieux « téléphone arabe ».
Mais il faut que les voix sortent des chorales, parlent avec leurs tripes, n'aient crainte d'être couvertes par les Grandes Orgues du Système… Alors, oui, elles feront le lien.
Et il y aura moins de veaux. Sans veaux, le Système, je ne lui donne pas cher de sa peau !

Trois visions du monde…

Lors de la campagne pour le référendum, trois visions du monde se sont confrontées.
La première fut celle des partisans du oui, regroupant la droite républicaine et les « socialistes bon teint » ainsi que toutes les personnes adhérant bon gré mal gré à un système de valeurs ou « sens du monde ». Quelques hésitants se sont ralliés cependant au camp du oui même s'ils pensaient que ce « sens du monde » articulé sur des valeurs matérialistes et des idéologies de façade ne garantissait pas la sécurité, l'emploi et les revenus. Le traité constitutionnel n'est en effet rien d'autre qu'un engagement solennel, certes historique et fondateur mais d'une évidente fragilité dans un environnement économique où règne la loi de la jungle. Cela, les hésitants l'ont compris mais ils ont cru que cet engagement historique et fondateur pouvait imposer des règles à la dure loi des marchés. En somme, cette vision là, autour du oui, ne pouvait être que la plus raisonnable…
La seconde vision est celle de tous les partisans du non qui s'opposent au « sens du monde » et souhaitent que l'on se rallie à d'autres valeurs que celles de l'argent, du profit et de la compétition dans une course suicidaire. Ceux là ont refusé de se laisser séduire par des idéologies de façade et, comme les hésitants ralliés au oui, ont réfléchi ou participé aux débats publics.
La troisième vision du monde est sans doute celle qui devrait nous inquiéter le plus…
Ayant eu toutefois le mérite de prendre en compte des aspirations essentielles communes à une large majorité de citoyens, elle est cependant celle des gens qui se prétendent investis d'une « mission rédemptrice » et souhaitent reprendre sous leur flambeau les valeurs d'un système « revu et corrigé ». Ceux là ont voté non, mais dans cette vision là, il y a aussi une jungle : celle des dominants, des « élus » et des plus forts qui éliminent les « indésirables ».
Trois visions du monde inconciliables, telle est la réalité de l'Europe au lendemain des deux non de deux pays fondateurs de l'union. Mais pour une fois, et ce n'est qu'un début, en dépit d'un « matraquage » des médias, des partis du oui et d'un « formatage » de la pensée unique… Les gens « ne sont pas des veaux » !

PAUVRE FRANCE !

Pauvre France ! Tes nobles cœurs, tes âmes fortes et tes « couilles au cul » ne gravitent pas dans les hautes sphères de la politique « bien en vue » !
Nos chefs de file des grands partis traditionnels et leurs cohortes de privilégiés piochent la main dans le sac des fonds secrets, détournent les bénéfices des sociétés dont ils sont actionnaires, se combattent entre eux dans des compétitions électorales…
Alors, l'avenir de l'Europe des peuples, les grands enjeux pour la survie de la planète et de l'espèce humaine, le chômage des jeunes, la dépendance des vieux et des handicapés, et d'une manière générale la vie ordinaire et difficile qui est celle de millions de gens, ils s'en foutent en faisant croire que c'est leur première préoccupation.
Encore deux ans à tirer de pugilats hyper médiatisés entre grands ténors et postulants pour une présidence de la République, quelques postes clefs dans une équipe ministérielle. Et plus que jamais, cette « sous culture » anesthésiante diffusée à longueur de journée par nos chaînes de télévision dont les directeurs de programmes mis en place par des Dassault, Lagardère and Cie cultivent l'audimat comme l'éleveur industriel engraisse des milliers de cochons ou de poulets !

France d'en bas…

Que l'on bannisse à jamais cette expression sortie de la bouche de Raffarin en 2002, peu de temps après l'élection présidentielle du 5 mai et la formation de l'équipe ministérielle… « La France d'en bas ». Expression d'ailleurs reprise et, oh combien de fois répétée depuis 3 ans par la quasi-totalité des partis politiques y compris à la gauche de la gauche !
A croire que cette « France d'en bas » devrait rejoindre dans l'histoire ces petites phrases légendaires d'hommes célèbres !
Quel mépris souverain pour les gens humbles, simples et pauvres, que cette expression de « France d'en bas » ! Comment peut-on ainsi immortaliser une telle parole de mépris ?
Je meurs de honte avant d'avoir cessé de vivre à la pensée que de jeunes générations sur des bancs d'école en 2050 ou 2080 liront peut-être qu'un certain monsieur Raffarin premier ministre du président Chirac s'adressait alors à la « France d'en bas ».

A Woland, membre d' alexandrie.org, le 6 juin 2005-06

Le style épistolaire me serait donc familier et « je m'y défendrais assez bien » selon quelques personnes de mon entourage…
Non ! Je n'ai pas fait d'études ! A l'âge de 19 ans en 1967, je redoublais une 1ère C au lycée Victor Duruy de Mont de Marsan. Normalement, le proviseur, monsieur Guinez, acceptait que je redouble ma 1ère en série A. Je souhaitais en effet m'orienter vers la philo et des études littéraires. Mais monsieur Mula, le censeur, n'a pas été de l'avis de monsieur Guinez parce que je venais du « moderne » depuis la classe de 3ème. J'ai donc redoublé ma 1ère M dans une 1ère C4, ce qui me fut fatal. Comment un 15 en Français dans cette classe pouvait-il compenser un 1 en maths et en sciences physiques ? Le bulletin du 3ème trimestre ne me

surprit guère : « Est prié de choisir une nouvelle orientation »… J'étais donc « viré ».
Entre temps j'étais classé 293 sur 1500 reçus au concours d'agent d'exploitation des Postes du 17 novembre 1966.
Pour autant que je me souvienne, à l'école je n'étais vraiment bon qu'en Français. Enfin, pas toujours ! Cela dépendait du sujet. Ainsi en classe de 6ème au 1er trimestre j'ai eu pour sujet « vous accompagnez votre mère au marché, racontez ». Résultat : 6/20 et classé 26ème sur 37. Par contre en classe de 3ème avec monsieur Hébert, au lycée Victor Duruy, j'étais premier avec 14 à chaque trimestre. Et en 1ère C avec une jeune femme qui ne notait jamais au dessus de 14, j'étais premier avec 15 et une fois même 18 ! Il est vrai que le sujet m'avait fort inspiré : culture et communication dans le monde d'aujourd'hui. D'ailleurs l'un de mes copains de la Poste des Landes, devenu conseiller en patrimoine en 2002, m'a déclaré un jour dans une réunion : «C'est grâce à toi que je suis entré à la poste en 1968. Pour l'épreuve de Français, j'ai eu le sujet de ta composition en classe de 1ère et je me suis servi de mémoire de ta copie qui fut présentée comme corrigé type ».
Et pourtant dans la classe de cette jeune femme, j'étais de la bande des plus gros chahuteurs et contestataires… Mais jamais consigné comme mes camarades !
Confusément je sentais ce « quelque chose en moi » qui me dépassait, dont je n'étais pas propriétaire et auquel beaucoup se ralliaient. Ainsi les « lèche-cul » du 1er rang et les « chenapans » du dernier banc me voulaient de leur côté. Mais je les emmerdais tous et quand j'avais envie d'être gentil – et alors je l'étais vraiment-, je ne regardais pas s'ils étaient apaches ou beaux gosses…
Pour leur part, les professeurs à l'exception peut-être de monsieur Lafitte, le prof de gym et de « Pepone » celui d'Histoire, semblaient accepter mes incartades, mes chahuts et mes « drôleries ». Et même monsieur Guinez, le proviseur. Mais pas monsieur Mula, le censeur, éternelle silhouette cadavérique en imper caca d'oie.
Le « top du top » fut la classe de 3ème en 1964. Cette année là je fus premier partout même en mathématiques avec le rigoureux monsieur Cabannes.
Je reconnais que lors de cette mémorable année scolaire, le statut de « vedette » dont je bénéficiais auprès de mes camarades et d'un certain nombre de profs, me convenait parfaitement. J'organisais dans la cour de récréation de « grands débats philosophiques » alternant avec des parties acharnées de « paillasse », de rugby ou de « quetche » (jeu de balle au mur). Au réfectoire les grands de terminale et de première me réservaient une place de choix entre eux. Je leur passais en effet mes brouillons de composition Française.
J'étais donc la « vedette » du lycée, encouragé… ou toléré par les « Autorités », vénéré de mes copains, reconnu par les « Grands ». Mais j'avais 16 ans !
Avoir vécu de tels moments, au moins une fois dans sa vie, surtout à cet âge là, ça fait tout de même du bien ! Aussi cette année 1964 au lycée Victor Duruy à Mont de Marsan, fut elle, avec les années de Tunisie et celles d'Algérie, des meilleures et des plus émouvantes de ma vie !
Au dortoir où nous étions 30, bien avant que ne sonne l'angélus du matin et que ne retentissent sur le plancher les pas cadencés du « schpountz » (veilleur de nuit), à cette heure de la nuit finissante qui est elle de ces « rêves visionnaires » ; éveillé et tout bouillant de « vie intérieure », j'observais les visages endormis de mes camarades et j'écoutais avec une certaine émotion leur respiration. Il me semblait alors que leurs souffles, leurs râles et leurs haleines s'apparentaient à des paroles ou des confidences. Et c'était bien là comme un

murmure de torrent de montagne jailli de la source.
Les plus beaux jours et les plus belles nuits furent cependant ceux et celles du samedi et du dimanche lorsque, par préférence, pour cette atmosphère et cette convivialité entre nous, d'un petit groupe d'internes, je décidais de passer le week end au lycée.
Lassus et Lasserre, les éternels consignés du dimanche que monsieur Mula ne graciait jamais, rejoignaient notre groupe et nous passions la soirée du samedi devant la télévision en « noir et blanc » au foyer, ou bien nous confrontions nos talents de stratèges dans d'interminables parties d'échecs. En ce temps là, nos deux chaînes de télévision ne nous déversaient pas ces émissions de télé réalité genre Star Académy, La Ferme ou Les Colocataires et autres imbécillités anesthésiantes.
Et les nuits du dimanche, les pas cadencés du « schpountz » avaient bien une résonance particulière, la « parole respiration » des camarades révélait encore mieux ce « plus vrai d'eux-mêmes à nul autre pareil ».
J'avais donc 16 ans et de la candeur ! Mais je dis aussi que si je n'avais pas eu ces copains là, ni certains professeurs, pour m'encourager et m'inspirer, sans doute n'aurais-je point exprimé tant par mes paroles que mes écrits ou mon comportement, tout ce que je ressentais et que j'avais envie de partager. En d'autres lieux et autres circonstances de ma vie, je n'ai pas ainsi « ouvert mon ciel ». Sans « atmosphère », sans vraie convivialité, et si, selon mon expression « là où tu te trouves, personne ne t'existe »… alors, il n'y a plus de bonhomme. La coquille ne s'ouvre pas.
Les groupes que nous formions en cour de récréation autour de ces « débats philosophiques » étaient assez restreints, je le précise. Devant une assistance ou un public beaucoup plus élargi, je n'aurais certes « pas fait le poids » car je n'étais ni un orateur ni le genre de personnage « fort en gueule » à monter sur les tables pour prononcer un discours enfiévré.
Je faisais parfois rire en à crever avec mes réflexions pirates et mes pitreries. Alors que passaient les semaines puis les mois de l'année scolaire, je réalisais que mes meilleurs copains n'étaient pas toujours ceux avec lesquels j'avais des discussions sur les longueurs d'onde les plus favorables. Parfois, les moqueurs et les « durs »… Et même les indifférents, me surprenaient.

Le 17 juillet 1967 je suis entré à la Poste au centre de tri de la gare PLM à Paris où je devais exercer les fonctions de trieur de lettres et paquets jusqu'en 1976, année de ma mutation pour les Vosges.
Cette culture dont tu parles et qui selon toi serait relativement étendue, n'est cependant pas si importante. J'ai lu Zola, Simenon, Gide, Camus, Sartre, Kafka, Mauriac, Hugo, Pagnol, St Exupéry et bien d'autres, je suis assez fort en Géographie, en Histoire, Astronomie et Sciences de la vie et de la terre, mais pauvre en économie, sciences physique, mathématiques, sports… Et vie et actualité des stars, vedettes ou autres personnages charismatiques des milieux littéraires et du music-hall. Lorsqu'il m'arrive par exemple de consulter « Le monde des livres » du vendredi, je suis « complètement largué ». Tous ces auteurs, toutes ces nouveautés… Je lis les résumés, les commentaires, les biographies sommaires rédigés par les journalistes, avec le « parcours » de ces gens là. Alors je me dis « Mais que puis-je dire de plus ou autrement qu'eux ? ».
La « profondeur » de mes textes, que tu évoques, me vient tout droit de cette si drôle, si tragique, si belle et si émouvante traversée de la vie. Je la dois pour l'essentiel à ma mère et à mon père, à mon enfance peu ordinaire et à tous ces visages du passé ou du présent qui

entrent dans chaque période d'existence.
Lorsque j'ai passé le concours des Postes en novembre 1966, j'ai eu pour sujet de Français : « On ne s'égare jamais si loin que lorsque l'on croit connaître la route ». Aujourd'hui, à l'âge de 57 ans je n'ai toujours pas de ces confortables certitudes qui rassurent. Les points d'interrogation de mon enfance sont peut-être encore plus nombreux, je n'ai jamais « construit ma vie » ni souscrit à des modèles de pensée. Même les anarchistes n'auraient que faire de moi dans leurs rangs…
Si je devais me situer, sans doute serais-je positionné dans ce petit groupe d'étoiles inconnues et non répertoriées sur les cartes du ciel, à l'extrémité du dernier bras de la spirale. Et de l'autre côté, là où aucun astronaute ne s'est risqué, tout est à découvrir… Ou redécouvrir.
N'avons-nous pas à certains moments de notre vie, de ces intuitions aussi fugitives que bizarres qui semblent dessiner dans notre mémoire des souvenirs plus anciens que notre vie ? C'est ce que je ressens parfois dans les visages qui m'émeuvent, dans le regard de cette « autre bulle de solitude »…
Ma cousine Marie Françoise Campa, qui habite à Mont de Marsan, m'aime beaucoup et que je chéris d'autant, a dit un jour de moi : « Guy est un être profond ». Mais comme je l'écris dans « A quoi ressembl'je ? » ou dans un autre texte, le témoignage de ma chère cousine dans un tribunal où je devrais comparaître, serait déclaré caduc…
Au fond, ce qui me conforterait vraiment, ce serait plutôt le jugement de mes plus féroces contradicteurs, le jugement même des condescendants et des moqueurs… Pour peu qu'ils reconnaissent tacitement ce « quelque chose en moi » dont je ne suis pas propriétaire.
Parfois en dépit de mes révoltes et de mes violences, de mes insolences et de mes inconsciences, il m'arrive de penser à ce que j'ai lu dans la bible au sujet de Jésus qui parlait de tendre l'autre joue. Ne vaut-il pas mieux se laisser tuer sur place plutôt que de vivre à genoux, enchaîné par tout ce que le monde nous impose ?

Si l'idée que tu te fais de ma culture me surprend, saches que je suis encore plus impressionné, non seulement par ce que vous exprimez les uns et les autres dans les forums d'alexandrie, mais aussi par vos différents profils. J'ai pu constater que la plupart d'entre vous ont écrit des livres, font état d'une expérience assez « riche », d'une formation universitaire ou animent des sites littéraires.
Très franchement, mais sans toutefois me sentir étranger dans ce « bouillon de culture », je prends tout de même conscience de certaines lacunes… Qu'une vie jamais construite et des motivations sincères mais ombrageuses et désordonnées n'ont pu combler.
Quoi que je puisse dire ou écrire, je n'ai ni les « bagages », ni la formation universitaire ni les références. Ma « philosophie » demeure celle du poète anarchiste du bistrot du coin, certainement pas celle d'un Deleuze ou d'un Paul Ricoeur, loin s'en faut !
Oui, c'est vrai : je peste souvent contre les intellectuels, je les définis comme des personnages ne vivant pas dans le même monde que les gens de la rue et de la vie ordinaire. Mais bon sang ! Que je sache ! Ces gens-là ont étudié, passé des examens, des concours, ont été confrontés à des jurys, ont du « plancher » sur un sujet ou une épreuve pour obtenir un résultat. Cela, c'est la réalité.
Moi, je n'ai rien fait de tout cela, je ne sais pas ce que c'est le stress de l'épreuve, l'angoisse du résultat, l'appréhension devant un jury ni l'enjeu capital pour l'entrée dans une grande école, l'obtention d'un BTS !
C'est beaucoup plus facile et moins référentiel de se faire soi-même une culture générale

que d'assister à des cours, de préparer des mémoires, de suivre un programme et de passer des examens. Or, c'est ce que vous avez fait pour beaucoup d'entre vous, les membres d'alexandrie… Et tous ces gens plus ou moins reconnus des milieux littéraires.
Comment un « YUGCIB », qui n'a ni bagages ni références, même en alignant ses milliers de pages sur des forums ou sur un site internet, pourrait-il se définir « écrivain » alors que des milliers de gens bagagés et référencés ont tant de peine à se faire lire, à trouver un éditeur pour leurs œuvres ? Et que représente finalement une petite publication par ci par là, un petit prix, une petite distinction ou quelques lignes dans un journal ?
Il faut quand même savoir comment le monde fonctionne, même avec un cœur qui saigne devant la manière dont ce monde se meut !
L'absurdité, l'injustice, la violence, la barbarie, l'hypocrisie ne sont pas des raisons suffisantes pour rejeter le monde. Les mauvaises herbes, c'est aussi la vie. Il n'y a aucune raison valable de rejeter le monde.
Si je croyais en Dieu je dirais que la plus belle preuve d'amour que Dieu a donné à l'homme, c'est de lui avoir laissé le libre arbitre en face de la Connaissance. Le vrai résultat ne peut être atteint qu'au prix de ce risque là : celui du libre arbitre. Sur Terre ou ailleurs, tout a un prix…

Une dernière chose, Woland, avant de te quitter…
Il faut oser voir GRAND, BEAU, FORT, et différent du sens commun, dans la vie… Cette ambition là me semble parfaitement compatible avec des vertus aussi essentielles que l'humilité et la bonté. Autrement dit, ne pas baisser les yeux en face des moqueurs, des condescendants, des indifférents ou des pourfendeurs.
Ne pas vouloir « péter plus haut que l'on a le cul », reconnaître la valeur et la force des gens mieux armés que nous sans pour autant se sentir « à la traîne » avec les yeux dans les chaussures, sauvegarder l'indépendance de son esprit.
Peut importe après tout que nous ne soyons RIEN sur Terre et dans l'univers, peu importe le fétu de paille de notre existence, peu importe la vanité de nos ambitions puisque chaque instant de notre vie est une petite éternité à nulle autre pareille, une seule fois vécue, ayant existé envers et contre tout, seule ou reliée…

« Il semble qu'il y ait des écrivains qui s'efforcent de vivre selon ce qu'ils pensent, tel Gaston Bachelard, et d'autres qui ne pensent qu'en fonction et dans les limites de ce qu'ils vivent, tel Albert Camus…
…Retrouver l'homme selon sa dimension primitive et donc authentique, tel a toujours été le souci d'Albert Camus. » (CAMUS, par André Nicolas)

Voilà… J'ai fini. Du moins pour aujourd'hui. Alors dis moi, très sincèrement… T'es tu ennuyée en me lisant ?

JE T' AIME, JE NE T' AIME PAS

Je t'aime.
Mais si tu ne le sais pas, je m'en fous car tu n'as pas besoin de moi…
Je t'aime.
Tu le sais mais tu ne dis rien et je m'en fous car ton regard seul me suffit…
Je t'aime.

Tu le sais et tu dis que tu m'aimes aussi, je le crois et j'en suis très heureux…
Mais je ne sais que te dire parce que mon ciel trop grand ouvert est un gouffre…
Je t'aime.
Mais tu ne le sais pas et c'est peut-être mieux ainsi…
Je ne t'aime pas.
Mais tu m'aimes et je ne le sais pas… Alors je fais de « l'ennemour » !
Je ne t'aime pas.
Mais tu m'aimes et je le sais… Alors apprendrai-je à t'aimer ?
Je ne t'aime pas.
Et toi non plus tu ne m'aimes pas. C'est peut-être mieux ainsi, mais c'est de l'inachevé.
En résumé, je t'aime ou je ne t'aime pas, tu m'aimes ou tu ne m'aimes pas…
Et quel que soit le cas de figure, c'est toujours de l'inachevé.
Mais l'inachevé quand on ne s'aime ni l'un ni l'autre, c'est une pièce du théâtre de la vie dont le rideau ne s'est pas levé sur le premier acte.
Et dans l'inachevé de tous les autres cas de figure, que ce soit toi ou moi qui ouvre le rideau, il y a au moins le début du premier acte…

MON ENNEMOUR

C'est qui, mon ennemour ?
Cet être ou cette « êtresse » qui dîne à ma table, dont le regard n'a que faire du mien et qui ne dit mot ?
… Ou bien cet « êtron » issu paraît-il d'un « cosmos » plus grand que l'être qu'il prétend être mais n'étant point en l'occurrence l'être qui devrait être pour que l'être ou l'êtresse qui dîne à sa table soit l'être qui doit être ?
Oui, c'est qui, mon ennemour ?
Elle ? Lui ?... Ou ce visage de moi ?

EXISTE MOI…

-Existe moi !
-Pardon ?
-Existe moi !
-Excuse moi, je n'ai pas compris !
-S'il te plaît, existe moi !
-Ah ! ça y est ! J'ai compris ! Mais comment veux-tu que je t'existe ? J'existe, tu existes, il existe, nous existons… L'on n'existe pas l'autre ! Et puis, tu me dis cela sur le même ton que le petit renard de Saint Exupéry qui demande au petit prince : « apprivoise moi ! »…
-Il y a un lien entre « existe moi » et « apprivoise moi ». Un tout petit lien, un semblant de lien… C'est le lien que tu discernerais entre les deux formules selon ta logique à toi. Tu penserais en effet que c'est un peu la même chose, apprivoiser et m'exister.
-Non, je ne vois pas le lien, cela me semble différent.
-Alors je crois que l'on va se comprendre… Voilà : si tu m'apprivoises, je t'ouvrirai mon ciel, je te suivrai, je t'écouterai, tu seras mon maître, j'aurai tes yeux, je dirai tes mots et ce

que je ferai ou inventerai viendra de moi mais sera à toi. Si tu m'existes, ce n'est pas tout à fait pareil : je t'ouvrirai alors mon ciel encore plus grand, plus bleu, plus fort et différent du bleu que tout le monde voit lorsque je n'ouvre qu'une partie de mon ciel.
-Mais comment je vais faire pour t'exister ?
-Eh bien, au début, ne m'apprivoises pas. Après, cela viendra tout seul.

VIVRE ET PENSER…

Il semble qu'il y ait trois sortes d'intellectuels, d'écrivains ou d'artistes…
Les premiers ne vivent pas selon ce qu'ils pensent, écrivent ou expriment : ils ont du talent, de l'expérience et du savoir mais ce qu'ils font et la manière dont ils vivent et se comportent n'est pas conforme à ce qu'ils pensent, écrivent ou expriment.
A mon avis, ceux là sont peu crédibles, si l'on ne considère que ce que l'on sait de leur vie et de leurs agissements… Dont il faudrait faire d'autant plus abstraction selon la portée de l'œuvre. L'on peut certes les condamner pour leurs actes ou leurs contradictions… En vertu et au nom de quoi cependant ? (à l'exception toutefois d'accusation fondée de crime contre l'humanité). Mais l'œuvre est bien là, dans toute sa beauté et sa réalité.
Les seconds s'efforcent de vivre selon ce qu'ils pensent, écrivent ou expriment. Sont-ils plus crédibles parce qu'ils se réfèrent à une éthique, à une morale, à des valeurs et des concepts ? (qui sont cependant faussés par des décors et des mystifications). Ou au contraire parce que, déclarant ne pas adhérer à ces valeurs ou concepts, et le pensant, l'écrivant ou l'exprimant, ils vivent et agissent donc en fonction de ce qu'ils pensent ? Mais l'oeuvre est bien là, dans toute sa beauté et sa réalité.
Les troisièmes ne pensent, n'écrivent et ne s'expriment qu'en fonction et dans les limites de ce qu'ils vivent ou ressentent. Sont-ils plus crédibles parce que ce qu'ils vivent ou ressentent est avant tout authentique, non dépendant de décors ou de mystifications ?
Là encore, l'œuvre est bien là, dans toute sa beauté et sa réalité.
Pour les uns comme pour les autres, peu importe la crédibilité de l'intellectuel, de l'écrivain ou de l'artiste… Puisque cette crédibilité est forcément dépendante de repères, de modes, de valeurs et de concepts fixés par les hommes dans un contexte de civilisation… Et que cette crédibilité évolue dans le temps et selon les lieux.

A L'HEURE DES GRANDS DEBATS…

Nous en sommes encore dans le temps des grands débats d'idées, des pugilats entre chefs de partis politiques et de tendances au sein de chacun de ces partis. Mais tout fonctionne. Tant bien que mal, parfois plus mal que bien, les uns réussissant mieux que les autres… La « machine » tourne. Les rouages sont grippés, quelques étincelles fusent, cela craque et grince de partout mais les trains et les voitures roulent, les consommateurs consomment, le ballet de l'économie libérale mondialisée bat son plein, les places boursières affichent des performances diversifiées, au robinet l'eau coule toujours… En somme, les maux sont grands, le catastrophisme est amplement médiatisé, mais en attendant mieux…ou pire, on verra bien !

Je crains fort qu'au temps des grands débats et des pugilats entre chefs de partis, du catastrophisme médiatisé, des conciliabules, des grèves de 24 heures et de la contestation universelle, du robinet qui coule encore et des caddys pleins, ne succède un autre temps : celui d'une « machine » qui ne tourne plus , d'un robinet qui ne coule plus, du caddy vide et d'une nouvelle espèce de prédateurs atomisée en bandes rivales. Alors viendra la nostalgie de ce temps des débats où tout fonctionnait encore.
Nous avons assisté à l'effondrement de l'économie planifiée et collectiviste, le Stalinisme et les régimes qui lui ont succédé étaient bien ce mauvais communisme honni par les peuples, complètement différent du « vrai communisme » originel, qui était celui de Marx, de Jaurès et des premiers socialistes.
Nous assistons actuellement à l'effondrement de ce mauvais libéralisme, suicidaire et ennemi du genre humain, si différent du « vrai libéralisme » originel, qui était celui des pionniers, des défricheurs, des aventuriers, de la solidarité devant l'adversité, des découvreurs, de l'intelligence et de l'initiative.

L'espérance demeure… Mais j'ai tout de même un peu peur ! Parce que, lorsque ça tombe, ça fait toujours mal !

Je note depuis le 16 juin quelques anomalies de fonctionnement dans mon site et dans l'administration de celui-ci :
-Dans l'une de mes rubriques, un texte pour lequel j'ai eu la réponse « publié » et confirmé sur ma messagerie, n'apparaît pas sur mon site.
-Dans l'administration de mon site, en « éditer rubriques » pour l'une de mes rubriques, le texte inclus précédemment, publié, n'apparaît plus alors qu'il figure bien sur mon site là où il doit être.
-Le décompte du nombre de visiteurs semble bloqué alors que, afin de vérification par consultation directe, j'ai saisi plusieurs fois l'adresse du site : normalement, à chaque saisie de l'adresse, le nombre de visites s'inscrit avec une de plus.
-D'autre part, j'ai encore une question à vous soumettre :
Quelle est la capacité maximale du site en : nombre de rubriques et longueur de texte par rubrique ?

Je reproduis ici un message que j'avais posté sur Alexandrie, le 4 juillet 2005, et qui je pense, est toujours d'actualité… C'était un an avant que nous nous rencontrions, pour la toute première fois, à Arbois, lors des « Petites fêtes de Dionysos »…

SUR LE FORUM D'ALEXANDRIE, le 4 juillet 2005…

Pour répondre à Pascal et aux autres au sujet de mon idée de rencontre… Il s'agit là sans doute de l'une de ces idées jaillie telle un geyser dans un paysage chaotique, une idée ne dépendant que d'un état d'esprit ou d'un ressenti tout à fait particulier éprouvé en un moment donné… Lequel moment d'ailleurs, semble pris dans l'engrenage insaisissable et incontrôlé de tout un cheminement de pensée (s).
En bon webmaster qu'il est, Pascal a très certainement raison. Qu'est-ce qu'un webmaster

en effet sinon un humain qui communique par le Net et qui de ce fait, ne sent pas forcément la nécessité, la finalité ou le besoin d'un « vrai » contact ?
Communiquer par le Net n'a peut-être rien à voir ou n'est pas comparable avec un autre moyen de communication. La question n'est même plus de savoir si l'on est dans le réel, l'instantané, l'imaginaire, le virtuel ou toute autre forme d'expression définie selon les concepts habituels qui nous sont familiers.
Ce qui pour ma part m'attire dans le Web, c'est l'immédiateté de la relation et dans le même moment de cette relation non dépendante d'une présence physique, une *impression* de distorsion du temps durant lequel s'exprime « quelque chose de soi » vers un Autre incertain, imaginaire ou « réel non visible ». Cette distorsion du temps, qui n'est qu'une impression, devient alors un créneau élargi dans lequel l'expression prend forme, se précise, se nuance et s'habille. Et sans perdre de son de son exclusivité, de son authenticité et de sa spontanéité, ce que l'on exprime en direct sur le Web, bénéficie de ce petit temps de réflexion qui nous permet de modeler notre parole. Je crois que les bons orateurs sont ceux qui savent dans de fréquentes mais brèves distorsions de temps totalement imperceptibles pour l'auditoire, modeler au mieux leur parole.
L'immédiateté de la relation d'autre part, a un avantage certain : celui de ne pas nous faire perdre de temps en de vaines espérances. Il est en effet très inconfortable et tout à fait inutile de devoir attendre 2 ou 3 mois la réponse d'un éditeur ou d'un journaliste à l'envoi d'un manuscrit, d'un texte, d'un courrier classique… Réponse en l'occurrence qui ne vient jamais, le plus souvent, pour cause d'encombrement, d'indigeste diversité dont la caractéristique essentielle est l'abondance d'œuvres et d'expressions sans intérêt réel. De toutes petites fleurs, dirais-je, perdues dans une jungle impénétrable de végétaux, de champignons et de toutes sortes de créatures dont on doute parfois de l'origine naturelle, ne seront jamais découvertes, ou, si toutefois elles le sont, elles n'ont pas d'avenir parce qu'aujourd'hui tout passe, broyé par les modes et les tendances.
Sur le Net, si un contact s'établit, c'est dans 5 minutes, une heure, un jour… Et presque jamais dans « des lunes ».
Enfin, certaines personnes, « en direct », expriment en une seule phrase ou quelques mots très simples ce que d'autres mettraient 10 pages à raconter même en une de ces lettres qui serait un « monument littéraire ». Je ne dis pas que nous devons faire l'apologie d'une expression au maximum simplifiée mais chargée d'émotion et d'image, mais il faut tout de même reconnaître que parfois, 3 mots ou une seule phrase ont plus de portée et d'intensité qu'une argumentation pseudo philosophique ou un texte bien écrit de plusieurs pages… qui ne sera peut-être jamais lu.
Alors, rencontre ou pas ? Est-ce si important ? Et que se dirait-on… après avoir tant échangé sur le Web ? Où, quand et comment ? Et par quelles motivations ?
J'aime beaucoup la « grande maison avec piscine » évoquée par Pascal. Pour pousser encore plus loin la caricature, est-ce que les filles opteraient pour le maillot deux pièces, le maillot une pièce ou le maillot zéro pièce ? Et quelle crème de bronzage devrait-on amener dans nos bagages ? Allons ! Ne plaisantons pas ! Alexandrie, ce n'est tout de même pas « La Ferme Célébrités » ni « Star Ac ».
Finalement, mon idée, j'en ris après coup !

MAELSTROM

Dans le gigantesque maelstrom de tout ce qui est ou n'est pas, et dont les limites indéfinies semblent se perdre avant même d'avoir pu être des sillons de lumière en bordure des champs inconnus de l'univers dont j'ai osé rêver, je suis déjà broyé, en poussière vivante et atomes d'esprit.
Poussière et atomes pris dans le maelstrom de ces planètes fières peuplées de plus de Génies au kilomètre carré que de Trouduks , je me suis déguisé, indéfinissable nuage de particules incandescentes, en yugcib…
Sans doute est-ce le déguisement qui me ressemble le mieux, et avec lequel je sombrerai dans le gigantesque maelstrom…

DANS MA FORGE

C'est dans cette rubrique et ses suites que désormais vous lirez mes « derniers crus ». Je vous convie donc à l'intérieur de ma forge. Les mots, les visages, les souvenirs, les idées, les images, et d'une manière générale tout ce que j'écris, de quelque pensée ou de toute inspiration que cela me vienne, passeront sur l'enclume, seront coulés dans les creusets puis modelés ou sculptés. Ils auront après quelques retouches, pris une forme sinon définitive, du moins présentée sous la patte du moment vécu et de sa portée plus ou moins proche ou lointaine.
La dureté et la composition des métaux, c'est comme la dureté et la diversité du monde. Et les métaux sont durs à travailler. C'est pourquoi il faut une forge.
La violence des évènements, la beauté et la cruauté du monde entrent dans la forge à l'état brut. C'est seulement lorsqu'ils sont sur l'enclume et travaillés par le regard, que les évènements prennent la forme d'anneaux de communication

GENERATIONS MAUDITES

Nous serons pour les humains qui peupleront la Terre dans quatre siècles, ces générations maudites des alentours du dernier millénaire…
Et les « Grands Personnages » de notre actualité présente seront pour la plupart d'entre eux, les représentants de ces générations maudites : leurs noms seront inscrits dans les livres d'école, et très certainement, l'on aura alors bien plus de sympathie pour un Hubert Reeves que pour un Georges W Bush ou un Jacques Chirac… Si tant est que dans quatre siècles il y ait encore des humains sur la Terre.
Que représenteront en effet pour nos lointains descendants, ces personnages qui, de leur temps, s'intéressaient plus à leur empire financier, aux pouvoirs qu'ils s'attachaient à conserver, qu'à l'avenir de l'espèce humaine et de la Terre en général ?
Le « Tribunal de l'Histoire » jugera…
Nous serons bien alors, ceux de nos générations présentes, avec les « Grands » et les célébrités de ce monde que nous avons fait tel qu'il est, pour les enfants des écoles en 2417, pour les habitants des villes et pays des zones habitables, ces générations maudites du passage d'un millénaire à l'autre.
Ces générations qui ont épuisé et pollué la Terre, qui en ont pompé l'eau…
Ces générations qui, pour un cinquième d'entre elles, par leur mode de vie et leurs besoins

démesurés, ont contribué à la précarité et la pauvreté des quatre cinquièmes autres…
Ces générations qui ne se sont même pas soucié de l'avenir de leurs enfants vivant sous leur toit !
Le « Tribunal de l'Histoire » cependant, exhumera de l'indifférence quelques proscrits des cénacles officiels dont l'esprit éclairé à l'époque, n'était guère considéré.
Il ne fait pas bon pour la postérité, d'être de ces « générations maudites » qui érigèrent en « pensée unique et universelle » une nouvelle forme d'immoralité supplantant l'immorale morale des générations d'antan mais battant l'immoralité à la course jusqu'à l'effacement même de tous repères…
Le « bateau » de ces générations là n'était même plus ivre : il prenait l'eau de toute part, l'on y dansait des gigues d'une imbécillité cruelle ou d'un automatisme désespérant.

PREMIER OU NOUVEL EMPLOI

Vous, les jeunes de moins de 26 ans, parmi ceux qui ont écouté monsieur Villepin à la télévision, ou qui pensez qu'une manif de plus ou de moins ne changera rien, que l'un d'entre vous m'explique comment vous ferez, avec un contrat de première embauche, sans garantie d'un emploi ne débouchant pas sur un licenciement ; pour obtenir un prêt bancaire afin de financer l'achat d'une voiture ou de régler le montant d'une caution équivalent à trois mois de loyer ?
Croyez vous vraiment que monsieur Villepin a le pouvoir de convaincre un banquier de vous prêter de l'argent sans réelle garantie ?
« Rapport de confiance »… Prétend monsieur Villepin, alors qu'employeurs et banquiers qui sont les principaux acteurs de ce prétendu « pacte de confiance », n'ont d'autre « idéal » que la rentabilité, le moindre coût et l'absence de risque financier ?
Vous, les jeunes de moins de 26 ans, votre place n'est-elle pas dans la rue pour manifester contre une « casse » du code du travail sans précédent depuis des dizaines d'années ?
Non seulement vous n'aurez pas de prêt pour acheter une voiture ou financer un projet immobilier, mais vous serez corvéables à merci et jetables comme des Kleenex !
Ne dites pas que cela est mieux que la précarité actuelle. Il s'agit bel et bien d'une précarité renforcée, d'une absence de perspective d'avenir, pour vous-mêmes, vos familles et vos enfants. Et dans une telle précarité généralisée, il n'y a plus, en premier ou nouvel emploi, de consommation, même à « prix cassés »…

A Sylvie, Masques de Venise, le 8 mars 2006…

Ce que tu me dis dans ton dernier courriel au sujet de ton fils Flavien me touche beaucoup parce que tout au long de mon existence, je me suis toujours senti par l'esprit et le cœur, très proche des êtres dont le « parcours » a été, disons, « un peu moins aisé que pour le commun des mortels ».
J'imagine en ce qui te concerne, les tonnes d'amour, de gentillesse, de patience, de don de ta personne, qu'il fallu que tu prodigues à ton enfant afin de lui donner les moyens d'avoir ses chances en dépit de ce qui pouvait « l'enfermer en lui »…
Comme je dis bien souvent : « la vie est une drôle d'expérience ». S'il n'était, dans l'expérience que nous traversons, de ces êtres d'exception que nous rencontrons parfois, la

vie serait un désert d'incommunicabilité. Non pas que cette incommunicabilité soit insupportable… Elle s'apparente plus à une « connexion de base » qu'à un abîme de silence et d'indifférence… Mais par ce seul niveau de connexion, il n'y a jamais d'accès, disons, au « haut débit », le débit « du cœur du réacteur »…
Pour ma part, c'est très clair, j'aspire au « haut débit ». Je suppose qu'il en est de même pour toi… Ainsi que pour certaines personnes parmi mes connaissances…

Un ami m'a dit : « Le Net est petit »… Oui, un « petit univers dans un très grand verre », ai-je répondu. (Voir le texte intégral de ce « topic » sur mon site ou sur alexandrie).
Des forums d'expression libre, y'en a « à la pelle ». Mais bon, il faut « en prendre et en laisser ». J'en suis revenu ! J'ai vu, j'ai compris ! Quel grand « lupanar bazar » avec des tirs à balles, du gonflable, de la guimauve… et un tas de saloperies ! « Ils » mettent tous ou presque des « chartes de bonne conduite » mais ça pue la haine, le sperme, le voyeurisme, le « spam de sa pomme », la philosophie de bistrot louche… Et quand t'arrives gentil gentil avec un « cœur grand comme un cosmos », on te dit que c'est de la « branlette intellectuelle ».
De tous les « gros sites », ceux à plus de dix mille visiteurs par mois, Alexandrie et Portail des Auteurs me semblent les plus « corrects ». Il y en a un autre : La rue des Auteurs, qui serait à mon avis, assez « bien »… Mais quoi que « assez difficile à pénétrer ». Toujours est-il que sur alexandrie, il y a un « petit noyau » assez sympa, même très sympa dirais-je, bien ouvert aux nouveaux arrivants, et que depuis un certain temps, aux dires de « Becdanlo »--que je rejoins—il s'y dessine une « atmosphère »…

Ton prénom, Sylvie, me fait ouvrir l'un de ces « tiroirs » de la mémoire de mon enfance :
C'était à Rion des Landes, l'un de ces étés des années 50 où je passais les grandes vacances chez mes grands parents maternels. Ma mamy ne voulait pas que je fréquente les gosses du quartier du fronton où l'on jouait à des jeux de balle ; elle ne me laissait aller que chez Vincent et Maïté, les enfants de l'instituteur, qui, selon ses dires, étaient chic et bien élevés. Ou encore chez Sylvie, une fillette « très classe » au visage ravissant, bien habillée avec des petites robes fraîches ornées de jolis rubans.
Pour aller chez Sylvie, il fallait traverser tout le bourg par la grand rue jusqu'au garage Ducasse, près de la gare. Mamy m'y conduisait sur le porte bagage de son vélo.
Avec mon Papé, c'était différent : Papé était plus « cool », et m'amenait voir le « Télétété », une espèce de marionnette extraterrestre trônant sur une étagère de la vitrine d'un bazar. Mamy était « contre » le Télétété. (voir sur mon site en rubrique « Confettis 3 », l'histoire du Télétété)
Mes facéties et autres pitreries, cependant, ainsi que l'art avec lequel je maniais la pâte à modeler et les crayons de couleur, enchantaient Vincent, Maïté et Sylvie. Je trouvais la maison de Sylvie assez magique, avec des recoins et des réduits qui n'étaient jamais noirs ni fermés, un « bric à brac » comme au marché aux Puces de Bordeaux dans le couloir, le grenier, la cave et même la chambre de Sylvie.
Aujourd'hui, je me rends souvent en vélo de Tartas à Rion pour aller voir mes « petites étoiles » (gentilles demoiselles des ordinateurs) à l'espace Multimédia. Je passe devant la « maison de Sylvie » qui n'a subi aucune transformation depuis 50 ans, mais qui s'est vendue l'an passé…

Petite lettre ouverte aux personnes et organismes que j'ai contactés et qui n'ont jamais répondu à mes présentations ou propositions…

Vous auriez pu, Madame ou Monsieur Le ou La… Avoir au moins la politesse, même au bout de huit jours ou d'un mois, de me répondre…
Ne serait-ce que par ces quelques mots dans le genre de : « Nous avons bien reçu votre message, mais… »
Votre indifférence… ou votre mépris, sont bien de ce « sens du monde » où ne prévaut que ce qui a cours, se vend et « huile » les rouages du « grand mécanisme ».

Ne recevez donc pas, Madame, Monsieur… Mes sentiments quels qu'ils soient civilement définis, ni à plus forte raison, mes « sentisseries »…

Note au sujet de cette lettre :

En règle générale, ces personnes et organismes qui ne m'ont jamais répondu, sont encore (et sans doute pour toujours) dans le domaine « Google ».
Tous mes contacts suivis sont répertoriés dans un espace qui s'ouvre sur mon écran de « Cassiopée ». Je n'ai donc pas à les rechercher dans Google.
Dans les domaines que je visite le plus régulièrement, et où je suis membre et adhérent, dont l'URL s'affiche dans mon « ciel », il n'y a pas de ces « silences éternels » que je foudroie de mon œil noir.
Je rends grâce à mes contradicteurs parce qu'ils ont pris le temps, ce temps si précieux pour eux, de me répondre, ne fût-ce que d'un « smile »…
Je n'ai jamais été très copain avec une « certaine forme d'indifférence »… que je différencie cependant d'une indifférence plus naturelle.

ZACARIAS MOUSSAOUI

Il est donc condamné à la prison à vie, le Français Zacarias Moussaoui, l'un des organisateurs de cette « boucherie historique à ciel ouvert » du 11 septembre 2001.
Je m'en doutais, j'avais pressenti ce verdict du jury Américain.
Mais quel regard porter sur ce jugement ? Quel regard porter sur le monde en ce début de 3ème millénaire ?
Certes, il ne sera pas beaucoup de « Terriens », à l'exception de quelques Islamistes « fous de dieu », terroristes et extrémistes, pour penser qu'il fut la « victime expiatoire » d'un procès ultra médiatisé et donc, condamné par les juges d'un « pays ennemi » !
Personne ou presque dans le monde, par conséquent, ne « plaindra » Zacarias Moussaoui, d'autant plus qu'il ne regrette rien.
Un être désormais enfermé à vie dans une cellule aux murs blancs, totalement isolé du monde extérieur : c'est à peine s'il apercevra le gardien qui lui glissera par une petite ouverture de la porte, sa gamelle de nourriture. Ni sa mère, ni personne d'ailleurs, ne pourra le voir ou lui parler. Sans doute eût-il mieux valu qu'il meure que d'être, à l'âge de 37 ans, jeté vivant dans cet « enfer absolu » !
L'image de cette prison « haute sécurité » dans le désert du Colorado est absolument effrayante ! Tous les « nostalgiques » de la peine de mort, dans un pays tel que la France,

fanatiques d'une « peine de substitution », concevraient bien qu'il existe aussi en France, une prison de la « vraie perpète »… Mais, en France, il n'y a pas de ces déserts comme en Amérique ! Sauf peut-être au milieu des zones ultra urbanisées ou s'entrecroisent les voies rapides et les bretelles autoroutières…
Ceci dit, 30 ans à mon avis, même avec quelques années de remise de peine, c'est suffisant pour briser à jamais un être humain… qui sera toujours considéré comme un paria. Alors, s'il n'y a ni pardon, ni soit – disante « réinsertion », pourquoi pas la mort ? Il est tout de même « édifiant », que certains condamnés à de très lourdes peines, confrontés à des conditions d'existence terrifiantes, se soient exprimé en faveur de la peine de mort… du moins pour eux-mêmes !
Mais nous sommes bien, de l'autre côté de l'Atlantique, dans cette Amérique du pire et du meilleur ! Le pays de tous les extrêmes, avec ses paysages démesurés, ses passions, ses idéaux, son mode de vie, ses rêves fous, et sa constitution enviée de tous les pays du monde ! Le pays où tout est possible, dans l'amour comme dans la haine ou la violence, dans l'intelligence comme dans la barbarie !
Eût-il été condamné, Zacarias, à une peine de travaux forcés toute sa vie durant, avec un contrôle permanent, suivi, encadré, entravé même, dormant dans une prison mais travaillant tout le jour sur quelque chantier ou dans une usine, et son salaire versé par exemple, à des familles de victimes…Cela n'aurait-il pas été préférable…si l'on peut dire ?
Un « Martyr » est un homme ou une femme qui, d'une religion ou d'une idéologie combattue, meurt sous les coups de ceux qui le condamnent. Zacarias ne meurt pas. Mais quel est le sens de ce jugement ? Quel aurait été celui de sa mort par injection létale ?
Il ne regrette rien, il a été insolent, il s'est moqué des victimes, des morts, des familles, il a rejeté cette civilisation occidentale, « impie » selon lui… En ce sens, il ne mérite aucune compassion. Mais quel a été, réellement, l'importance de son « rôle » dans l'organisation de cette « boucherie historique » ?
Il a cependant été, et il est toujours un homme. Un être humain. Qui a servi une « cause » à laquelle il croit. Une « cause » réprouvée par le monde entier. Mais combien y'en a-t-il eu à travers des milliers d'années de civilisations différentes, de ces « causes » réprouvées au nom des quelles on a pillé, assassiné, emprisonné, imposé silence, exclu, méprisé ! Et combien de personnages aujourd'hui influents et « médiatisés » mais jadis criminels, mènent-ils en toute impunité, une vie « normale » ?
Nous avons tous en mémoire le film de l'évènement : la boule de feu, les tours qui s'effondrent, les milliers de morts…
Mais quel est le sens de tout cela ? Pour quel monde et avec quelles « valeurs » ? Quelles « nouvelles » règles ? Quelle civilisation du pire ou du meilleur ?

Mardi 16 mai 2006, à Becdanlo

Merci pour ton courrier : je pense que les petites fêtes de Dionysos à Arbois, c'est mieux !
Du 6 au 9 juillet, il faut que je vois si je suis disponible (à priori oui)… Mon fils Tanguy doit partir cet été et dès que j'aurai connaissance de la date de son départ, je déciderai. A partir de fin mai je serai dans les Vosges, et en principe durant le mois de juin et jusqu'à début juillet, c'est encore la période où je peux voir mon fils.

Donc, pour lancer le fil… Attendons au moins 2 ou 3 jours.
De toute manière, j'ai une autre idée (si Arbois pas possible pour moi) : Le village du Livre à Fontenoy la Joute (au sud de Nancy). Le 1er dimanche de chaque mois, il y a une foire du Livre en plein air, avec animations littéraires et rencontres. Et tout ce qu'il faut sur place pour la restauration. En dehors de ce 1er dimanche du mois, le village du livre est ouvert en permanence et des animations et rencontres sont toujours possibles et organisables… à n'importe quelle date dans l'été.
Bien sûr j'aimerais mieux la fête d'Arbois. Quoiqu'il en soit, ce serait bien si à notre arrivée, on pourrait convenir d'un point de rencontre entre nous, et ensuite de prévoir comment on s'organiserait : restauration, hébergement, activités… Sans doute pourrait-on aussi concevoir ensemble une animation (lecture de textes, présentation de livres…)
D'autre part, comme j'avais un peu « lancé » l'idée de rencontre sur Passion des Mots, Grain de Sel, Nota Bene et le Portail des Auteurs, il est possible que deux ou trois personnes de ces « univers » soient intéressées et viennent.

A part ça, j'espère que tu vas bien. Ma 300ème contribution approche. Mais elle ne sera pas forcément « historique »… En effet elle risque tout simplement de tomber comme certaines autres en réponse dans un fil… Et puis, je ne les compte plus ! Je ne suis pas le chiffre à côté de « yugcib », pas plus que je ne consulte d'ailleurs d'autres statistiques !
Ces jours ci, j'ai un peu « le moral dans mes chaussettes » parce que des gens que j'aime beaucoup, jeunes et moins jeunes, ont de graves problèmes de santé et autres… Par moment, tout ce qu'on réalise, tout ce qu'on fait dans la vie me paraît vain et aléatoire, même si c'est très beau et connu… C'est fou ce que les gens, parfois, peuvent se sentir vraiment seuls…

A très bientôt ! Je te recontacte dès que possible.

Mardi 16 Mai 2006, à Sonia Calligaro

« Un brin narcissique » dis –tu ? C'est loin de me déplaire ! Je comprends cette idée que l'on se fait soi même de son visage, de son « identité », de son propre « intérieur »… N'y a-t-il pas là ce désir secret, intime, et parfois fou… de ressentir au plus profond de soi, ce que l'autre peut éprouver à la vue de cette image que l'on diffuse, de ces mots que l'on exprime ? Il y a là quelque chose d'émouvant et de « décapant ». Sinon, à quoi servirait-il de « se regarder » ? Rencontrer le regard de cette quête que l'autre a de nous… si elle est !
Tu devrais peut-être « éditer » un site, ou un blog… Et, au gré de ton inspiration, fût-elle sporadique ou épisodique, exprimer tout ce que tu ressens : l'essentiel n'est pas d'être lu par un grand nombre de gens, mais sans doute, de rencontrer ces quelques regards rares mais qui font tellement de bien !
De toute manière, tout ce qu'on réalise, tout ce qu'on fait dans la vie, est bien aléatoire, parfois un peu vain dirais-je… C'est fou ce que les gens peuvent en certains moments de leur existence, se sentir vraiment seuls… Et dans ces moments là… Disons qu'un « certain regard », une certaine affection, une gentillesse « à nulle autre pareille » seraient les bienvenus.
La pluie n'arrête pas de tomber, c'est vrai ! Mais il ne pleut cependant pas toujours… Le plus dur, je crois, c'est la souffrance (physique et morale) des gens que l'on aime. Le rire est l'un de ces éléments qui « traverse l'enveloppe de la bulle ». Encore faut-il qu'il soit plein

de gentillesse, d'émotion, de gravité et de dérision…

LA TERRE , D'EMILE ZOLA…

A celles et ceux d'entre vous qui aiment Zola et ont lu tous les Rougon Macquart, quel est celui des romans de cette collection qui vous a le plus « marqué » ?
Pour ma part, plus encore que Germinal, l'Assommoir ou la Bête humaine, c'est La Terre… Que j'ai relu pour la seconde fois…

L'entrevue chez maître Baillehache, avec le père Fouan venu « faire ses arrangements », accompagné de ses enfants, vaut son « pesant d'or »…
Le notaire dérangé dans sa sieste, alourdi par une digestion qui le rend peu réceptif aux doléances du père Fouan mais surtout aux discussions assez lestes et assez sordides des futurs héritiers, en particulier de Buteau ; finit par « couper court » et clore un entretien dont l'issue s'annonçait scabreuse.

Dans ce roman « hyper réaliste »… et somme toute, d'une actualité de toutes les époques, Zola fait allusion à la situation économique de la France des campagnes en cette seconde moitié du 19ème siècle, avec notamment ces blés Américains qui arrivent par vagues de gros bateaux dans nos ports d'Europe et « coulent » le blé Français, contraignant les paysans à vendre à bas prix, à émigrer vers les villes pour travailler à l'usine… Ou à vivoter misérablement sur des lopins de terre qui rétrécissent au fil des partages entre enfants.

J'ai surtout retenu de ce livre, outre l'entrevue chez maître Baillehache, quelques autres épisodes assez truculents et imagés…
--La grande voiture de Lambourdieu, le marchand ambulant qui s'installait sur la place du village, vendait de tout, ouvrait des tiroirs « magiques » contenant jolis rubans, colifichets, froufrous aguicheurs, devant ces dames et demoiselles de la terre qui rêvaient du passage de la longue et grande voiture de ce sieur Lambourdieu, fieffé coquin, baratineur, enchanteur… et banquier, car il prêtait de l'argent !
--Puis cette noce lors du mariage de Buteau et de Lise ; avec ce « chameau » de vieille tante acariâtre et « près de ses sous » que l'on avait du inviter, ces mets plantureux accompagnés de sauces épaisses, le tonneau de vin rouge en perce, l'appétit féroce de ces gens qui s'empiffraient, les plaisanteries grasses… Tout cela si bien décrit par l'auteur que l'on en humait les relents ; que rires, chants et propos grivois s'en trouvaient perceptibles jusque dans leurs nuances ; et que les comportements des gens de cette noce ainsi que leurs vêtements, leurs gestes et jusqu'à leurs incongruités, en dressaient un tableau vivant, une scène bruyante et haute en couleurs, comme si nous étions placés au premier rang…
--Enfin j'évoquerai cette relation assez coquine entre Jacqueline, une femme accorte et « bonne luronne », et Tron, un jeune paysan quelque peu « simplet », carré et bâti comme un taureau.
Sur un tas de foin dans un sombre appentis attenant à une grange, au point du jour, alors que sommeillait encore le maître des lieux mais que rôdait par hasard un valet « mouchard », l'on croit entendre les « han » et les « hon » de ce Tron qui, souverainement enivré des senteurs, des rondeurs et des gentillesses de la Jacqueline, s'abîme dans un régal fou de

grand enfant au robinet d'étalon. Et suit le cri, presque d'agonie, de Jacqueline qui, sans doute, n'avait jamais été aussi vivement « pourfendue » !

J'ai dans l'idée que Zola, en 1902, fut bel et bien assassiné ! Le matin où il mourut asphyxié par les émanations d'oxyde de carbone de son poêle, un ouvrier effectuait des travaux sur la toiture. L'orifice du conduit de la cheminée « aurait été bouché » durant le temps nécessaire pour que « l'accident » ait lieu… Chiffons et papier auraient été alors retirés aussitôt après.
Une « opération » commanditée en haut lieu…

Ces quelques mots de Jipi (Jean Pierre Leclercq), dans Passion des Mots… Que j'ai cueillis en effeuillant les pages « virtuelles » de son livre de poèmes « Cri de ton corps »… Lire d'ailleurs ses textes dans le forum de Passion des Mots : « poèmes de JIPI »…

« Ouvrir l'impossible caillou avec les doigts de l'espoir »…
Cet « impossible caillou », n'est-il pas cet être dont nous sommes si proche parce qu'il vit dans notre maison… Ou cet être de passage, que l'on voit et revoit, mais dont ne sait rien d'autre que ce que l'on imagine de lui ?
Cet « impossible caillou » au visage et au regard fermés, au sourire ou à la détresse invisibles ?
Il n'y a peut-être pas… d'impossible caillou… lorsque certains mots deviennent des « missiles » éclatant dans le silence de ces yeux que l'on a regardés…

Entre deux séances de débroussaillage, ce vendredi après midi 16 juin 2006, comme « Cassiopée » était en veille, je suis allé lire tes poèmes, Jipi…
J'en suis tout ému, émerveillé…
Mais je n'aurai pas cependant, la « verve hautement littéraire » d'un « pro », style Jean Pierre Poccini, pour rédiger un commentaire digne de ce nom loin s'en faut…
Je n'ai que du ressenti !
Nous sommes loin du vocabulaire d'un Flaubert jeune homme dans les lettres un peu « vertes » qu'il envoyait à ses amis ; de la truculence d'un Zola… Mais assez proche du lyrisme, du style et du génie d'un Victor Hugo.
Toutefois, je ne te relie pas à Rimbaud, ni de près ni de loin, car Rimbaud selon moi ne peut être relié… ou comparé à personne au monde !
C'est du JIPI, c'est tout ce que je peux te dire ! Et par conséquent, JIPI est unique et n'existera qu'une seule fois dans le temps et dans l'espace… Rimbaud était bien UNIQUE, lui aussi !
Quelle richesse de vocabulaire, d'images, de nuances… Que d'émotion !
De nos jours, l'on n'écrit pas… ou plus, comme cela.

NOTE : Jipi, je t'immortalise, si j'ose ainsi m'exprimer… Dans ma rubrique AU FIL DES MOTS ET DES VISAGES, sur mon site…

Nous étions venus, quatre amis et membres d'Alexandrie Online, mon épouse Irène, et Jean Pierre Leclercq, administrateur de Passion des Mots, aux Petites Fêtes de Dionysos. L'idée de cette

rencontre entre nous a d'abord eu une histoire, une écriture, une émotion, et pas mal de petites anecdotes… avant de voir le jour ! Il n'est pas facile d'organiser, de préparer une telle rencontre entre internautes… Mais la réalité vécue a surpassé la beauté du rêve ! Nous avions pensé que le lieu de notre réunion pouvait être un lieu magique : une rencontre littéraire en pays d'Arbois, ayant pour thème « Cuisine des Dieux, cuisine des Hommes »… Nous avons été très bien accueillis dès le premier jour, avant même que ne commence la Fête, place de la Liberté, le jeudi 6 juillet. Merci pour votre sourire, pour vos regards, pour votre gentillesse… Les bénévoles, ceux et celles qui ont organisé ce festival, ont fait de leur mieux... Certes tout n'est jamais parfait lorsqu'on organise une telle manifestation : outre les rencontres littéraires, les auteurs que l'on invite, les interlocuteurs, les comédiens... Il y a aussi tous les gens qui s'occupent des "choses matérielles". Il y eut, dans l'ensemble, et en particulier au moment de l'accueil dans les différentes manifestations, beaucoup de gentillesse... Dans le texte que j'ai publié sur un forum d'Alexandrie Online, et qui résume ces quatre journées exceptionnelles, j'évoque, à ma façon, quelques "petits incidents", avec « un peu d'humour ». J'espère que vous me pardonnerez … Au delà de ma sincérité, de mon langage, et de mes évocations... Il y a une grande émotion, une grande reconnaissance... et une "certaine humilité" en face d'une telle grandeur d'esprit, de pensée et de littérature...
Et je tiens à le souligner, pour conclure, vous avez été « très classe » et d'une merveilleuse simplicité…

AVIS ET APPRECIATIONS SUR LES LIVRES PARUS

En ce qui concerne les ouvrages parus, et en lecture libre, de la bibliothèque d'alexandrie, je dirais que pour tous ces livres là, je ne me sens pas en mesure, du moins pour le moment, d'émettre un avis suffisamment argumenté et vraiment digne d'intérêt…
En effet, de ces quelque 130 ouvrages présents actuellement dans la bibliothèque, je n'en ai lus complètement que trois, à ce jour : La table de sept, et Photo Finish, de Marc Feneck ; et Le cri austral de Bernie, de Dener…
Comme vous pouvez le constater, mon bilan en consultation d'ouvrages sur alexandrie est TRES léger, même si, outre les trois livres que j'ai vraiment lus, j'en ai « feuilleté » quelques autres, c'est-à-dire lu des extraits, ou des passages…
Aussi mes commentaires sur les livres lus sont-ils à la mesure du nombre de ces livres lus : soit deux sur trois !
Il m'arrive de consulter les évaluations, palmarès, notations et commentaires parfois, mais je ne puis vous donner le moindre avis sur tout ce que j'ai pu voir. La seule constatation que je fais, c'est que les « notes » varient le plus souvent entre 7 et 10, qu'il y a pas mal de 10… Et plus rarement des 4, encore plus rarement en dessous de 4…

Par contre, en ce concerne les livres que j'achète en librairie, que je choisis dans des bibliothèques, ou dont je lis des passages dans les rayons librairie des « espaces culturels », il m'arrive assez souvent d'avoir connaissance des différentes critiques émises dans les journaux, dans la presse littéraire… Et mon avis est que les appréciations sont bien souvent « surévaluées » par rapport à la valeur réelle du livre (style, écriture, sujet, scénario, histoire, portée, sens profond, nouveauté, étrangeté, questionnement…) En somme, j'ai l'impression que l'on « booste » certains ouvrages en fonction d'une mode, d'une tendance, de « nouvelles sensibilités »… sans parler d'un « effet commercial ».
A l'opposé, j'ai aussi l'impression que d'autres ouvrages (qui ne sont pas forcément des « chefs d'œuvre) sont sous évalués alors qu'ils devraient à mon sens faire l'objet de commentaires soulignant en particulier des points « intéressants »…

Lorsque j'aurai, ce qui ne saurait tarder, lu environ une dizaine de livres de la bibliothèque d'alexandrie, je pourrai être en mesure d'apprécier une éventuelle différence entre CES livres… Et les livres que l'on trouve actuellement sur le « marché littéraire »…

Je dois vous avouer que la tentation est grande (voire énorme) pour moi, de faire tout de suite le choix des auteurs d'alexandrie avec lesquels je dialogue le plus souvent… Auteurs pour lesquels j'ai comme qui dirait « un petit faible » (pour ne pas dire une véritable empathie).
Mais il me semble que si je veux avoir « ce regard auquel j'aspire », ce regard indépendant, libre, généreux pour ce qui mérite d'être souligné mais sans complaisance pour ce « qui ne s'éloigne pas des sentiers battus » (tant par l'écriture que par le sens de l'œuvre) il me faudra plutôt (et cela demande un certain effort)… effectuer des choix un peu différents de ceux que j'avais prévu au départ (pour faire simple : un peu de « panachage » entre des gens que j'aime parce que je les connais un peu et que je les apprécie et d'autres personnes que je ne connais pas du tout…)

Pour conclure, je vous dis que je risque fort, question « notation » de 0 à 10, faire d'un 5 ou d'un 6, la concrétisation chiffrée d'un enthousiasme et d'une reconnaissance certains.
A titre d'exemple, je note 7 La Terre de Zola… 6 La vie est ailleurs, de Milan Kundera… 8 L'Etranger, d'Albert Camus… 7 Si le grain ne meurt, de Gide… 7, la trilogie de Marcel Pagnol...
Pour 9 ou 10, je ne confie ça, et je n'en parle qu'à des « intimes » vraiment intimes…
En définitive, tout est « relatif ». Il existe de très bonnes définitions du talent, et même du génie… Auxquelles l'on a les meilleures raisons de souscrire. Mais que reste-t-il de tout cela, dans l'encre du cosmos, sous le bout de plume brillant des étoiles grandes et petites ?

Il y a cependant un auteur que j'aime beaucoup même s'il est difficile à lire, que je ne saurais noter, que ce fût-ce de 0 à 10 ou en une tout autre échelle de valeurs. Il s'agit de Frantz Kafka.
Je ne me rappelle plus qui a dit ou écrit à son sujet « c'est une énigme dans la littérature de tous les temps ».
Je confirme : son œuvre est vraiment une énigme.
Personnellement, je dis que c'est là une énigme de toute beauté .
A noter que Frantz Kafka n'a jamais eu de Goncourt ni de Nobel ni aucun prix prestigieux et médiatique…

Les Prix ? Parlons en justement…
A part le Nobel, les prix n'ont pas beaucoup de valeurs, à mon sens. C'est une « foire d'empoigne » entre éditeurs, auteurs et médias. Ils sont le résultat d'un certain nombre de sélections, d'arbitrages, de négociations, de compromis… C'est une drôle de « cuisine » ! Les livres sont-ils vraiment lus, d'ailleurs ? L'on met dans l'arène des « aficionados » qui sont censés porter des livres comme on lève des étendards devant une tribune officielle où siègent des comités… Les auteurs les plus en vue sont escortés, chacun, de leurs groupes d'aficionados, soit des gens à leur dévotion qui marchent davantage au « feeling » qu'à la connaissance réelle du livre…
C'est vrai que ce n'est pas rien, tout de même, un prix, quand on sait toutes les étapes qu'il faut franchir afin de l'obtenir… A commencer par ce « premier roman » enfin édité, puis tous les référencements dans la presse, locale, régionale, nationale. Là aussi, tout le long d'un chemin bien incertain et surtout très tortueux, sévissent les sélections arbitraires, les indifférences, sans compter la course aux salons du livre, aux petites distinctions, aux concours littéraires…

UNE QUESTION SUR LE SITE D'ALEXANDRIE

Je désirais savoir si le site d'alexandrie online (forums et édition en ligne) était bien référencé et reconnu…
Assurément, il l'est, me répondent Pascal et d'autres modérateurs du site.
Voir le « Guide pratique de l'écrivain », de Paul Desalmand, à la page 255…
Alexandrie a été une fois cité dans le magazine Prima, et l'on le suit à la trace sur plusieurs pages de

Google…
Le site d'alexandrie a dix mille visiteurs par mois, plus de 130 ouvrages dans sa bibliothèque virtuelle, et environ 1450 membres adhérents.

J'en déduis que nous devons plus que jamais, nous les auteurs et les contributeurs aux nombreux forums sur un tel site, œuvrer sur un « plan de travail » qui ne se limite pas aux carreaux de fenêtre de la « cuisine intégrée du temps présent »…
De l'autre côté de ces carreaux je vois un « pré carré » sur lequel toute la ville proche a déversé pelle mêle les étals d'un vide grenier. Et quoi de plus ordinaire, de plus pragmatique, qu'un vide grenier ! D'autant plus que les badauds s'y promènent entre deux émissions télé, deux matches de foot ou deux « bouffes » bien arrosées…
Le plan de travail doit être « à ciel ouvert », sans rebord visible, d'une immense planche dont on ne discerne pas l'extrémité parce qu'elle traverse l'horizon…
En somme, nous oeuvrons ensemble pour « au-delà de l'horizon » et c'est la raison pour laquelle nous devons être rigoureux, exigeants sur la qualité et sur la portée de nos écrits, perfectionnistes, mais en même temps d'une grande générosité, d'une grande capacité d'accueil et d'écoute.
Comme l'écrivait Kafka « Un livre doit fendre la mer gelée en nous », je pense qu'une œuvre, qu'elle soit celle d'un auteur en particulier ou celle d'un ensemble d'auteurs, doit être comme ce livre dont le contenu frappe aussi fort que la hache sur la glace et ouvrant ainsi un passage.
Un seul livre d'un seul auteur ne suffirait pas à « ouvrir le passage »… On ne fait jamais le ciel dont on rêve de son seul regard ! C'est pour cela que c'est si long à venir…

Le SDF

C'était l'un des trois SDF du pays, Rodolphe, le plus discret, le plus propre. Il ne tendait jamais la main aux portes des supermarchés. Il sonnait à la porte des maisons, demandait aux gens s'ils voulaient bien à l'occasion avoir recours à ses services car il effectuait volontiers de petites réparations, de l'entretien, du jardinage… Il se déplaçait à vélo, déambulant chaque jour d'un bout à l'autre de la ville.
Un jour, il fut invité dans une bonne maison chez des gens très respectables et accueillants. Un intérieur « tiré à quatre épingles », avec du mobilier sobre mais de bon goût. Le genre de maison où l'on y regarde à deux fois avant de poser un pied devant l'autre…
La conversation allait bon train, et Rodolphe, la serviette sur ses genoux, buvait le vin du maître des lieux, à petites gorgées.
« Rodolphe, un peu de moutarde sur votre choucroute, voulez vous ? » s'enquit la grande dame bien habillée.
Comment Rodolphe eût-il pu dire qu'il n'aimait pas la moutarde, plantureuse et familiale, servie sur la table en énorme bocal ouvert à tous les coups de petite cuillère ?
L'on peut être SDF sans pour autant apprécier outre mesure la choucroute, les fromages qui coulent, les terrines en pots achetées au Leclerc, les haleines chargées…
Dans le chalet abandonné où il a élu domicile, Rodolphe possède l'eau courante, à la sortie d'un tuyau en plastique. Une eau qui vient de la montagne toute proche. Il enferme ses provisions dans une grande boîte en fer, dort dans un épais sac de couchage.
Il a même creusé sa tombe pour le cas où il viendrait à disparaître, une grande fosse rectangulaire protégée par quatre dalles de béton récupérées sur un chantier. Et dans une poche de sa vareuse, il y a une lettre… Pour quand on le trouverait mort… « Je ne dois rien à personne. Le pire, dans la solitude, c'est le regard des autres, surtout le regard des femmes puisque je suis un homme… Je veux être enterré là où j'ai fait mon trou. Et je ne lègue à mes enfants que je n'ai pas revus depuis des années… que le trou de mon derrière »…

« Mauvais, très mauvais pour la planète ! »

Le vendredi 26 janvier 2007 est le jour des obsèques de l'Abbé Pierre…
A Notre Dame, à Paris…
L'Abbé Pierre sera inhumé ensuite dans un cimetière de Seine et Marne.
C'est déjà « pas si bon que ça » pour la planète… Même si d'autres « grands esprits » oeuvrant contre la misère et l'exclusion sont prêts à « prendre la relève ».

Imaginons, pourquoi pas, c'est possible… Un Japonais « pas si riche que ça », qui est à Emaüs à Tokyo ou à Osaka, ou dans un bled dans la montagne Nippone, et qui décide, alors qu'il n'est pas vraiment quelqu'un d'influent à Emaüs Japon, de prendre l'avion pour aller trois jours à Paris assister aux obsèques de l'Abbé Pierre.
Outre le prix de son billet d'avion (dans un charter bon marché mais tout de même c'est une somme pour lui), notre cher fidèle d'Emaüs très modeste, va « faire bouffer en kérozène l'équivalent de la consommation d'essence d'une voiture pendant un an…
« Très mauvais pour la planète », selon l'expression d'Evelyne Délhiat, la charmante présentatrice Météo de TF1.
N'eût-il pas mieux valu que Mishukiwi (notre Japonais) se « fendisse » plutôt d'une longue prière à jeun de tout son cœur et de tout son esprit ?
Que de kérozène, de nuits d'hôtels…ou de palaces, de frais de voyage et de bouffe, pour ces Grands Esprits qui, nous claquant du bec, font débarquer des quatre coins du monde chefs d'états, ambassadeurs, pontifes de plusieurs religions… et aussi tant d'admirateurs et de fidèles (plus modestes ceux là), sacs à dos et tentes de poche !
Bah ! l'Abbé Pierre n'est pas « tout à fait le Pape » ! (Et ça fera donc moins de kérozène).
En attendant…Les SDF sont toujours dans la rue, avec ou sans boulot, et à Neuilly les appart's coûtent « la peau du cul ». Et au lieu de construire des logements sociaux, on embellit et urbanise à gogo nos villes avec des équipements high tech qui ne servent que pour la « façade »…

L'âme et le sexe font-ils bon ménage ?

Si la sexualité n'est pas seulement ces jeux érotiques entre des corps de personnes mais aussi ces jeux de l'imaginaire, cette communion d'atmosphère, d'intimité et de situations relationnelles entre des personnes ; et si la part des jeux de corps, purement et tout simplement sensuelle, ne saurait constituer à elle seule l'essentiel de la relation ; alors je dirais que l'on a sans doute la sexualité de son âme.
En ce sens, je serais aussi tenté de dire qu'une belle âme a une belle sexualité. Mais ce n'est pas certain…
Il est de ces très belles âmes qui ont cependant une sexualité « animale ».
Et d'autres âmes, moins « bien trempées », qui ne sont ni des âmes de poète, ni des âmes qui pensent mais qui ont une sexualité « humaine » c'est-à-dire différente de la sexualité purement animale.
Quoiqu'il en soit, le rapport existant entre les mouvements ou les manifestations de l'âme d'une part ; et la sexualité d'autre part, est un rapport ambigu, d'une complexité à la mesure de la diversité de ce que je définis comme étant nos « zones d'ombre ».
Ces « zones d'ombre » ne sont pas forcément, à dire vrai, ces « territoires interdits » que les lois, les cultures, les religions, la morale, la mode, la tradition, ont délimités et en lesquelles on entre ou n'entre pas…
Les « zones d'ombre » sont aussi ces pulsions, ces rêves, ces fantasmes, cet imaginaire que nous

avons de l'autre, tout cela alimenté depuis notre enfance par des émerveillements, des moments particuliers d'intense bien être… ou des peurs que nous avons eues, des situations qui nous ont été imposées.
Il est certain que ce que la loi, la morale, la tradition et la culture ne réprouvent pas formellement, peut être bien plus aisément vécu, exprimé et partagé dans la lumière…
Il est de ces étrangetés auxquelles on se livre et que l'on n'ose exprimer, parce qu'elles ne sont étrangetés que pour le plus grand nombre…
Il est de ces rêves en lesquels on se sent si bien, si « décrassé », si épanoui, si libre… et si fou ; qu'inévitablement ces rêves nous font chercher ce qui leur donne du vrai… Et si seul que l'on soit, si seul que l'on demeure en cette quête qui nous fouette au plus profond de nous, il vient de ces pratiques, de ces « exutoires » qui, un beau jour de notre vieillesse, à force d'être renouvelés depuis autant d'années, feront peut-être qu'un proche, un parent, un ami, risque de nous trouver inanimé, figé dans une béatitude extrême… et définitive, après avoir forcé la porte de notre chambre…
D'où la « presque nécessité » si je puis dire, de la révélation graduelle que l'on peut faire ou accepter de faire, à des amis, à quelqu'un de notre famille, à la femme ou à l'homme de sa vie…
Il va de soi que ce que l'on dévoile ainsi se trouve confronté à une autre réalité que la nôtre : la réalité intime de l'autre. Et qu'entre les réalités qui se rencontrent, l'une en face de l'autre, et même l'une dans l'autre, avec l'immensité de l'émotion qui surgit ; il y ait un espace ou une solitude à franchir, une étrange peur dont on ne sait jamais si elle est justifiée ou non…
Je crois, oui je crois, que si l'on a vraiment et profondément la sexualité de son âme, et si l'âme est belle de surcroît, l'on peut bien, non seulement s'accommoder de quelques « étrangetés » mais sans doute oser les révéler… à quelqu'un qui en sera ému et heureux.

La démocratie

Aimer, vraiment aimer la démocratie, cela implique l'acceptation du risque de voir une forme de pensée devenir majoritaire dans le pays où l'on vit.
Cela implique aussi l'acceptation par les autres, devenus majoritaires dans ce courant de pensée, de l'existence des autres formes de pensée, minoritaires.
D'où la nécessité , dans la gestion démocratique d'une société, de reconnaître toute forme de pensée et de lui concevoir un droit à l'existence, à une place et à un rôle dans la société.
Il va de soi qu'une forme de pensée un peu particulière, ou inconnue, qui naîtrait en un petit nombre d'êtres ou en un seul être, puisse avoir du mal à s'exprimer.
Il est de ces formes de pensée en effet, qui sont dangereuses, voire hostiles au plus grand nombre. Il en est aussi qui sont un vrai péril pour l'humanité entière, dont les enfants en particulier.

Ni vu ni connu…

Il est de ces « choses » que nous faisons tout seul et dont personne d'autre que nous-mêmes n'est témoin.
Dans le moment de ces « choses » là, nous sommes dans un bien être fou, non seulement impartageable (et pour cause) mais inenvisageable à partager parce qu'alors il nous faudrait révéler le « non révélable ».
De tels moments sont peut-être les seuls de notre vie en lesquels nous vivons pleinement et sans le moindre sentiment d'exil, notre solitude. Il y a là contre « l'autre solitude », celle qui nous sépare et nous isole, un puissant antidote bien plus efficace, plus « répondant », plus « heureux », qu'une « consolation »…
En de tels moments, l'on va jusqu'au bout en un plaisir fou qui, certes, nous vide l'esprit, mais nous décrasse de cette solitude en nous, ancrée dans notre vie.
En somme je dirais que c'est comme si nous avions à nos côtés, en de tels moments, une sorte de

« Dieu » qui, au lieu de nous filmer ou de nous juger, nous donnerait la plus belle preuve d'amour qui puisse exister dans l'univers ; soit la possibilité de faire ces « choses », et ainsi, de nous libérer…
N'y a-t-il pas là en ces moments, avec et au dedans de nous, cet être « virtuellement vrai » auquel nous rêvons depuis notre enfance, avec lequel nous mourrons et qui est toujours habillé comme il nous sied, nous parle comme il nous sied d'entendre parler, nous embrasse comme il nous sied d'être embrassé ?
N'y a-t-il pas là, aussi, dans le vécu intime et absolu de ces moments, la possibilité d'un miracle : celui d'entrer dans la conscience de l'existence de l'autre par précisément, la conscience de sa propre existence qui, en dépit de toutes les dissemblances et de toutes les singularités existantes, n'est jamais fondamentalement différente ?

Le printemps des poètes

Comme chaque année vient le printemps des poètes… Manifestations littéraires, concours, expositions, ateliers, articles de presse, festivaux (pardon, festivals)… seront à l'honneur dans toutes les grandes régions, villes et même villages, de notre beau pays de France…
Des cohortes de « jeunes plumes »… Et aussi quelques « papy et mamys » vont expédier sous grande enveloppe, de beaux et émouvants textes poétiques, de beaux vers et de belles strophes, à quelque « Maître Baillehache » chargé de réceptionner les envois scellés et identifiés sous un numéro…(afin qu'il n'y ait point de « passe droit »)
Et bien sûr, après délibération du Grand Jury (impartial il va sans dire) sera divulguée la liste des Gagnants, des « premier prix »… Et de quelques « satisfecits »…
Ainsi nos lauréats se verront-ils gratifiés enfin, après tant d'années d'écriture sur des cahiers ou des carnets intimes, d'une « petite référence » littéraire…
Et c'est vrai que, sans références, références au sens de ce qu'il est habituel et « sacro saint » d'entendre par « références »… Il n'est point ni de chaire, ni d'enseigne, ni d'audience, ni de lecteurs, ni d'avenir d'artiste, ni de tréteaux sur la place du moindre village, fût-ce même dans le bénévolat ou dans le cadre « non lucratif » d'une association, d'une fête ou d'un spectacle populaire…
Nous ne sommes plus au temps des troubadours, des poètes de rue, des troupes artistiques qui, de ville en ville, de place en place, réunissaient les braves gens, les familles, les enfants, autour d'une petite scène improvisée… Il faut aujourd'hui, pour autant que cela soit envisageable, tout un arsenal d'autorisations (Conseil Régional, Préfecture, Municipalité…)
Autorisations qui, lorsqu'elles sont accordées, ne le sont que s'il y a « à la clef », un petit intérêt économique, social ou commerçant.
D'où la nécessité de ces « références »… Que l'on ne finit par avoir que parce qu'enfin des portes s'ouvrent.
Faut-il le déplorer ?
Faut-il se révolter ?
Faut-il préparer son esprit et son cœur à accepter qu'il n'en soit qu'ainsi ?
Si tu es âgé, disons, de 20 à 30 ans, tu as devant toi toutes ces années de travail d'écriture (ou de toute autre forme d'art) pour espérer qu'un jour vienne où les références seront là, celles qui te feront exister…
Mais si tu es « blanchissant », un peu « rassis »… Enfin, d'âge mûr comme on dit… Et si tu as passé toute ta vie dans l'écriture, la poésie, la peinture, la musique… Sans jamais courir après ces sacrées références, alors, si tu « entres dans le jeu »… A quel âge seras-tu armé d'un « bagage » ?
A 90 ans, sur une chaise roulante et te faisant pipi caca sous toi, devant les yeux émerveillés, le sourire angélique et la sincère émotion d'une jolie dame ou demoiselle ?

De la révolte…

La condition humaine au sens général mais aussi en particulier, d'un révolté ou d'un rebelle, n'est jamais une situation « confortable »…

C'est du moins ce que j'ai ressenti depuis toujours.

Et plus on est révolté, plus on se rebelle, plus il me semble nécessaire d'avoir en soi une certaine capacité de réflexion, et, dirais-je, une certaine générosité… allant jusqu'à la reconnaissance des gens que l'on combat ; jusqu'à, même, une certaine humilité dans des situations où l'on pourrait avoir « gain de cause »…

Dans cette si inconfortable situation de révolté, je crois aussi que la part de responsabilité dans les choix que nous faisons, dans les comportements que nous avons, dans les actions que l'on mène ; est plus grande, plus dense, plus grave, plus sujette à réflexion… et qu'elle doit davantage nous orienter vers un REGARD plutôt qu'une VISION.

Un révolté ne peut être que seulement révolté, brisant, balayant, pourfendant, déchirant, abattant, piétinant, insultant, outrecuidant, « anti tout »…

Si un révolté n'est seulement et toute sa vie durant, que cela ; alors il est vraiment seul, rejeté, et d'autant plus « mal aimé ». (C'est l'inconfort absolu… et inutile)

Un révolté a deux adversaires aussi redoutables l'un que l'autre, qu'il doit d'abord reconnaître avant de les combattre de toutes ses forces : le sens du monde d'une part ; et le sens de SON monde en lui d'autre part…

Il y a bien en chacun de ces deux sens, une sorte de « mouvement giratoire » que je qualifierais de « désexistant »…

A Jipi, sur Passion des Mots, en réponse à « D'où te vient cette haute réflexion sur le sens de la révolte » ?

Ta question, mon cher Jipi, mérite de ma part une réponse…

Il y a dans mon enfance, pour commencer, une origine à cette réflexion qui d'ailleurs traverse toute ma vie…

Je n'avais « pas droit au chapitre » : l'on me faisait taire, l'on ne m'écoutait jamais, j'étais un « Jean de la lune ». Alors je m'extériorisais, parfois par de noires et subites colères… Ou par des pitreries.

Mais après coup, venait un temps de réflexion. Je sentais la nécessité de m'extérioriser sous un éclairage différent… Parce qu'une interrogation surgissait au sujet de la manière dont ce que j'exprimais pouvait être ressenti.

Il y a aussi, dans une certaine mesure, ma lecture de quelques textes et œuvres d'Albert Camus…

Il y a encore si je puis dire, une révolte dans la révolte et de la révolte même…

En outre, je m'interroge sur le désengagement de beaucoup d'intellectuels d'aujourd'hui, qui dissertent à perte de vue mais ne vivent qu'entre eux et dans leur monde, sur la collusion de ces mêmes intellectuels avec les manipulateurs d'opinions, les puissances médiatiques, l'ordre du monde, les hommes politiques, les pourvoyeurs de modes et de tendances… Et je me dis alors que la pensée, le regard, la réflexion, ne doivent, plus que jamais, surtout pas démissionner et encore moins se résigner au silence et à l'indifférence.

Mais pour cela, il faut à mon sens une nouvelle violence : une violence sans haine, intègre, totalement pure, mais sans aucune compromission… Il faut être plus fort que le crépitement des armes, plus fort que les bombes, plus fort que les mots qui écrasent… Mais ce n'est pas tout : il faut aussi être plus fort que le cri que l'on a contre ce monde en nous.

C'est cela, la vraie violence avec laquelle nous devons nous révolter, la violence qui déconstruit tous ces murs autour de nous, ces murs au-dedans de nous, toutes ces tribunes et tous ces

échafaudages inutiles ou dangereux, tous ces fortins tenus par les chefs de guerre, tous ces amphithéâtres où siègent sur les estrades élevées, les faiseurs de culture et de civilisation.

LES BLOGS

Chaque blog, du moins les « vrais de vrais » c'est-à-dire ceux qui sont autre chose qu'une simple vitrine à la mode ou un étalage de confiote à 2 balles sur de longues tartines plus ou moins briochées ; est, vue de l'astronef effectuant une approche motivée et peut-être déjà amoureuse, une espèce de « Téterre » avec une atmosphère, des contours de continents et des océans bleus…

Dans une agréable pesanteur, un petit choc au cœur vous saisit, à l'idée qu'à la surface de cette « Téterre », il y aura peut-être des visages…

L'atterrissage est historique : les Visages sont bien là, d'une très grande beauté, ils nous parlent dans une langue dont nous n'aurions jamais cru que nous pouvions la comprendre à ce point là…

Et c'est ainsi que l'Histoire commence, sur cette « Téterre » et sur tous ces mondes nouveaux qui sont autant de « Téterres »…

Mais il faudrait bien cent vies pour commencer, et des éternités de vies ensuite, pour entrer, et vivre dans chacune de ces histoires d'amour…

A mes amis d'Alexandrie…

…Et par extension, à tous ceux qui me connaissent tant soit peu…

Ce mardi 22mai 2007, par un temps pareil, avec un ciel aussi bleu (dans les Vosges) ; et bien que je ne « verse » pas spécialement dans l'autobiographie à moins de faire des personnages dont je parle, les acteurs essentiels…

Je ne peux que me souvenir de ce même mardi 22 mai de l'année 1962 alors que j'étais âgé de 14 ans.

C'est le jour où j'ai le plus pleuré de ma vie. Comme si, en un seul jour, ce jour là, j'avais déversé la moitié de toutes les larmes de ma vie… Une bonne partie de la moitié restante ayant été déversée le dimanche 26 Août 1984 c'est-à-dire le dernier matin de la vie de ma mère.

Ce jour là en effet, ce mardi 22 mai 1962 à 7heures du matin, je débarquai avec mes parents et nos amis de Blida, sur le port de Marseille après une traversée de vingt heures à bord du « Ville d'Alger ». Nous venions d'Algérie où nous avions vécu durant trois ans à Blida. Et nous étions, sur l'un des quais de ce port de Marseille, perdus mais encore ensemble, mes parents et nos amis, avec nos valises, au beau milieu de l'immense foule des rapatriés, car plusieurs bateaux venaient d'accoster. De gentilles jeunes femmes en tablier blanc, de la Croix Rouge, nous distribuaient des sandwiches et des boissons.

Le ciel, ce matin là, au dessus du port et de la ville de Marseille, était aussi bleu, aussi lumineux, aussi pur que celui d'Afrique du Nord avant que ne viennent les grandes chaleurs de juin et l'immense éclat blanc jusqu'à l'horizon.

J'ai su, ce matin là, après ce que nous avions vécu à Blida durant trois ans, et ce que nous avions aussi, précédemment vécu à Tunis durant deux ans ; que la vie à partir de ce jour là, ne serait plus jamais la même…

Ce que fut cette vie, avec les amis et les relations que nous avions alors, avec ces paysages d'Afrique, ces émotions, ces espérances et surtout cette impression très nette en soi, et certainement partagée, que la solitude n'existait pas ; ce que fut donc cette vie en Afrique du Nord, je l'ai bien décrit dans la partie autobiographique de mon œuvre, mais le récit est encore à l'état de brouillon en dizaines de pages sur des carnets.

Les jours d'Arbois que nous avons ensemble vécus en juillet 2006 avec Pierre, Carine, Marianne, Jean Pierre, et Irène ma femme… Ainsi que certains autres jours de ma vie… Sont les seuls jours que j'ai traversés, ayant ressemblé si je puis dire, à ces jours d'Afrique du Nord.

Il fut une autre raison, ce mardi 22 Mai 1962 à mon chagrin… C'est que sur ce quai du port de Marseille, eut lieu une séparation que cependant j'avais senti venir depuis plusieurs mois : la séparation d'entre ma mère et mon père, après quinze années de vie commune.
Mon père devait rejoindre Mantes La Jolie où il exercerait sa fonction de technicien des Télécommunications à titre provisoire ; ma mère et moi nous prîmes la route, dans l'auto de l'ami de ma mère, vers les Landes, à Tartas, où résidaient les parents de ma mère Suzanne et Georges Abadie…

Pour clore ce message, je dirais que mon attachement affectif… et spirituel, à ces pays d'Afrique du Nord dans ces années là, de 1957 à 1962 ; explique dans une certaine mesure, la vénération que j'ai pour le plus grand écrivain d'Afrique du Nord (à mon sens) Albert Camus, qui fut dans sa jeunesse, un enfant pauvre du quartier de Belcourt à Alger… Et si déchiré en lui, dans les années des évènements d'Algérie.

Réponse à Sylvie, au sujet de mon texte « La belle fille »…

Je n'ai pas imaginé qu'il y eût une suite à cette histoire… A dire vrai ce que je raconte là n'est pas issu de l'un de ces rêves « de l'heure des café crème » que l'on fait avant que ne se lève le jour… Et dont on se souvient comme d'une photographie ou d'un petit film…
Il n'en demeure pas moins que cette histoire qui m'est venue ainsi, m'a traversé l'esprit de la même manière sans doute, qu'un rêve en état de veille… Pour autant que l'on puisse rêver éveillé…
Tu sembles me suggérer ou m'inviter à imaginer une suite à cette histoire… Parce que dis-tu, l'on est « frustré », à son dénouement. Un dénouement d'ailleurs, dont on peut se demander s'il en est bien un…
Comme je l'avais déjà expliqué par ailleurs, nombre de mes histoires (ou contes si l'on veut), par leur teneur, leur étrangeté, leur « atmosphère »… Et par la densité de certains propos ou images, appellent parfois le lecteur (mes lecteurs) ; à se construire ou à imaginer eux-mêmes, une suite, une autre histoire (pourquoi pas ?)… De telle sorte qu'à partir de mon récit « court métrage », des personnages que je mets en scène en des situations vraies ou imaginaires ; il s'avère possible (et dans mon esprit, souhaitable) de se faire soi même le film d'une heure quarante que l'on verrait en salle de cinéma, ou le roman de deux cents pages que l'on lirait en trois jours…
… Une suite donc ? Pourquoi pas ? Si l'inspiration me vient… Etant moi-même mon « premier lecteur » en quelque sorte, ce « court métrage » peut effectivement s'enchaîner (ou dériver) en un autre « court métrage »… générateur d'un « long métrage » possible (dont je ne serai jamais, je crois bien, le réalisateur).

Des dissidents au Net…

Certains intellectuels, auteurs, écrivains… semblent fâchés avec l'Internet. Exemple : Amélie Nothomb. (Mais je la comprends parce que c'est un choix personnel qu'elle fait, un choix qui me semble indépendant de ce qu'elle peut penser du Net en général).
J'écoutai voici quelques jours déjà, lors d'un bulletin d'information à midi sur France Musique ; l'un d'entre eux (dont je ne me rappelle plus le nom) affirmant même qu'il était « l'ennemi » d'Internet, se définissant ainsi comme un dissident… Et que manifester une telle opposition de nos jours, aux « nouvelles technologies » de la communication, c'était considéré comme une hérésie !
Ces intellectuels à mon avis, ont presque tous en commun le fait (établi) qu'ils n'ont jamais eu

besoin du Net pour assurer leur promotion et se faire connaître. Etant assez régulièrement publiés chez quelque éditeur, et travaillant de manière « traditionnelle » (c'est-à-dire avec une machine à écrire, un stylo, des feuilles de papier blanc et l'envoi de leur manuscrits dactylographiés par la poste à leur éditeur), ils affirment que le Net est un monde de désinformation où l'on raconte n'importe quoi dans des milliers de Blogs… Ne soulignant ainsi que le côté pervers, abusif et pollué du Net en général…
Ils oublient tous, ces intellectuels, ou bien ils méconnaissent ou éludent le fait (établi cependant) que de « très belles âmes » de poètes, d'écrivains, de penseurs, d'artistes, s'expriment sur le Net.
Alors, je le déclare haut et fort : « le Net c'est très bien pour les belles âmes » !
Je suis persuadé que, Net ou pas, le monde est de toute manière comme un immense tas de fumier sur lequel poussent et éclosent quelques roses.
Si ce même monde était comme un immense champ à perte de vue, entièrement couvert de roses ; saurait-on ce qu'est une rose ?

La genèse de « Grantenterrement Général »

C'était par une pluvieuse après midi de la fin du mois de septembre en 2004, alors que j'effectuais pour le compte de la Poste de Saint Julien en Born (Landes) le ramassage du courrier dans les bureaux avoisinants…
Alors que je traversais la commune de Lit et Mixe, je fus retardé par l'un de ces « Grantenterrements Général » qui mobilise une bonne partie de la population du village, d'autant plus si le Défunt est une personnalité importante (président d'association, ancien maire, ou autre « sommité »… En effet j'ai toujours remarqué, que lorsque les gens étaient « riches et connus », il y avait beaucoup de monde à leur enterrement…
Ce jour là, vu le nombre de véhicules garés le long de la rue principale, sur la place du village et dans les rues adjacentes, le Défunt devait vraiment être un « grand personnage ».
J'étais carrément bloqué, l'embouteillage était inextricable. Des gens bien habillés, de belles et jeunes dames en petits imperméables noirs et parapluies, et bien sûr, le fourgon mortuaire chargé de gerbes et de couronnes , tout cela aurait pu inspirer un artiste peintre célèbre, qui, en une toile « immortelle », aurait brossé cette scène de « Grantenterrement Général »…
J'étais donc bloqué, et, dans mon véhicule Postal je maudissais en de scélérates pensées, ce « temps perdu »… Cependant il me vint quelque réflexion. J'imaginais que ce Défunt, personnage important certes, avait une belle âme…
Une belle âme néanmoins, dans le tréfonds de laquelle notre Défunt aimait à se vautrer en secret…
Un tréfonds à vrai dire, qui eût pu dénoter, être un peu « en porte à faux »… Dans cette belle âme…
Et j'en « crevais de régal », en ces longues minutes qui en définitive devinrent savoureuses, à l'idée de cette « foudre de bien être » qui vitrifierait l'âme envolée dans le ciel, du Défunt, au dessus du corbillard, et devenue comme cette « queue » gonflée de rêves inavoués à la vue de ce qui lui plaît, mais n'en ayant pas moins « une si belle âme »… pour autant que cette « queue » pût avoir de l'âme !
C'est ainsi que l'idée me vint, de cette « âme en transe dans la houppelande nuageuse », et de ces pesantes gouttes blanches dont je percevais le petit claquement, agréable à entendre, sur les jolis imperméables de ces dames et demoiselles en noir…

Que lisez vous ?

Programmez et organisez vous vos lectures ? Avez-vous ou définissez vous des priorités ?
L'on compte actuellement environ 150 ouvrages dans la bibliothèque d'Alexandrie… Et sans doute sur les étagères de votre bibliothèque dans votre maison, en sont rangés bien plus de 150…

Nous passons 40, 45 et même parfois plus, d'années de notre vie en une activité professionnelle, pour beaucoup d'entre nous, ce qui représente dans chaque journée vécue, un certain nombre d'heures durant lesquelles nous ne lisons pas de livres.
Et dans notre vie tout entière, dans le temps que notre activité professionnelle ne nous prend pas, viennent les loisirs, les sports, les enfants, la famille, les amis ; et d'une manière générale, tout ce qui est du domaine des contingences domestiques et de la nécessité.
Je ne dis pas qu'il y a trop de livres, trop d'auteurs, mais l'on se demande parfois au gré de tout ce qui sollicite notre attention ou notre intérêt ; par quel ouvrage on peut bien commencer en particulier : le dernier Goncourt ? Un policier de Mary Higgins Clark ? Le livre de Mary-j-Dan ? Le livre d'Ishtar ? Une biographie de Gide ou de Camus ?
Je ne programme pas mes lectures : elles vont, elles viennent. Cependant, après toutes ces années passées, tous ces livres lus depuis mon enfance, au gré de mes découvertes, de ma sensibilité du moment, je sens venir un temps où il me paraît nécessaire d'éluder… Alors autant éluder tout ce qui entre par une petite porte de l'esprit et en ressort par une autre porte sans m'avoir « tracé »…
Je le redis encore il y a 150 ouvrages dans la bibliothèque d'Alexandrie ; nous sommes ensemble, une communauté (sans cependant faire de « communautarisme ») et en ce sens il me semble essentiel que nous privilégions les uns et les autres, une lecture de quelques uns de ces ouvrages d'Alexandrie, ou même si possible un plus grand nombre…
« Ce que produit notre communauté n'est pas à éluder », prendrais-je la liberté d'affirmer très nettement. Parce que nous nous connaissons et que nous avons ensemble un vrai dialogue, un vrai échange… Et que de surcroît nous pouvons nous rencontrer.
Le seul livre vendu en librairie que j'ai acheté depuis maintenant 3 mois, est NEIGE, de Orhan Pamuk, cet auteur Turc né en 1952 à Istanbul, qui a reçu le Prix Nobel de littérature en 2006.
Soit dit en passant (et je souligne délibérément mon propos) le Prix Nobel de littérature m'a toujours semblé être le seul « vrai prix », en littérature. Aucun auteur à mon sens, en ayant été couronné depuis que ce prix existe, n'est à éluder…
Il y a bien sûr, tous ces livres que l'on lit pour se divertir, un peu comme si l'on « prendrait un bol d'air », ou comme si on allait au cinéma voir un film d'aventures.
Pour ma part, ces livres là, vendus en librairie et qui figurent d'ailleurs dans les listes exhaustives des magazines et des grands journaux régionaux, m'intéressent peu, et je n'ai d'autre part, guère de temps disponible à consacrer à leur lecture… Et pour cause ! (j'ai sans cesse quelque chose à écrire et il m'est bien plus naturel de prendre un crayon et un carnet plutôt qu'un livre !)
Alors si comme je dis j'élude, vous voyez ainsi tout ce que je « passe à la trappe » !

Si j'avais été une femme, il eût fallu qu'un homme me traçât, afin de m'emporter et de me garder.
Lecteur, il faut qu'un livre me trace.
Ecrivain, il faut que mon écriture puisse tracer le lecteur comme j'entends qu'un homme trace une femme.
Et dans la « trace » il y a plus, bien plus encore que la marque d'un écoulement après une explosion de soi en et sur l'autre… Il y a une essence, une connaissance, une délivrance, une communion ; et à dire vrai, cette « absence de solitude » enfin retrouvée, que notre venue au monde avait déjà effacée.

A tribord toute !

… Et en jogging s'il vous plaît, sur le pont !

Il faut un cap au navire ! En cet An de Grâce 2007, évitons les côtes de l'Etat de Crasse et cross-naviguons comme une galère Romaine propulsée sur les flots par les rameurs du Nouvel Empire !

… Dans trois siècles lorsque dans les écoles, en classe d'histoire on évoquera le début du 21ème, se lèvera, au nom cité de Raffarin, quelque gamin, le doigt tendu et s'écriant : « Raffarin ? C'est celui qui a supprimé le lundi de Pentecôte ! »

… Travail/travail/travail… Travail valeur sacrée… Travaille, travaille et tais toi ! Et quelle bonne affaire pour le Pays, les Affaires, la Relance, la Croissance… que ces jours fériés tombant un Dimanche !
Tiens ! Et si c'était Dimanche tous les jours ? Les jours fériés n'auraient plus aucun sens ! Et l'on travaillerait le Dimanche en « heures normales »…
Les Belges, avaient-ils le lundi de Pentecôte, au début du 21ème ?
Et que faisait-on, ce lundi de Pentecôte avant que Raffarin ne le supprime ? Est-ce qu'on allait, par exemple, à la maison de retraite, apporter une petite gâterie au vieux papy ou à la vieille mamy ? Est-ce qu'on mettait son toutou ou son minou en pension féline ou canine pour se rendre en voyage SNCF à prix réduit aller/retour dans la journée, au troisième étage de la Tour Eiffel ?
On est content… Content/content… Même si, avant un « certain soir du 6 mai », l'on fulminait contre ce qui nous était scandé et qui paraît-il, « remettrait le pays à flot »…
On y est, à flot ! Et ça tangue ! Et ça swingue !... ça jogge, même !
Mais c'est tout de même curieux, tous ces personnages déjà élus, et bientôt élus (comme par hasard les hommes beaucoup et très peu les femmes), aux si belles et grasses joues, aux si larges et confortables épaules, à la carrure d'armoire à glace, si bien serrés dans leur costard et se promenant au beau milieu des marchés populaires…
Allez ! Hue ! Aime !... Et pète de fierté ! Il est bien là, ce cap, on le tient… jusqu'à l'état de crasse…

Lettre ouverte aux anonymes

Lorsque vous, les anonymes, je veux plus précisément dire ceux d'entre vous qui postent dans les forums ou dans les espaces prévus pour les commentaires sur les sites et les blogs, des remarques désobligeantes… Dans le genre « ton site est nul, archiiiiiinul »… Vous n'avez ni existence, ni visage du fait de cet anonymat derrière lequel vous projetez votre nullité, votre imbécillité, votre lâcheté, la médiocrité et la petitesse de votre âme…
Votre existence sur cette planète est aussi inutile, aussi vaine que la mienne. La seule différence entre vous et moi, c'est que moi, je revendique et je signe ce que j'écris.
Je ne me repends jamais de certaines de mes colères, et, dans cette dureté du monde dont vous êtes l'un de ces exécrables éléments (qu'il me siérait bien d'éliminer par la force de ma pensée en un espèce de rayon laser fulgurant), j'exprime ma propre dureté : elle est écrasante et laminante !
Mais je vous le redis : votre existence sur cette planète est aussi vaine, aussi inutile que la mienne puisque nous sommes tous destinés à disparaître, individuellement, collectivement et universellement.
En définitive, n'est-ce point par la dureté que l'on parvient à survivre ; et à faire exister tout ce que l'on défend ?
Vous les anonymes, vous êtes, certes, libres d'exprimer sur la Toile tous les commentaires que vous voulez… Mais moi, je suis libre aussi, d'exprimer ce que je pense, de le signer et de le revendiquer haut et fort…

Je me pose cependant une question : la création littéraire ou artistique, sur le Web, par l'existence d'un blog ou d'un site ou même sans parler de création littéraire ou artistique proprement dite, mais de production tout à fait personnelle, peut-elle s'affranchir de toutes ces règles, procédures, artifices, manières de présentation qui, habituellement ont cours, et paraissent nécessaires si l'on veut que son site ou son blog soit jugé attirant ?
Pour avoir visité déjà un certain nombre de sites et de blogs d'auteurs, d'écrivains, d'artistes, de créateurs, j'ai bien vu que presque tous ont en général une fort belle page de présentation, avec, bien en évidence sur cette page d'accueil, des liens interactifs, un sommaire relativement « digeste »…
Que dire par exemple d'une page d'accueil réduite à sa plus simple expression… Et d'un menu dont l'énumération des rubriques n'en finit pas à mesure que l'on fait défiler la page sur l'écran ? Et que dire également de ces rubriques que l'on ouvre, déroulant pour chacune d'entre elles une immensité

de texte sans images ?
Il est peu aisé d'inclure dans le texte, photos et images sachant que la « logique du système » n'a prévu d'insertion d'image qu'au début ou la fin du texte de la rubrique (pour les auteurs de sites et blogs ayant recours à des hébergeurs).
Cela dit, il est à peu près certain que de nombreux sites et blogs ne sont en réalité que de très beaux coquillages sphériques artistiquement décorés (et même lumineux) autant de l'intérieur que de l'extérieur… Mais vides et creux…
Où est la nullité en vérité ?
Dans une présentation très sommaire et sans attrait ?
Dans une structure confuse et réduite à une série d' « alvéoles » collées les unes aux autres ?
Dans un contenu inexistant, seulement étoffé par tout ce qui meuble ou embellit ce contenu, et peut effectivement séduire le visiteur ?
Le Web est aussi un monde d'apparences.
Et si la création littéraire ou artistique ne s'articule pour l'essentiel qu'autour de ce qui fait ce monde d'apparences ; je ne pense pas qu'il puisse y avoir là une émergence significative d'évolution de l'esprit humain, mais qu'au contraire, l'on persiste dans une forme d'immobilisme diversifié…
Tout ce que l'on peut améliorer tant dans l'apparence que dans le contenu, ne devrait l'être que dans la mesure où ce que l'on produit révèle, éveille et ouvre…

Si je puis me permettre une comparaison qui préciserait ce rapport entre l'apparence et le contenu… J'imaginerais une femme choisissant ses vêtements en fonction de sa personnalité et de sa sensibilité. Et en l'occurrence, je dirais qu'il est de ces sobriétés dans l'apparence, particulièrement révélatrices, parce que dans l'expression de ces sobriétés là, l'on y rencontre des femmes délicates à l'esprit profond…

Le coq de poulailler et le coq de girouette, conte de Hans Christian Andersen

Lequel des deux coqs était le plus utile ? Celui du poulailler et celui du toit ne sont-ils pas l'un et l'autre, le même coq ?
L'un dit que le monde ne vaut rien et l'autre dit qu'il y a un basilic dans l'œuf… C'est le même discours, caqueté par l'un ou cocoricoté par l'autre. Cela n'a pas d'importance et donc, pas d'utilité ou d'inutilité. Mais seulement une réalité, une existence.
Le concombre, les poules, les pigeons, les moineaux, les oiseaux migrateurs… Existent. Que les uns soient, au dire du coq, « brillants et luisants », ou les autres « inintéressants et lassants », ils existent ! Et l'orage, ou l'accident cosmique…Ou le coq, ne peut les « désexister ». Puisque même disparus, ils auront existé.
Le concept d'utilité ou d'inutilité, de vanité ou de valeur, des êtres et des choses, s'il existe en tant qu'idée, ou de concept, ou de « vision », ou de « regard », ou de réflexion ou d'interrogation ; ce concept ne peut rien « désexister » (par contre il le prétend)…
Quant à savoir s'il vaut mieux chanter que d'être blasé et se briser ?...
… Imaginons le coq chantant avec son gosier et avec sa crête. Ou seulement avec son gosier, ou seulement avec sa crête. Ou tour à tour avec sa crête ou avec son gosier…
Oui, il vaut mieux chanter que d'être blasé et se briser, que de se croire sans cesse rauque et manquant d'élégance et se coucher patte cassée.
Mais il vaut mieux chanter avec son gosier plutôt qu'avec sa crête… Parce que la crête ne cocorique qu'en rouge qu'on peut voir de loin et de partout mais ne fait pas venir les poules pour écouter ce qui sort du gosier.
A trop chanter de la crête, ne risque-t-on pas à la longue, s'épuiser, se scléroser et se hérissonner ? A

cesser de chanter de la crête, mais plus fort du gosier, ne risque –t-on pas le silence de toute la basse cour ?(Mais tant pis !) Une basse cour qui, rappelons le, a une existence que nul ne peut « désexister » ?

Le festival de Contis…

J'imagine que le festival de Contis a eu lieu… Et cela m'est passé au dessus de la tête !
De toute manière, quand bien même en aurais-je connu les dates, et étant encore dans les Landes jusqu'au 28 juin, je n'y aurais pas mis les pieds, cette année, au festival de Contis…
Si un « poète » dans mon genre, aspirant à déclamer quelques textes devant un public à l'occasion de ces festivités Contisales… Ainsi que d'autres « artistes de la plume » d'ailleurs ; n'ont point (ou plus) de place dans le grand hall d'accueil du cinéma de Betty et de Rainer et ne peuvent donc espérer faire entendre leur voix… C'était le « cadet de mes soucis » que j'y perdisse et mon temps et surtout mes rêves, au beau milieu de tous ces amateurs ou semi-pros de l'univers cinématographique branchés sur la dernière, « effet-spécialique », géniale et inédite « trouvaille », et brunchés à onze plombes du mat' autour de leurs bloc-notes dans le hall d'accueil du ciné-fête…
Adieu donc, jolies demoiselles cinéphiles, Betty/Rainer and Cie, accros de musique Africaine ou Sud Américaine… Et rêves piétinés de sourires condescendants ou écrasés de souveraine indifférence…
Il fut un temps où j'y fus, où j'y crus… Mais ce temps est révolu.

A propos du « vieux routard »

Etant donné la conclusion dont j'ai doté mon texte, je publie ce dernier sans forme de « procès Yugcibien »...
Il paraitra donc sur mon blog et sur mon site, pour le pire et pour le meilleur... Si tant est qu'il y ait du meilleur à espérer de cette affaire là!
Je ferai le choix de la date de parution ce mois ci en juillet. A dire vrai, c'est le jour anniversaire de ce jour « mythique », ce jour qui fut et sera pour toujours « à nul autre pareil », ce jour où « je connus ça pour la première fois »... Et où, tout comme pour le Gabriel de mon histoire, ce fut ce rêve fou, absolu, entré dans ma vie, entretenu et perpétué tout au long de ces jours vécus... Et dont jamais je ne dévoilerai de ma vie tout ce qu'en vérité il fut, il est encore...
Il est de ces histoires d'amour que l'on n'écrit pas... Ou que l'on écrit par la plume, par l'esprit et par le coeur d'autres histoires d'amour... Fussent elles vraies ou fictives.
L'on peut donc, oui, c'est vrai, tout dire, tout rêver, tout vivre... En littérature... Mais pas tout à fait « n'importe comment »!

Message posté sur ces forums où depuis quelque temps je ne suis plus venu…

Bien le bonjour à vous tous !
Non, je n'ai pas disparu ! J'ai seulement fait une pause… sans durée déterminée.
La raison essentielle de mon absence de participation, ici comme ailleurs, depuis tout ce temps récemment écoulé ; c'est l'attraction qui s'est exercée entre l'univers d'Alexandrie et mon propre univers.

Je dois avouer que dans une telle « biosphère relationnelle » et… affective si je puis dire, j'ai sans doute trouvé là, en ce vaste univers, un certain nombre de repères, d'échos, de « courants porteurs » qui ont fait que, presque à mon insu et sans que je ne puisse « résister » à la force de l'attraction, j'ai davantage « investi » mon esprit et mon cœur dans un univers en lequel j'ai peu à peu senti que la dimension même de cet univers était à la mesure exacte de la dimension de mes aspirations et de mes rêves… Et lorsque s'organise une sorte de « symbiose » entre deux « univers », l'on ne peut que profondément ressentir la force d'un lien qui rapproche ces univers… En l'occurrence, je veux dire : l'univers « Alexandrien » d'une part, et l'univers « Yugcibien » d'autre part. Ce qu'il y a, je crois, dans le lien, c'est la dimension…Telle qu'elle est, de part et d'autre. Telle dans laquelle il me convient d'évoluer, ni plus ni moins…
D'autre part, et cela aussi je dois le souligner ; Alexandrie est mon univers d'origine, du temps où je n'étais encore sur aucun autre forum. En ce temps là en effet, je dois reconnaître qu'il n'était guère aisé pour le « Yugcib » que j'étais alors, « d'exister » au beau milieu de toutes ces lumières dont certaines semblaient briller d'un éclat assez soutenu en ce si vaste « ciel webien »…
Tout cela, tout ce que je viens d'écrire là, je vous l'écris avec gravité, émotion, franchise, et à dire vrai, avec un « pincement au cœur », parce que je n'oublie pas tout ce que j'ai perçu par ailleurs, en vos univers…
Et il est un ensemble d'autres raisons, un peu moins essentielles mais tout aussi réelles, quant à mon absence de participation sur vos forums… Ce sont tous ces travaux d'écriture et toutes ces productions de nouveaux textes et histoires, tant sur mon site que sur mon blog, ces derniers mois… Et toutes ces réunions de famille et d'amis, tous ces déplacements et sorties de cet été, qui m'ont rendu moins disponible… Quoique sur Alexandrie cependant j'ai pu « maintenir le fil ».
Quoi qu'il m'arrive et quelle que soit mon activité dans les différents forums en lesquels je « voyage », il est bien une chose certaine :
Je ne retiens des gens, de mes amis, de mes connaissances, dans mon cœur et dans mon esprit, que ce qui me semble le plus vrai, le plus authentique et le meilleur d'eux-mêmes… et qui d'ailleurs les différencie de tous les autres, les caractérise et les « immortalise »…
En revanche, tout ce qui d'eux, se révèle ordinaire, du « sens commun », ou peut être ressenti comme désagréable, critiquable, et dont habituellement (et avec une facilité déconcertante) l'on se moque, l'on se gausse, l'on médit… Tout cela je ne le retiens pas… (Il m'arrive tout de même de transcrire ou de traduire en quelque texte, en quelque histoire à ma façon, à travers des personnages imaginaires, ou des caricatures un peu « surdimensionnées », un certain nombre de situations « sensibles » ou de comportements particuliers – Ne peut-on pas en effet « tout écrire » en littérature, à condition bien évidemment de ne pas l'écrire n'importe comment ?--)
Je crois que dans l'ordinaire, dans le sens commun, dans le désagréable, dans ce qui déplaît, dans ce qui déçoit… Nous nous ressemblons tous. Alors, pourquoi en faire « tout un patakaouès » bourré de fions, de « lézards », de « couleuvres » ; pourquoi user son temps et son énergie en des argumentations et en des polémiques épuisantes, répétitives, à n'en plus finir ?